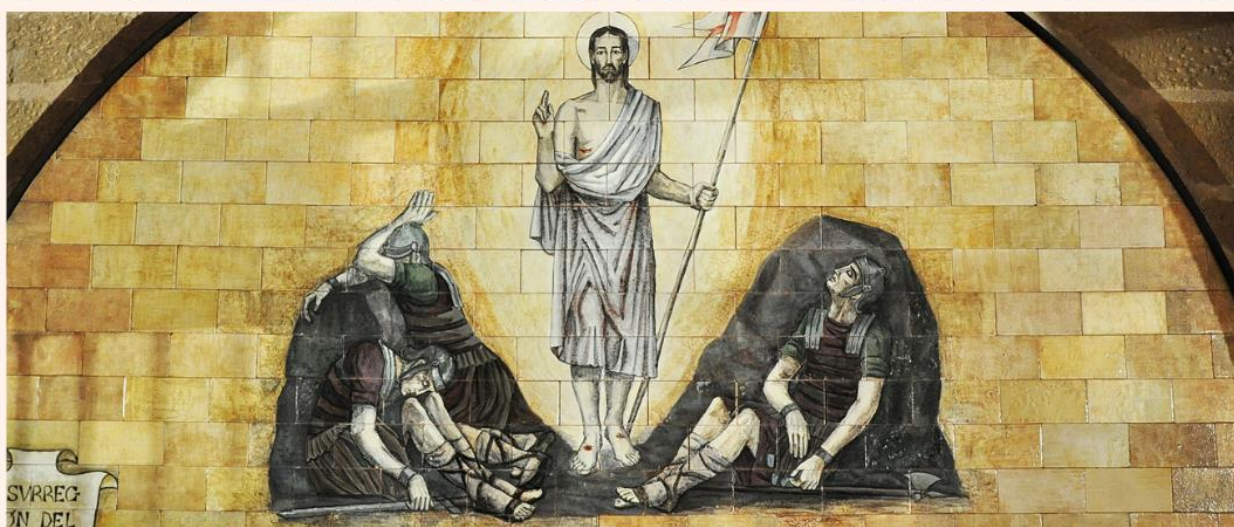


Semaine Sainte



AVEC SAINT PAUL VI
ET SAINT JEAN PAUL II

SEMAINE SAINTE

Saint Paul VI

1963 – 1978

Saint Jean-Paul II

1978 - 2005

Textes pris de

www.vatican.va

© Libreria Editrice Vaticana

2020 Bureau d'information de l'Opus Dei

www.opusdei.org

Dimanche des Rameaux	6
« Le Christ des Rameaux : un Christ redécouvert, un Christ acclamé » - <i>Saint Paul VI, Homélie Dimanche des rameaux (année A) 23 mars 1975</i>	6
Méditation sur la liturgie de la Semaine Sainte - <i>Saint Paul VI, Audience 10 avril 1968</i>	8
L'aspiration des jeunes à un monde meilleur - <i>Saint Paul VI, Homélie Dimanche des Rameaux (année B) 15 avril 1973</i>	10
Le mystère pascal dont le Christ est le protagoniste s'appelle « Rédemption » - <i>Saint Paul VI, Audience du 26 mars 1975</i>	12
<i>Saint Paul VI, Homélie Dimanche des Rameaux (année C) 7 avril 1974</i>	14
<i>Saint Paul VI, Homélie Dimanche des Rameaux (année C) 3 avril 1977</i>	16
XIIIème Journée mondiale de la Jeunesse – <i>Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année C) 5 avril 1998</i>	18
XIVème Journée mondiale de la Jeunesse – <i>Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année A) 28 mars 1999</i>	20
XVIIème Journée mondiale de la Jeunesse – <i>Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année A) 24 mars 2002</i>	22
XIXème Journée mondiale de la Jeunesse – <i>Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année C) 4 avril 2004</i>	24
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année B) 8 avril 1979</i>	25
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année B) 16 avril 2000</i>	27
« Voici ta Mère ! » - <i>Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année B) 13 avril 2003</i>	29
Messe Chrismale.....	32
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 12 avril 1979</i>	32
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 9 avril 1998</i>	33
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 1^{er} avril 1999</i>	35
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 20 avril 2000</i>	37
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 12 avril 2001</i>	38
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 28 mars 2002</i>	40
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 17 avril 2003</i>	42
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 8 avril 2004</i>	43
JEUDI SAINT – CÈNE DU SEIGNEUR	45
<i>Saint Paul VI, Homélie Messe du Jeudi Saint 26 mars 1970</i>	45
<i>Saint Paul VI, Homélie Messe du Jeudi Saint 19 avril 1973</i>	47
<i>Saint Paul VI, Homélie Messe du Jeudi Saint 11 avril 1974</i>	49
<i>Saint Paul VI, L'institution de l'Eucharistie et le sacerdoce ministériel Homélie Messe du Jeudi Saint 27 mars 1975</i>	51
<i>Saint Paul VI, Je suis le Pain de Vie – Faites ceci en mémoire de Moi Homélie Messe du Jeudi Saint 7 avril 1977</i>	53
<i>Saint Jean-Paul II, Je suis le Pain de Vie – Faites ceci en mémoire de Moi Homélie Messe de la Cène du Seigneur 12 avril 1979</i>	55
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 9 avril 1998</i>	56
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 1^{er} avril 1999</i>	58
<i>Saint Jean-Paul II, Concélébration eucharistique dans la chapelle du Cénacle à Jérusalem jeudi 23 mars 2000</i>	60
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 12 avril 2001</i>	61

<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 28 mars 2002</i>	63
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 17 avril 2003</i>	65
<i>Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 8 avril 2004</i>	66
<i>Saint Jean-Paul II, Pâques, sommet et centre de l'année liturgique Audience 27 mars 1991</i>	68
VENDREDI SAINT – PASSION DU SEIGNEUR	70
<i>Saint Paul VI, Allocution -Chemin de Croix au Colisée - Vendredi Saint 9 avril 1971</i>	70
<i>Saint Paul VI, Allocution -Chemin de Croix au Colisée - Vendredi Saint 12 avril 1974</i>	71
<i>Saint Paul VI, Allocution -Chemin de Croix au Colisée - Vendredi Saint 28 mars 1975</i>	72
<i>Saint Paul VI, La Gloire de la Rédemption Allocution -Chemin de Croix au Colisée - Vendredi Saint 16 avril 1976</i>	74
<i>Saint Paul VI, Le Christ m'a aimé et s'est livré pour moi , Allocution -Chemin de Croix au Colisée - Vendredi Saint 8 avril 1977</i>	75
<i>Saint Paul VI, Actualité de la Passion du Christ toujours vécue par l'Église - Audience 2 avril 1969</i>	76
<i>Saint Paul VI, Le péché : mot que notre temps refuse de prononcer - Audience 8 mars 1972</i>	78
<i>Saint Paul VI, Le mystère de la Croix dans la vie chrétienne- Audience 26 novembre 1975</i>	79
<i>Saint Paul VI, Par la Croix, j'attirerai tous les hommes à moi - Audience 30 mars 1977</i>	81
<i>Saint Jean-Paul II, Le sacrifice expiatoire - Audience 20 avril 1983</i>	82
<i>Saint Jean-Paul II, La souffrance de la Croix- Audience 27 avril 1983</i>	83
<i>Saint Jean-Paul II, Marie Corédemptrice - Audience 4 mai 1983</i>	85
<i>Saint Jean-Paul II, La maternité de Marie et la Croix - Audience 11 mai 1983</i>	86

Dimanche des Rameaux

« Le Christ des Rameaux : un Christ redécouvert, un Christ acclamé » - *Saint Paul VI, Homélie Dimanche des rameaux (année A) 23 mars 1975*

Voici, en traduction, le texte de l'homélie que le Saint-Père a prononcée le Dimanche des Rameaux au cours de la Ste Messe célébrée sur le parvis de la Basilique Vaticane. Sur la Place Saint-Pierre se pressait une foule innombrable, à laquelle se mêlaient des milliers de jeunes venus de tous les Continents.

À vous, les jeunes qui êtes invités à cette liturgie si riche de sens, à vous notre salut tout particulier ! À tous les fidèles qui se sont joints à vous, nous souhaitons cordialement la bienvenue. C'est un moment important que celui-ci, non seulement dans le cadre des célébrations de la Semaine Sainte que nous inaugurons aujourd'hui, mais aussi eu égard à la répercussion religieuse qu'il doit avoir dans vos cœurs dans nos cœurs, par le caractère de cette journée.

Encore une fois nous commémorons, nous revivons le mystère pascal. Le grand drame, tragique et triomphant, de la passion, de la mort et ensuite de la résurrection victorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ se reflète dans le monde, dans l'histoire ; et il s'y reflète justement cette Année que nous appelons sainte, pour les raisons spéciales que nous avons déjà exposées, qui vous rendent présent Celui qui constitue la plénitude du temps (cf. Ga 4,4) : comme le soleil lointain, Il est ici par sa lumière, par son action, par sa continuelle assistance (cf. Mt 28,20).

Écoutez-nous maintenant, vous surtout les jeunes. Il s'agit essentiellement d'avoir conscience d'abord de ce que vous êtes, de votre identité comme on dit aujourd'hui. Vous êtes ici justement en tant que jeunes, parce que vous êtes jeunes. Vous êtes ici comme des représentants typiques de notre époque comme des protagonistes de notre génération ; non tant comme des spectateurs invités ou des assistants passifs, que comme des acteurs et des auteurs du phénomène caractéristique de votre jeunesse, le phénomène de la nouveauté. Ensuite, persuadés du motif qui justifie votre présence à cette liturgie commémorative, c'est-à-dire de votre jeunesse, vous assumez un aspect représentatif de votre génération ; vous représentez, en vos personnes, la catégorie humaine à laquelle vous appartenez ; vous représentez la jeunesse de notre époque, quelle qu'en soit la patrie, la classe sociale, la formation d'origine. Vous êtes ici parce que vous êtes jeunes ; c'est comme tels que nous vous avons invités, car nous voulons voir en vous l'âge juvénile dans ses expressions typiques, en faisant abstraction des différences qui existent pourtant entre vous et dans les rangs de ceux qui ont votre âge, dont cette cérémonie fait cependant de vous les interprètes.

Pour quel motif vous avons-nous invités ici ? Pour deux raisons. L'une vient de la fonction liturgique qui veut reproduire de façon symbolique et sacrée la scène évangélique que vous connaissez, celle de l'entrée, modeste dans sa forme mais retentissante dans ses intentions (cf. Lc 19,40), de Jésus à Jérusalem. Elle eut lieu justement en ces jours où la ville regorgeait de monde à cause de l'imminence de la Pâque, afin que Lui, Jésus, fût finalement et publiquement reconnu et acclamé comme le Christ, comme le Messie, comme le merveilleux Sauveur attendu depuis des siècles, envoyé par Dieu, enfin arrivé et présent. Moment historique, moment

solennel, moment mystérieux dont, entre tous, les enfants et les jeunes qui se trouvaient parmi cette foule débordante de joie saisirent mieux la signification rénovatrice et festive. Et comme ils ne savaient pas comment donner à cette manifestation imprévue la splendeur qu'elle méritait, de leur cœur à eux surtout jaillirent des acclamations bibliques et populaires : « Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, le roi d'Israël ! » (Jn 12,13). Arrachant des branches aux palmiers et aux oliviers qui se trouvaient là — la scène se déroulait au Mont des Oliviers —, ils se mirent à les agiter joyeusement en criant : « Paix dans le ciel et gloire au plus haut des deux ! » (Lc 19,38). Voilà ! Repensez bien à cette page d'Évangile. Les enfants, les jeunes reconnaissent le Christ et, malgré le milieu défiant et hostile des pharisiens et des scribes de la Jérusalem juive de cette époque (cf. Jn 12,19), ils l'acclament, ils le glorifient. Vous aussi maintenant, dans cette célébration.

Second motif. Jeunes, vous le sentez. Nous voudrions que la foi et la joie de la jeunesse qui célébra le Seigneur Jésus, reconnu comme le vrai Christ, centre de l'histoire et de l'espérance de ce peuple, soient aujourd'hui et soient pour toujours les vôtres : foi et joie. Pour qu'il en soit ainsi, nous avons d'abord prié en silence personnellement ; puis nous vous avons invités.

Nous nous en rendons compte : notre invitation est provocante, comme une invitation d'amour. L'invitation à cette cérémonie de fête veut entrer dans vos cœurs, avec une demande pressante : Jeunes de notre temps, voulez-vous reconnaître que Jésus est le Sauveur, qu'il est le Maître, qu'il est le Pasteur, le guide et l'ami de notre vie ? Que Lui et Lui seul connaît en profondeur notre être et notre destin (Jn 2,25) ; que Lui et Lui seul peut faire surgir de notre conscience obscure notre vraie personnalité (cf. Jn 3,7 Jn 4,29 etc.) ; que Lui et Lui seul permet avec une efficacité béatifiante d'ouvrir le dialogue transcendant avec le mystère religieux et d'adresser au Dieu infini et inaccessible les paroles pleines de confiance de fils envers « le Père qui est aux cieux » ; que Lui et Lui seul, disons-nous, sait traduire notre rapport religieux en rapport social authentique, autrement dit faire de l'amour envers Dieu le fondement incomparable et fécond de l'amour envers le prochain, c'est-à-dire envers les hommes ; et ceci d'autant plus que notre intérêt pour le bien d'autrui est gratuit et universel, et d'autant plus que les hommes, qui ont désormais dans le Christ le nom de frères, sont dans le besoin, dans la souffrance, et ceci jusque dans l'hostilité.

Notre invitation à cette cérémonie caractéristique, au cœur de l'Année Sainte, se ramène à une question décisive : voulez-vous aussi, jeunes qui vivez en ce moment historiquement et spirituellement critique, comme ceux du jour des Rameaux à Jérusalem, reconnaître Jésus comme le Messie, le Christ Seigneur, centre et pivot de votre vie ? Voulez-vous le mettre vraiment au sommet de votre foi et de votre joie ? Il s'agit de sortir de cet état de doute, d'incertitude, d'ambiguïté, dans lequel se trouve et s'agite souvent une si grande partie de la jeunesse contemporaine. Il s'agit de dépasser la période de crise spirituelle, caractéristique de l'adolescence qui parvient à la jeunesse puis de la jeunesse à la maturité ; crise des idées, crise de foi, crise de la direction morale, crise de la sécurité par rapport à la signification et à la valeur de la vie. Tant de jeunes grandissent avec les yeux fermés, ou au moins myopes, en ce qui concerne la direction spirituelle et sociale de leur chemin vers l'avenir, la fraîcheur de leurs forces juvéniles et les stimulants de l'instinct vital impriment, oui, une énergie à leur libre mouvement une vivacité à leur comportement ; mais savent-ils où ils vont, où il vaut la peine d'engager leur propre existence ? L'inquiétude juvénile ne supplée-t-elle pas souvent à l'absence du style élégant et énergique d'une vie illuminée par un idéal conscient et supérieur ? Et ne découvrons-nous pas souvent au fond de l'âme des jeunes d'aujourd'hui une étrange tristesse qui dénote comme un vide intérieur ? Et que signifie l'enchantement de quelque lueur

spirituelle en tant de jeunes insatisfaits et comme déçus de tout ce que le monde moderne leur offre ? Un appel à l'intériorité de la conscience, à la prière, à la foi ?

Nous ne prolongeons pas ce diagnostic pour l'instant et nous accueillons la conclusion que cette heure bénie nous suggère. La conclusion c'est le Christ des Rameaux ; un Christ redécouvert ; un Christ acclamé. Un Christ auquel on croit humblement et fermement, non pas dans la pénombre perpétuelle et paresseuse du doute, mais dans la claire lumière de la doctrine que nous propose l'Église, maîtresse de vérité. Un Christ rencontré dans l'adhésion joyeuse à sa parole et à sa présence mystérieuse dans l'Église et dans les sacrements. Un Christ vécu dans la simple et littérale fidélité à son Évangile, exigeant jusqu'au sacrifice, seule source d'espérance inépuisable et de vraie béatitude. Un Christ à la fois voilé et transparent en chaque visage humain,, du collègue, du frère qui a besoin de justice, d'aide, d'amitié et d'amour. Un Christ vivant. Le « oui » de notre choix : le « oui » de notre existence.

Jeunes, sachez comprendre ainsi votre heure. Le monde contemporain vous ouvre de nouveaux sentiers et demande des porteurs de foi et de joie. Porteurs des rameaux que vous avez aujourd'hui dans les mains, symbole d'un printemps nouveau de grâce, de beauté, de poésie, de bonté et de paix. Ce n'est pas en vain : le Christ est pour vous ; le Christ est avec vous ! Aujourd'hui et demain ; le Christ pour toujours.

Méditation sur la liturgie de la Semaine Sainte - Saint Paul VI, Audience 10 avril 1968

Chers Fils et Chères Filles,

Nous vous saluons tous, en vous considérant comme participant avec Nous aux cérémonies de la Semaine Sainte dont la célébration est si importante. Non seulement cette semaine évoque le souvenir de la mort et de la résurrection du Seigneur, mais elle renouvelle l'efficacité de l'œuvre rédemptrice du Christ. Elle actualise le mystère pascal de la façon la plus authentique ; elle le reflète dans sa liturgie, elle le reproduit dans son efficacité divine ; elle le rend accessible aux fidèles qui veulent vivre des exemples et de la grâce du Christ ; elle constitue, dans le cours du temps, le moment le plus rempli de la présence du Christ parmi nous, et dans le cours de l'année l'heure centrale vers laquelle tend et de laquelle part toute l'activité liturgique de l'Église. Elle concerne le Christ mort et ressuscité ; mais elle concerne aussi chacun de nous, parce que chacun de nous doit mourir et ressusciter avec le Christ. C'est pour nous que le Christ a vécu le drame de la Rédemption ; c'est avec nous qu'il veut la revivre. Ne laissons pas passer la fête de Pâques sans nous pénétrer de sa réalité et de ses exigences.

Nous savons que beaucoup d'entre vous sont actuellement à Rome en visiteurs, en touristes, pour admirer les souvenirs et les monuments de la Ville éternelle, pour faire une excursion de printemps, voir un peu de soleil et de ciel bleu. Mais Nous voulons croire qu'aucun de vous ne manquera de réserver quelque pensée à la Semaine Sainte et, si possible, quelques instants pour assister aux grandes cérémonies religieuses des églises romaines. Si vous êtes touristes, vous marchez, le guide en main, pour tout bien voir et tout bien connaître ; de même, Nous voudrions, d'une façon sommaire, vous indiquer certains aspects de ces cérémonies auxquelles Nous vous exhortons à participer, afin que vous les compreniez mieux et que vous y assistiez avec plus de fruit.

Aspect historique

Le premier aspect est celui que nous pourrions appeler l'aspect historique, c'est-à-dire le caractère d'évocation que revêtent ces cérémonies. Elles se réfèrent aux derniers jours de la vie temporelle du Christ, comme chacun le sait. Mais en les replaçant, à nouveau devant nos yeux, l'Église veut réveiller, préciser ces souvenirs, retenir notre attention. Ce n'est pas sans raison que le récit de la passion est répété quatre fois pendant la Semaine Sainte. Et les trois derniers jours sont caractérisés par un fait dominant, particulier à chacun : le Jeudi-Saint par la Cène pascalle, qui devient la Cène Eucharistique ; le Vendredi-Saint par le procès, la crucifixion et la mort du Seigneur ; le Samedi-Saint par le souvenir de sa sépulture, avant d'arriver à la nuit de la résurrection pascalle. La seule évocation de ces événements est déjà attirante par elle-même, et il n'est pas difficile d'en faire la première méditation, même si elle est uniquement descriptive.

Les personnages du drame

La seconde méditation porte sur les personnages du drame. Chacun d'eux est typique et représentatif. L'action dans laquelle ils se trouvent engagés, les uns et les autres, soit dans la passion, soit dans l'événement pascal, prend un relief impressionnant. L'humanité s'y révèle sous son jour le plus intéressant ; la psychologie éternelle des hommes nous y apparaît, non pas certes avec la majesté et la subtilité, souvent trop recherchées, des scènes célèbres du théâtre classique et du cinéma moderne, mais avec une sincérité et un naturel sans pareils, au point que l'on est tenté de répéter : voici l'homme. Cette exclamation fut prononcée par Pilate, à propos de Jésus. Et si nous arrêtons notre attention sur sa personne, quelle stupeur, quel attrait, quel trouble, quel amour envahissent les âmes attentives et fidèles ! La passion du Christ est la révélation la plus profonde et la plus exacte qui nous soit donnée de lui. Pensons, par exemple, aux paroles de Pierre qui se refuse au geste d'humilité de Jésus, penché devant lui pour lui laver les pieds : « Toi, Seigneur, me laver les pieds ! » (Jn 13,6). Que n'y a-t-il pas dans ce « toi » ! Et, au terme de la tragédie la parole du Centurion : « Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu ! » (Mt 27,54). Mais pensons surtout au double témoignage de Jésus qui affirme être le Christ, Fils de Dieu (Mt 26,64), au cours du procès religieux ; et être le roi de l'histoire messianique, pendant le procès civil (Jn 18,37), témoignages à cause desquels il sera crucifié. Les fidèles, les saints, s'efforcent d'explorer dans toute sa profondeur la psychologie de Jésus, et ils ne peuvent qu'en être enivrés d'émerveillement et d'amour.

Les raisons du drame

Puis la méditation devient plus large, plus profonde, plus théologique, plus cosmique, lorsqu'elle s'interroge sur les raisons de ce drame divin. Les lectures, spécialement celles de la vigile pascalle, nous introduisent dans ce mystère où le péché de l'homme se rencontre avec la justice et la miséricorde de Dieu, où « la mort et la vie s'affrontent en un duel prodigieux » (Séquence pascalle), et où la victoire du Christ ressuscité se présente comme une source de notre salut et prototype de la vie chrétienne.

Notre contemplation doit faire encore un pas de plus : celui de l'expérience émotive, dramatique et aimante de cette histoire, de cette célébration. Dans les magnifiques répons de l'office de matines des trois grandes journées qui précèdent Pâques, nous trouvons, par exemple, les cris les plus nobles et les plus profonds, les plus forts et les plus tendres, les plus violents et les plus doux qu'ait su exprimer l'âme de l'Église devant le mystère pascal. C'est dire que ces célébrations non seulement permettent une symphonie de sentiments, mais invitent à ajouter à la contemplation du drame pascal ses notes les plus hautes et les plus émouvantes, où la liturgie de la Semaine Sainte atteint à la beauté suprême.

Il y aurait trop à dire sur ce sujet. Mais sachez seulement que le grand cœur de l'Église, et avec lui l'humble cœur du Pape, vibre d'une émotion intense pendant la célébration du mystère pascal, et qu'il invite vos cœurs à vibrer avec lui. C'est à cela que vous encourage et vous exhorte Notre Bénédiction Apostolique.

L'aspiration des jeunes à un monde meilleur - Saint Paul VI, Homélie Dimanche des Rameaux (année B) 15 avril 1973

Vénérés Frères ! Fils bien-aimés !

Et vous aussi et tout spécialement, enfants et jeunes gens que cette année-ci encore Nous avons désiré inviter à cette importante et solennelle cérémonie religieuse qui précède et inaugure les grandes, et toujours neuves, célébrations pascales !

Nous serons bref, mais vous, écoutez-nous bien ! Il est du plus grand intérêt que nous soyons tous unis à l'Église, ou, mieux encore, que nous composions l'Église (qui signifie précisément l'assemblée de ceux qui croient dans le Christ) pour commémorer, pour renouveler liturgiquement l'événement qui dépasse tous les événements, et qui, à tous les événements de la terre et de l'histoire, se réfère sous l'aspect de notre salut ; c'est Pâques, fait et mystère de la rédemption de l'humanité. Jamais autant qu'aux jours de Pâques, notre religion n'assume une importance aussi décisive pour notre vie, notre vie présente et notre vie future, celle de nous tous et de chacun d'entre nous. Pâques constitue le point focal vers lequel convergent tous les rayons de notre existence, de nos destinées. Dans l'événement de Pâques nous sommes tous engagés, et nous devons dire « oui » ou dire « non ».

Comment et pourquoi ce fait et ce mystère ? Qui est capable de répondre à cette demande en laquelle s'accomplit la synthèse suprême de la foi avec la vie ?

Essayons de répondre en faisant deux considérations qui nous sont suggérées par la célébration liturgique que nous accomplissons en ce moment. La fête des Rameaux, replacée à ses origines — et dont le souvenir enveloppe la répétition symbolique que nous en faisons aujourd'hui — que nous dit-elle ? Elle nous dit que Jésus, le Jésus de Nazareth, le fils de Marie et, sur le plan légal, fils du charpentier Joseph (Mt 13-55), le jeune Rabbi qui, depuis environ trois ans, parcourait la Palestine, prêchant comme jamais personne n'avait prêché (Jn 7,46) usant d'un langage simple et sublime au point de se révéler mystérieux prophète (cf. Jn 4,19 Jn 6,14) et accomplissant des miracles étonnants (Jn 3,2), suscitant en somme un intérêt inexplicable au sujet de la réalité de sa Personne —, tout l'Évangile est plein de la curiosité relative précisément à la définition de Jésus : qui était-il vraiment ? (cf. Mt 11,3 Mt 16,14 et plus particulièrement l'Évangile selon Saint Jean), — eh bien, donc, ce Jésus dénoue, finalement — au moins partiellement — le mystère de son identité et ce jour-là, le jour des Palmes, le jour des Rameaux, c'est-à-dire le jour de son entrée, humble et triomphale, à Jérusalem, il se laisse proclamer Messie.

Messie, cela veut dire quoi ? Ici l'exposé devrait être long, mais nous devons le centrer sur la signification que ce nom avait acquise dans la maturation providentielle de la révélation divine au Peuple élu : Messie voulait dire, d'une part, l'homme de la tradition pure et privilégiée, c'est-à-dire le fils de David par excellence, et voulait dire, d'autre part, l'homme de l'avenir, l'homme de l'espérance, le roi des destinées divines, le prophète de la bonne nouvelle (cf. Is 61,1) ; le Prêtre revêtu d'un pouvoir suprême, le serviteur de Jehova, expiateur et libérateur, le Fils de

l'homme en qui se concentraient toutes ces prérogatives, au point de rendre sa figure quasi-indéfinissable (cf. Jn 8,14), mais exceptionnelle par sa puissance et sa majesté (cf. Mt 14,62). Dans les très humbles signes que l'Évangile nous rappelle, Jésus laisse finalement transparaître les titres de sa réalité, cette réalité transcendante qui constituera les chefs d'accusation avancés pour sa prochaine condamnation : Fils de Dieu (Jn 19,7 Mt 26,63) et Roi des Juifs (cf. Mt 2,2 Mt 21,5 Mt 27,37) : lisez le récit du procès de Jésus — la liturgie d'aujourd'hui le place immédiatement après le rite des Rameaux — et vous verrez surgir ces titres messianiques de Jésus, pour lesquels il sera crucifié, mais en vertu desquels, après sa Résurrection, il sera, par l'Église primitive et ensuite au cours des âges jusqu'à nous, proclamé Jésus Notre Seigneur, Jésus-Christ (cf. Ac 2,36).

Faisons donc en sorte, aujourd'hui où nous célébrons cette fête des Rameaux, que l'écho des voix qui, ce jour-là, ont acclamé Jésus en tant que Messie, résonnent dans nos âmes, et mieux encore, faisons en sorte que dans nos cœurs et sur nos lèvres retentissent ces mots : vive Jésus, le Messie de l'humanité, Fils de Dieu et Fils de l'homme, roi et maître, lumière et sauveur du monde. Nous nous trouvons ici pour professer avec une vigueur triomphante que le Christ est la voie, la vérité et la vie, qu'il est notre salut, notre sécurité, notre paix, notre amour, la clé de tout pouvoir sur l'existence humaine (cf. Ap 1,18), notre espérance et notre bonheur ! Et, aujourd'hui, l'explosion de notre foi est aussi forte que, comme l'exprima Jésus en ce temps-là : si nos voix se taisaient, les pierres parleraient (Lc 19,40).

Et voici, maintenant, notre seconde considération ; celle-ci nous concerne directement, nous hommes, nous fidèles qui nous disons croyants et chrétiens. Elle vous concerne tout spécialement, vous, les jeunes ici présents : vous sentez-vous capables de proclamer Jésus avec cette conviction, avec cette volonté de réagir contre la mentalité indifférente et négative qui se révèle autour de nous, avec ce choix décisif de son nom béni et des conséquences innovatrices dans notre manière de concevoir et de conduire la vie que cela comporte ? Voulons-nous vraiment proclamer Jésus comme notre Messie, notre Christ, Seigneur et Sauveur ? Notre Ami et notre Maître ?

Oh ! Quelle question ! Quelle option ! Quel assaut à nos habitudes, à nos idées, à nos espérances ! Voulons-nous, nous aussi, nous mêler au peuple en fête qui, finalement, se met à Le suivre, devinant Qui Il est, et proclame, courageusement et joyeusement sa propre foi en Jésus ?

À ce point, Nous éprouvons le besoin, non seulement de vous parler à vous, jeunes gens, mais aussi de vous parler de vous. Oui, de vous, les jeunes, tels que la vie moderne vous forge et tels que certains parmi vous se vantent d'être : contestataires, rebelles, avides de renverser ce que les générations précédentes ont édifié et, en même temps assurés d'une transformation radicale et libératrice de la société. Oui, parler de vous qui êtes souvent considérés et qualifiés comme réfractaires à toute soumission, à n'importe quel joug, à la discipline, à tout devoir, et libres, avides de vie instinctive et joyeuse, dégagés de tout idéal qui impose dévouement, effort, loyauté. Non, ce n'est pas ainsi que Nous voulons vous parler. Nous ne tenons pas à faire aujourd'hui l'analyse de la jeunesse décadente dont nous trouvons en ces temps-ci quelques pitoyables et peu sympathiques exemples. Nous préférons regarder vers vous avec une toute autre intention, certain de découvrir l'aspect plus vrai, plus humain, plus chrétien de votre comportement. Nous n'ignorons pas vos inquiétudes. Elles constituent en réalité des aspirations profondes et personnelles vers une idéale figure d'homme, d'un homme qui soit vrai, sincère, fort, généreux, héroïque et bon. Meilleur, en somme, que tous les modèles des

temps passés et des temps actuels : neuf et parfait. Elles sont l'expression du désir, grandiose et merveilleux, d'un monde meilleur, libre et juste, affranchi du pouvoir dominateur de la richesse égoïste, de l'autorité despotique et injustement répressive ; un monde rendu, au contraire, fraternel grâce à un engagement commun de solidarité et de service. Vous pensez à l'amour, celui de l'amitié, joyeuse, pacifique, expression courtoise de chaque sentiment meilleur ; et vous songez à l'amour, celui, impersonnel et sacré, du don de soi ; à celui pour l'expansion de la vie ; à celui qui mérite le sacrifice et qui rend heureux. Et puis vous, qui êtes maintenant assez mûris pour comprendre, dans une synthèse panoramique, la société, la politique, l'histoire, la dignité du genre humain, vous, donc, vous attendez une ère idéale, mais réelle, où l'unité, la fraternité, la paix auront fini par régner parmi les hommes. Jeunes gens, et vous tous, frères, qui allez ainsi en agitant en vous ces idées universelles élevées, oh ! Ouvrez les yeux, éveillez vos consciences ! Vous attendez, vous souhaitez une ère messianique : vous allez, probablement sans vous en rendre compte, à la rencontre d'un nouveau Messie ; oui ! à la rencontre du Christ Jésus. C'est Lui ; ce n'est que Lui qui peut apaiser la soif profonde et mystérieuse de vos âmes. Jésus, Jésus ! Aujourd'hui c'est le jour, aujourd'hui c'est la fête de notre découverte, de notre espérance, de notre joie. Acclamons tous ensemble : Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! (Mc 11,9-10).

Le mystère pascal dont le Christ est le protagoniste s'appelle « Rédemption » - Saint Paul VI, Audience du 26 mars 1975

Chers Fils et Filles,

La célébration liturgique de la Semaine Sainte exige de nos fidèles (nous pourrions dire, d'ailleurs : de toute personne intelligente) une réflexion préparatoire au sujet du sens objectif de l'événement qu'une telle célébration entend non seulement évoquer et représenter, mais, en un certain sens, revivre.

C'est là le premier aspect de l'acte liturgique qui s'impose à notre attention ; un aspect souverainement intéressant que la mentalité religieuse, éduquée au sens transcendant et extratemporel des rapports avec Dieu, trouve évident et attrayant : c'est le propre de la religion de conférer une virtualité permanente aux faits religieux, caractérisés par une présence divine, mieux, par un dessein divin. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde ; il ne faut pas dormir pendant ce temps » a dit Pascal (cf. Le mystère de Jésus). Le mystère pascal se perpétue mystiquement dans le temps ; il s'accomplit aujourd'hui.

C'est pourquoi, il ne nous est pas seulement concédé d'assister aux cérémonies célébratives de la Liturgie, mais il nous est aussi permis, et même recommandé, d'y prendre part. La participation à la Liturgie, enseignée de tout temps par l'Église, est devenue un programme favorisé par le récent Concile. Certes, nous pouvons assister en spectateurs au déroulement liturgique ; mais si nous avons réellement compris sa signification et ses finalités nous devons en être, d'une certaine manière, les acteurs, ou, tout au moins, nous mettre en syntonie avec l'action commémorative et reporter notre psychologie religieuse au moment et à la scène où elle a son origine. Et nous devons ainsi nous considérer comme commensaux de la dernière Cène, être présents sur le Chemin de la Croix, foudroyés par les mystérieuses apparitions de Jésus ressuscité. Le langage liturgique entend être un diaphragme transparent qui permet à notre actuelle et physique humanité de s'associer aux événements et aux sentiments auxquels elle se réfère. Et ainsi, aujourd'hui, nous nous sentons pris d'une sorte d'enchantement auquel

l'incessant envahissement du spectacle moderne, théâtral autant que cinématographique, nous habitue, avec cette différence essentielle, par rapport à la représentation liturgique : que le spectacle profane, nous le savons, nous divertit, nous absorbe peut-être même, mais ne parvient pas à nous tromper sur son caractère substantiellement extérieur, et, le plus souvent d'une irréalité gratuite ; il touche les sens, envahit l'imagination, émeut peut-être l'esprit ; mais nous avons conscience qu'en réalité il ne nous concerne pas ; le spectateur y reste passif, toujours libre de se soustraire au charme de ce « divertissement », au sens étymologique de diversion, de détachement de la réalité concrète que nous vivons (cf. encore Pascal, 11 ; cf. également Bossuet, Sur la Comédie, Œuvres 11, 237). Par contre, la représentation liturgique, ne se borne pas à évoquer le souvenir des gestes et des paroles du Christ : elle rend opérante son action salvatrice (cf. St Th III, 56, 1-3 ; Vagaggini, Il senso teologico della liturgia - le sens théologique de la liturgie, p. 98 et ss.). Tout comme l'évocation d'une grande figure, si digne soit-elle (par ex. celle de Socrate) est bien différente du souvenir humain-divin du Christ, en ce sens qu'il est, Lui, le principe toujours agissant de notre salut ; un tel souvenir ravive en effet ses caractères propres, tant exemplatifs que réels (cf. Enc. Mediator Dei, n. 163) qui confèrent à la liturgie un caractère tout personnel, une dignité incomparable ; c'est une représentation sui generis, qui s'insère dans l'actualité, dans la vie vécue. Si bien que le sentiment de distance et de caractère extérieur n'ont pas place chez le fidèle qui participe à la liturgie. Et alors, en célébrant la fête de Pâques, le fidèle se sent envahi, et même écrasé par la qualité dramatique de l'heure) vécue par le Christ « Mon heure » comme Il l'appelle (cf. Jn 2,4 Jn 12,23 Jn 17, 1, etc.). Et alors le caractère dramatique, vraiment extraordinaire et unique, de l'invocation liturgique explose dans toute son incomparable violence. Qu'est-ce qu'un drame ? se demande un auteur moderne, maître en la matière (le regretté et sagace Silvio D'Amico). « Le Drame, on pourrait le définir ainsi : « représentation scénique d'un conflit » (Storia del Teatro dramm., 1, 23). Et si le conflit marque le heurt sanglant de forces transcendantes et immanentes, ne serait-ce pas de la tragédie ? et la tragédie n'enregistre-t-elle pas des gradations qui classent leur violence, leur grandeur, leur fatalité, leur mystère ? : « Ne saurait être un personnage tragique », constate un critique clairvoyant et indiscuté (le regretté Renato Simoni), celui qui ne participe pas pleinement... à la douleur humaine. C'est pour cela que sont tragiques la prière du Christ : Père, si c'est possible, éloigne de moi ce calice amer ! et ce « Consummatum est » qui, avec l'angoisse la plus héroïque, résume la plus grande des catastrophes » ib. 11-12). Que dirons-nous alors, quand nous savons (oh ! bien plus dans les paroles, dans les textes théologiques que dans l'incommensurable réalité spirituelle, ontologique, cosmique) que la tragédie dont le Christ a été le protagoniste s'appelle rédemption, le mystère que la doctrine catholique qualifie comme le plus difficile de tous ! là où le duel de la mort et la vie se combat de la manière la plus stupéfiante (cf. la séquence pascalle : mors et vita duello confluxere mirando), où la profondeur abyssale du mal, le péché dans sa totalité négatrice et meurtrière, se mesure avec la profondeur suave de l'Amour, dans sa toute-puissance vivifiante et ressuscitante ?

Il y aurait vraiment de quoi rester atterrés, quasi paralysés, si, dans le déroulement de cet ineffable événement, nous ne savions que Jésus est mort et ressuscité avec nous, pour nous, en nous (cf. L. Boyer, Le mystère pascal, 11-12 ; G. Bevilacqua, L'uomo che conosce il soffrire ; St Augustin, ad Galatas, 28 ; etc.).

Concluons : coupables, responsables, spectateurs, participants, sauvés par le mystère pascal, que la célébration de ce mystère en cette année de grâce, ne soit pas inutile pour nous.

Avec notre Bénédiction Apostolique !

Frères et Fils ! Et vous amis Jeunes que nous avons spécialement invités aujourd'hui à cette célébration !

Vous savez que deux lectures évangéliques sont aujourd'hui offertes à notre attention. La première concerne l'entrée solennelle de Jésus à Jérusalem, quelques jours avant sa passion ; la seconde, au cours de la messe, nous présente le long récit par l'évangéliste Saint Luc de la passion même du Seigneur, que nous relirons le Vendredi Saint dans la version de l'évangéliste Jean : nous nous arrêtons donc aujourd'hui à la première lecture, dite des rameaux, qui caractérise plus spécialement ce dimanche.

Il est très important de comprendre le sens de cette scène de l'Évangile. Vous vous la rappelez ; vous venez d'en écouter la lecture. Jésus, humble dans sa royauté (Mt 21,5), assis sur un petit âne, venant de Béthanie et de Bethphagé, monte vers une des portes orientales de Jérusalem. Ce qu'il faut noter, c'est la foule, une foule immense, regroupée à cet endroit. L'affluence s'explique aussi par l'énorme quantité de personnes qui se rendaient à Jérusalem, en provenance de toutes les régions de la Palestine, à l'occasion de la Pâque juive que l'on célébrait justement ces jours-là. Il faut noter également que Jésus, sur sa modeste monture, devient le centre d'une manifestation extraordinaire. Tous se pressent autour de lui, le Maître, qui par ses miracles et ses enseignements faisait tant parler de lui, après la résurrection de Lazare, surtout pour une question qui tourmentait beaucoup l'opinion publique et que les chefs religieux de Jérusalem ne voulaient même pas voir posée. La question était celle-ci : qui est ce Jésus de Nazareth ? qui est ce jeune Maître, qui fait tant parler de lui ? qui est-il ? un prophète ? un séducteur du peuple ? qui est-il ?

Le Messie ? Voilà un mot important pour comprendre le sens de cet événement. Le Messie, c'est-à-dire l'oint de Dieu, était un personnage prophétique, dont le nom prestigieux s'insère depuis David (cf. 2S 7) dans l'histoire aventureuse et malheureuse du peuple juif, comme un signe d'espérance, de libération, de grandeur. Cette idée de la venue du Messie s'était imposée à l'opinion publique sous la domination des Romains, précisément à l'époque de Jésus. La prédication de Jean, ce prophète impétueux et rude, au langage vigoureux, qui conférait un baptême de pénitence vers l'embouchure du Jourdain, avait ravivé l'attente du Messie, annonçant la venue de celui-ci comme imminente. La prédication séduisante et la figure surprenante de Jésus avaient fortifié ce pressentiment, mais avaient soulevé en même temps, dans le milieu pharisien qui dominait alors, une sourde opposition à l'hypothèse que Jésus, un ouvrier de Nazareth, dépourvu de tout signe de puissance politique et de royauté glorieuse, mais fort de sa parole polémique et de ses miracles troublants, puisse être reconnu comme le Messie. C'était à leurs yeux un personnage équivoque et dangereux ; il fallait le supprimer (cf. Jn 7,25 ss.). Or voilà que Jésus, contrairement à son habitude, se faisait connaître ce jour-là, simple et humble, mais pour ce qu'il était : le Fils de David, c'est-à-dire le Messie.

Ici se greffé une circonstance décisive, celle qui nous intéresse pour le moment : l'acclamation de la foule. La foule en effet, qui devait être immense et animée d'un sentiment unanime, reconnu et proclama Jésus de Nazareth, l'humble prophète, qui se dirigeait vers Jérusalem sur cette monture populaire, sans victoires militaires et politiques, pour ce qu'il était vraiment, en tant que « Fils de David », c'est-à-dire comme envoyé de Dieu, comme héritier des espérances séculaires des Hébreux, comme celui qui venait libérer et sauver son peuple et instaurer les temps nouveaux. Authentique fut l'identification de la Personne, illusoire toutefois

l'interprétation du royaume : il ne s'agissait plus du royaume terrestre de David, mais du « royaume des cieux » (Mt), du « royaume de Dieu », prêché par le Christ dans l'Évangile. Cependant, sur la croix de Jésus, la phrase que Pilate fera écrire en trois langues pour énoncer le motif de la condamnation du Seigneur à ce supplice effroyable, répétera l'accusation dont il fut l'objet : « Roi des Juifs ». C'est comme tel qu'il fut crucifié.

Mais nous avons à cœur de vous faire remarquer que la proclamation messianique de Jésus, assurément préparée par lui, se fit par la voix du peuple. Et dans le peuple, ce qui fit davantage retentir cette acclamation prophétique, historique et religieuse, ce fut le cri des jeunes, ce fut la voix aiguë des enfants. Cela, pour Nous, a une valeur symbolique et permanente. Aujourd'hui encore, jeunes qui nous écoutez, nous pouvons vous répéter : c'est à vous, oui c'est à vous de proclamer la gloire de Jésus-Christ, de révéler sa mission, d'affirmer son identité. Il est le Messie, il est au cœur du destin de l'humanité, il est le libérateur, il est le Sauveur. Et nous en comprendrons vite les raisons profondes : il est en même temps Fils de l'Homme, c'est-à-dire l'homme par excellence, et Fils de Dieu, c'est-à-dire le Verbe de Dieu qui s'est fait homme. Il est le Maître, il est le Pain céleste du monde, il est celui sans lequel nous ne pouvons rien faire, il est celui dont nous devons et pouvons tous être les amis. Il nous connaît, il nous aime, il nous sauve. C'est lui la lumière du monde, c'est lui le chemin, la vérité et la vie. L'enthousiasme pour le Christ, lorsqu'on a compris quelque chose de lui, n'a pas de limite. Il est la joie du monde, notre joie !

Jeunes qui nous écoutez, c'est vous spécialement qui devez saisir le message messianique ! Vous devez comprendre le Christ avec une intuition spéciale que nous pourrions appeler charismatique. C'est votre don et votre sagesse de comprendre le Christ (cf. Mt 11,25) !

C'est à partir de là que doit naître en vous la conviction que vous devez rendre témoignage au Christ d'une manière ou d'une autre.

Donner un témoignage nouveau et victorieux au Christ, à l'époque actuelle, revient à la nouvelle génération, revient aux enfants, aux adolescents et à tous les jeunes ! Cela leur revient aujourd'hui, pour que demain ils puissent témoigner comme des adultes.

Nous en arrivons à un point compliqué et délicat : comment les jeunes peuvent-ils être témoins du Christ ? Et ce que nous disons pour l'élément masculin vaut aussi pour l'élément féminin, les jeunes filles le savent bien. Oui, comment être témoins du Christ ? Nous pourrions résumer l'immense et difficile étendue de ce devoir en un seul mot : soyez chrétiens, pour de vrai. Vous avez été baptisés. Est-ce que vous y pensez ? Est-ce que vous priez, c'est-à-dire est-ce que vous parlez au Christ et à Dieu notre Père céleste bien-aimé ? Etes-vous sincères et généreux sous le regard du Seigneur ? Aimez-vous vos familles et vos écoles ? Faites-vous quelque chose pour ceux qui souffrent ? etc. Vous savez tout cela et vous l'accomplissez certainement. Eh bien ! vous rendez témoignage au Christ, si vous vivez vraiment en chrétiens.

Mais il y a plus encore à faire : le témoignage comporte un acte positif d'adhésion au Christ. Eh bien ! écoutez ! Nous vous indiquons une échelle, qui permet de parvenir rapidement à témoigner du Christ. Le premier échelon consiste à avoir le courage de porter le nom de chrétien (cf. 1P 4,16) : avez-vous honte d'être chrétiens ? d'aller à l'église ? Voilà une première lâcheté à surmonter ; il ne faut pas avoir honte, ni fuir, lorsque le fait d'apparaître religieux et catholique provoque les moqueries des autres, ou crée quelque danger pour notre nom ou notre propre intérêt (cf. Mc 14,51-52). Deuxième échelon à dépasser : celui de la critique malveillante et souvent injuste contre l'Église, ses institutions, les personnes qui la composent ; elle est

devenue à la mode, la contestation, qui engendre l'amertume et l'orgueil dans les cœurs ; elle dessèche également la charité, même si elle revêt des formes puritaines qui malheureusement finissent souvent par glisser dans la sympathie et même la solidarité avec les ennemis de l'Église. Soyez fidèles et humbles et vous serez forts, et vous pourrez donner de bons témoignages, positifs, de votre profession de foi de chrétiens et de catholiques. Enfin, troisième échelon : ayez le désir et la fierté de donner votre nom et votre adhésion active à quelque organisme militant dans le domaine de l'action, de la piété ou de la charité. Aujourd'hui, nous le savons, on ne veut plus militer pour une cause, ou pour une idée qui se présentent comme religieuses, comme catholiques ou chrétiennes, ou même purement et noblement civiques ; on préfère rester libre et exempt de toute obligation liée à une organisation. Ce n'est pas toujours un bien : le témoignage est en effet facilité et fortifié par l'union, par l'engagement communautaire et par la fidélité collective. De plus, nous ne devons pas donner, dans nos esprits, la préférence aux voies faciles de l'indifférence au point de vue idéologique, spirituel et social. L'individualisme, l'isolement, l'insouciance pour les bonnes causes ne sont pas conformes au style chrétien, spécialement sur le plan qui nous intéresse actuellement : le témoignage rendu au Christ Seigneur.

Sachez donc, chers jeunes, que l'Église, et peut-être aussi l'histoire, attendent précisément de vous en ce moment une profession de foi chrétienne, qui ne se démente pas, qui ne soit ni simulée ni indifférente, mais franche, cohérente, joyeuse, qui constitue aussi un exemple pour le monde moderne et entraîne sa conviction.

Nous écoutez-vous ? Etes-vous disposés à lever bien haut vos palmes, vos rameaux d'olivier, et à acclamer le Christ avec nous : Vive, vive le Christ Seigneur !

Tous ensemble, brandissons les rameaux de la joie et de la paix, et répétons : vive le Christ Jésus !

Saint Paul VI, Homélie Dimanche des Rameaux (année C) 3 avril 1977

Frères et Fils très chers,

Essayons de comprendre.

Pourquoi sommes-nous convoqués ? Parce que c'est le « Dimanche des Rameaux ». Et que veut dire « Dimanche des Rameaux » ? Cela veut dire qu'aujourd'hui, l'Église a très à cœur de rappeler, d'évoquer à nouveau un fait très important de la vie de Jésus : si important qu'il nous concerne nous aussi. Faites attention : il ne s'agit pas seulement d'un rite commémoratif, c'est-à-dire d'une mémoire célébrée pour rappeler un épisode de l'histoire évangélique. Vous vous le rappelez, cet épisode.

Jésus est à Béthanie, à quelques kilomètres de Jérusalem. À Béthanie, Jésus avait ressuscité Lazare, et ce fait avait bouleversé le peuple. La nouvelle avait produit un grand étonnement ; et les gens étaient accourus pour voir non seulement Jésus mais aussi Lazare, le ressuscité. Il y avait une grande foule, pour la raison aussi qu'était proche la Pâque des juifs, la célébration annuelle pour laquelle, de toute la Palestine, on venait à Jérusalem. Il y avait partout beaucoup d'excitation et de ferveur dans la multitude ; et il y avait une grande fureur chez les chefs des juifs, à tel point que, à partir de ce moment, ils se demandaient comment ils pourraient tuer, non seulement Jésus, mais aussi Lazare, pour faire tomber la popularité qui s'était faite autour

de Jésus lui-même (cf. Jn 12,10-11). Vous savez la suite : à Bethphagé, avant d'entrer à Jérusalem, Jésus monte sur un âne et se dirige vers la ville ; le peuple ne contient plus son enthousiasme, il éclate en applaudissements, qui s'expriment par des acclamations spéciales : Hosanna ! c'est-à-dire vive le Fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Et tous agitent des rameaux, c'est-à-dire des branches arrachées aux arbres ; c'est cet acte qui caractérise la scène et qui, par l'enthousiasme des jeunes et des enfants, s'est prolongé : ils ont accompagné Jésus jusqu'au Temple, à la grande indignation de ses ennemis ; quant à Lui, il prit à la fin la défense de cette foule de jeunes : « Oui, dit alors le Maître, de la bouche des tout-petits la louange a jailli », comme David l'avait prédit dans l'un de ses psaumes (Ps 8,3).

Quelle était la signification de cet accueil fait à Jésus par la population de Jérusalem et par les habitants du pays qui affluaient en ville ? C'était une signification tout à fait spéciale : celle de reconnaître en Jésus le Messie. Et que voulait dire, alors, ce titre de Messie ? Messie voulait dire une personne consacrée, le représentant de Dieu, le Christ, c'est-à-dire quelqu'un qui est revêtu de la dignité sacerdotale et royale, un personnage dans lequel étaient accomplies les espérances prophétiques du peuple juif, celui qui aurait réalisé en lui-même la figure du Roi idéal, qui libère de la domination étrangère, qui est le champion de la gloire, et du destin exceptionnel mystérieusement réservé à Israël (cf. Jn 1,41 Jn 4,25). Ce titre avait une signification encore imprécise, mais au temps de Jésus il dominait les fantaisies et les esprits impatients qui déjà étaient persuadés que son temps était venu (cf. Mt 24,23). C'était le titre de l'espérance eschatologique, c'est-à-dire finale, pour Israël, pour le Peuple élu.

L'épisode des Rameaux marque donc dans l'Évangile un moment décisif, d'une importance extraordinaire : Jésus est reconnu, est proclamé Messie ; il est acclamé comme le Christ, tant attendu, tant aimé. Désormais la vie, l'histoire, le sort d'Israël n'auront plus de sens qu'en Lui, Jésus de Nazareth (cf. G. Ricciotti, *Vita di Gesù Cristo*, p. 606, n. 505).

Et voici alors le sens, la valeur de notre solennité liturgique d'aujourd'hui. Nous reconnaissons en Jésus de Nazareth le Messie, c'est-à-dire le Christ. Cette célébration signifie pour nous un grand acte de foi. Nous acceptons, mieux encore, nous exaltons le Messie — le Messie ! — le Christ sauveur, dans l'humble Jésus, qui naquit à Bethléem, qui jusqu'à trente ans vécut à Nazareth en modeste artisan, qui fut ensuite présenté par Jean et baptisé par lui dans le Jourdain, puis commença à prêcher le Royaume de Dieu, à faire des miracles éclatants (comme la multiplication des pains), à propager des messages extraordinaires (pensez au discours des béatitudes), et même à ressusciter les morts (pensez à la résurrection de Lazare). Jésus est le Messie, il est le Christ, il est le Roi envoyé par Dieu, il est le Fils de l'homme et il est le Fils de Dieu. Voilà comment nous pouvons le définir. Quelle sera la conséquence de cette certitude ? Nous le verrons par la suite. Le drame messianique, dans son aspect public, universel et poignant, commence ici : Jésus est le Christ.

Ce drame fut d'abord celui des contemporains de Jésus. Il est actuellement le nôtre et se résume dans cette interrogation formidable : Et nous, est-ce que nous reconnaissons dans ce Jésus de Nazareth, dans ce Jésus de l'Évangile, le Messie, le Christ, le Roi divin, le Seigneur de l'Histoire, l'éternel Sauveur, enfin Celui qui a dit : « Je serai avec vous tous (invisible, mais réellement vivant et présent) jusqu'à la fin du monde » (Mt 28,20) ? Voilà pourquoi la liturgie que nous célébrons aujourd'hui a tant d'importance pour nous, gens du XX^e siècle, pour nous Romains, pour chacun de nous personnellement : oui, est-ce que vous reconnaissez en Jésus, le Messie, l'Envoyé de Dieu, ou mieux encore le Verbe de Dieu fait homme, qui prend place au

cœur de notre vie, à la charnière de nos destinées ? Encore une fois, est-ce que nous Le reconnaissons ?

Cette question nous assaille comme un ouragan. Le rappel de l'événement évangélique devient actualité. Est-ce que nous reconnaissons ce Jésus comme l'Arbitre de notre destin ? Avons-nous peur ? Nous remarquons des absences nombreuses ! Pourquoi ?... Qu'en est-il de tous ces absents ?... Nous voyons beaucoup de peureux, de timides, d'opportunistes : pourquoi, disent-ils, s'exposer au danger d'être chrétien ? Il y a quelqu'un qui leur suggère : Va-t-en, cela vaut mieux ! Nous savons que d'autres, et ils sont nombreux, se laissent guider par l'intérêt immédiat : plaire, posséder, vivre sans pensées d'ordre supérieur ; autrement dit une vie sans idéal, surexcitée et dévorée par le temps qui passe !

Et vous, Fils très chers, que dites-vous ? Oh ! Nous vous voyons avec des rameaux en main, avec les branches printanières de l'olivier. Nous vous voyons prêts à les agiter en signe de fête, comme pour dire : nous sommes présents ! Etes-vous présents, vous, les jeunes ? Avez-vous fait la découverte de votre heure messianique ? Avez-vous compris que la véritable solution de l'existence est celle qui est offerte par l'Évangile, par l'Église qui le proclame, par le Christ à la vie duquel vous pouvez vous unir ? Dans votre cœur et dans votre action, avez-vous donné votre adhésion au double appel du Christ : être fils de Dieu avec Lui, c'est-à-dire des hommes éclairés sur le sens de la vie et du monde qui sont ainsi divinement sauvés, et être également avec Lui des fils de l'Homme, c'est-à-dire des frères pour tous ceux qui partagent le destin de notre existence et ont besoin d'être aimés, servis, secourus ?

Avez-vous compris la vérité, la beauté, la force de la foi que le Christ propose à chacune de nos personnes, à la famille humaine, à la société entière à laquelle vous appartenez ? Etes-vous vraiment de ceux qui agitent l'olivier de la paix et de la justice ? Oui ? Alors nous vous dirons : le Christ est à vous ! Ne craignez plus ! Pas même la croix, sa croix, que Lui-même vous fera partager. Le triomphe royal de Jésus-Christ conduit aussi à la croix. Mais ne craignez pas, nous vous le répétons : la vie, la vraie vie nous est ainsi désormais assurée.

XIIIème Journée mondiale de la Jeunesse – Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année C) 5 avril 1998

1. « Béni soit celui qui vient, le Roi, au nom du Seigneur » (Lc 19, 38).

Le Dimanche des Rameaux nous fait revivre l'entrée de Jésus à Jérusalem, à l'approche de Pâques. Le passage évangélique nous l'a présenté alors qu'il entre dans la ville, entouré d'une foule en fête. On peut dire que ce jour-là, les attentes d'Israël à l'égard du Messie atteignirent leur sommet. Il s'agissait d'attentes alimentées par les paroles des prophètes antiques et confirmées par Jésus de Nazareth à travers son enseignement et, en particulier, à travers les signes accomplis.

Jésus répondit ainsi aux pharisiens qui lui demandaient de faire taire la foule : « Je vous le dis, si eux se taisent, les pierres crieront » (Lc 19, 40). Il se référait, en particulier, aux murs du temple de Jérusalem, construit en vue de la venue du Messie et reconstruit avec un grand soin après avoir été détruit au moment de la déportation babylonienne. La mémoire de la destruction et de la reconstruction du temple était demeurée vivante dans la conscience d'Israël et Jésus faisait référence à cette conscience lorsqu'il affirmait : « Détruisez ce Sanctuaire et en trois jours je le relèverai » (Jn 2, 19). De la même façon que l'antique temple de Jérusalem fut

détruit et reconstruit, le nouveau temple parfait du corps de Jésus devait mourir sur la Croix et ressusciter le troisième jour (cf. *ibid.*, 2, 21-22).

2. En entrant à Jérusalem, Jésus sait cependant que la joie manifestée par la foule l'introduit au cœur du « *mysterium* » du salut. Il est conscient qu'il va à la rencontre de la mort et qu'il ne recevra pas une couronne royale, mais une couronne d'épine.

Les lectures de la célébration d'aujourd'hui portent l'empreinte de la souffrance du Messie et atteignent leur sommet dans la description que l'évangéliste Luc fait de celle-ci dans le récit de la passion. Cet indicible mystère de douleur et d'amour est présenté par le prophète Isaïe, qui est considéré comme l'évangéliste de l'Ancien Testament, ainsi que par le Psaume responsorial et le refrain que nous venons de chanter : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Saint Paul le reprend dans sa Lettre aux Philippiens, dont s'inspire l'antienne qui nous accompagnera au cours du « *Triduum Sacrum* » : « Obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! » (cf. 2, 8). Lors de la veillée pascale, nous ajouterons : « Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom, qui est au dessus de tout nom » (Ph 2, 9).

Lors de la célébration eucharistique, l'Église fait chaque jour mémoire de la passion, de la mort et de la résurrection du Seigneur : « Nous annonçons ta mort, Seigneur, — reprennent les fidèles après la consécration — nous proclamons ta résurrection, en attendant ta venue ».

3. Depuis plus de dix ans, le Dimanche des Rameaux est devenu un rendez-vous attendu pour la célébration de la Journée mondiale de la Jeunesse. Le fait que l'Église, précisément en ce jour, prête son attention aux jeunes est, en lui-même, très éloquent. Et non seulement parce qu'il y a deux mille ans, ce furent les jeunes en fête qui accompagnèrent le Christ, lors de son entrée triomphale à Jérusalem — *pueri Hebraeorum* —, mais surtout parce qu'après vingt siècles d'histoire chrétienne, les jeunes, guidés par leur sensibilité et une juste intuition, découvrent dans la liturgie du Dimanche des Rameaux un message qui leur est adressé en particulier.

Chers jeunes, le message de la Croix vous est aujourd'hui reproposé. C'est à vous, qui serez les adultes du troisième millénaire, qu'est confiée cette Croix qui sera remise d'ici peu par un groupe de jeunes français à une délégation de la jeunesse de Rome et d'Italie. De Rome à Buenos Aires ; de Buenos Aires à Saint-Jacques-de-Compostelle ; de Saint-Jacques-de-Compostelle à Czéstochowa ; de Jasna Góra à Denver ; de Denver à Manille ; de Manille à Paris ; cette Croix a pérégriné avec les jeunes, d'un pays à l'autre, d'un continent à l'autre. Votre choix, jeunes chrétiens, est clair : découvrir dans la Croix du Christ le sens de votre existence et la source de votre enthousiasme missionnaire.

Dès d'aujourd'hui, elle partira en pèlerinage dans les diocèses d'Italie, jusqu'à la Journée mondiale de la Jeunesse de l'An 2000, qui sera célébrée ici à Rome, à l'occasion du grand Jubilé. Ensuite, à l'arrivée du nouveau millénaire, elle reprendra sa marche à travers le monde entier, montrant ainsi que la Croix marche avec les jeunes et que les jeunes marchent avec la Croix.

4. Comment ne pas rendre grâce au Christ pour cette alliance singulière, qui rassemble les jeunes croyants ? À présent, je voudrais remercier tous ceux qui, en guidant les jeunes dans cette initiative providentielle, ont contribué au grand pèlerinage de la Croix sur les routes du monde. Je pense en particulier avec affection et reconnaissance au très cher Cardinal Eduardo Pironio, récemment disparu. Il fut présent et présida de nombreuses célébrations de la Journée mondiale de la Jeunesse. Que le Seigneur le comble des récompenses célestes promises aux serviteurs bons et fidèles !

Tandis que dans un instant, la Croix passera de façon symbolique de Paris à Rome, permettez que l'Évêque de cette ville proclame avec la liturgie : Ave Crux, spes unica ! Nous te saluons, ô Sainte Croix ! En toi, vient à nous Celui qui, il y a vingt siècles, fut acclamé par d'autres jeunes et par la foule à Jérusalem : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ».

Nous nous unissons tous à ce chant en répétant : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Oui ! Béni sois-tu, ô Christ, qui aujourd'hui aussi viens à nous avec ton message d'amour et de vie. Et bénie ta Sainte Croix, de laquelle jaillit le salut du monde hier, aujourd'hui et à jamais.

Ave Crux ! Loué soit Jésus-Christ !

XIVème Journée mondiale de la Jeunesse – Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année A) 28 mars 1999

1. « Il [le Christ] s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix ! » (Ph 2, 8).

La célébration de la Semaine Sainte commence par l'« hosanna ! » de ce Dimanche des Rameaux et atteint son point culminant dans le « crucifie ! » du Vendredi Saint. Mais ce n'est pas un contresens ; il s'agit plutôt du cœur du mystère que la liturgie désire proclamer : Jésus s'est volontairement livré à sa passion, il n'a pas été écrasé par des forces plus puissantes que Lui (cf. Jn 10, 18). C'est Lui-même qui, scrutant la volonté du Père, a compris que son heure était venue et l'a accueillie avec la libre obéissance du Fils et avec un amour infini pour les hommes.

Jésus a porté nos péchés sur la croix et nos péchés ont porté Jésus sur la croix : Il a été écrasé par notre iniquité (cf. Is 53, 5). Natân répondit à David, qui recherchait le responsable du délit que lui avait rapporté le prophète : « Cet homme, c'est toi ! » (2 S 12, 7). La Parole de Dieu, à qui nous demandons qui est le responsable de la mort de Jésus, nous répond la même chose : « Cet homme, c'est toi ! ». En effet, le procès et la passion de Jésus se poursuivent dans le monde d'aujourd'hui et sont renouvelés par chaque personne qui, s'abandonnant au péché, ne fait que répéter l'exclamation : « Pas lui, mais Barabbas ! Crucifie ! »

2. En regardant Jésus au cours de sa passion, nous voyons comme dans un miroir les souffrances de l'humanité ainsi que nos histoires personnelles. Le Christ, bien que sans péché, a pris sur lui ce que l'homme ne pouvait porter : l'injustice, le mal, le péché, la haine, la souffrance et, pour finir, la mort. Dans le Christ, le Fils de l'homme humilié et qui souffre, Dieu aime tous les hommes, pardonne à tous et confère sa signification ultime à l'existence humaine.

Nous sommes ici ce matin pour recueillir ce message du Père qui nous aime. Nous pouvons nous demander : que nous veut-Il ? Il veut que, en regardant Jésus, nous acceptions de Le suivre dans sa passion pour partager avec Lui la résurrection. En ce moment, les paroles que Jésus adressa à ses disciples reviennent à l'esprit : « La coupe que je vais boire, vous la boirez, et le baptême dont je vais être baptisé, vous en serez baptisés » (Mc 10, 39) ; « Si quelqu'un veut venir à ma suite..., qu'il se charge de sa croix, et qu'il me suive. Qui veut en effet sauver sa vie la perdra, mais qui perdra sa vie à cause de moi la trouvera » (Mt 16, 24-25).

L'« hosanna » et le « crucifige » deviennent ainsi la mesure d'une façon de concevoir la vie, la foi et le témoignage chrétien : on ne doit pas se décourager face aux défaites, ni se vanter des victoires car, comme pour le Christ, l'unique victoire est la fidélité à la mission reçue du Père. « Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au dessus de tout nom » (Ph 2, 9).

3. La première partie de la célébration d'aujourd'hui nous a fait revivre l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem. Qui, en ce jour fatidique, eut l'intuition que Jésus de Nazareth, le Maître qui parlait avec autorité (cf. Lc 4, 32) était le Messie, le fils de David, le Sauveur attendu et promis ? Ce fut le peuple, et les plus enthousiastes et actifs dans le peuple furent les jeunes, qui devinrent ainsi, d'une certaine façon, les « hérauts » du Messie. Ils comprirent que c'était l'heure de Dieu, l'heure espérée et bénie, attendue pendant des siècles par Israël et, en agitant des rameaux d'oliviers et de palmiers, ils décrétèrent le triomphe de Jésus.

En continuité d'esprit avec cet événement, nous célébrons depuis désormais quatorze ans la Journée mondiale de la Jeunesse, au cours de laquelle les jeunes, rassemblés autour de leurs pasteurs, professent et proclament avec joie leur foi dans le Christ, s'interrogent sur leurs aspirations les plus profondes, font l'expérience de la communion ecclésiale, confirment et renouvellent leur propre engagement à la tâche pressante de la nouvelle évangélisation.

Ils cherchent le Seigneur dans le cœur du Mystère pascal. Le mystère de la Croix glorieuse devient pour eux le grand don et, dans le même temps, le signe de la maturité de la foi. Avec sa Croix, symbole universel de l'Amour, le Christ guide les jeunes du monde dans la grande « assemblée » du Royaume de Dieu, qui transforme les cœurs et les sociétés.

Comment ne pas louer Dieu, qui révèle aux jeunes les secrets de son Royaume (cf. Mt 11, 25), pour tous les fruits de bien et de témoignage chrétien que cette heureuse initiative a suscités ?

La Journée mondiale de la Jeunesse d'aujourd'hui est la dernière avant le grand rendez-vous jubilaire, la dernière de ce siècle et de ce millénaire : elle revêt donc une importance singulière. Puisse-t-elle, grâce à la contribution de tous, constituer une profonde expérience de foi et de communion ecclésiale.

4. Les jeunes de Jérusalem acclamaient : « Hosanna au Fils de David ! » (Mt 21, 9). Chers jeunes, mes amis, voulez-vous vous aussi, comme les jeunes de votre âge de ce jour lointain, reconnaître Jésus comme le Messie, le Sauveur, le Maître, le Guide, l'Ami de votre vie ? Rappelez-vous : Lui seul connaît en profondeur ce qui se trouve dans chaque être humain (cf. Jn 2, 25) ; Lui seul lui enseigne à s'ouvrir au mystère et à appeler Dieu avec le nom du Père, « Abbà » ; Lui seul rend capable d'un amour gratuit pour son prochain, accueilli et reconnu comme « frère » et « sœur ».

Chers jeunes ! Allez avec joie à la rencontre du Christ, qui rend votre jeunesse joyeuse. Cherchez-Le et rencontrez-Le à travers l'adhésion à sa parole et à sa mystérieuse présence ecclésiale et sacramentelle. Vivez avec Lui dans la fidélité à l'Évangile, exigeant, il est vrai, jusqu'au sacrifice, mais dans le même temps unique source d'espérance et de véritable bonheur. Aimez-Le dans le visage du frère qui a besoin de justice, d'aide, d'amitié et d'amour.

À la veille du nouveau millénaire, votre heure est venue. Le monde contemporain vous ouvre de nouveaux sentiers et vous appelle à être des messagers de foi et de joie, comme l'expriment les rameaux d'oliviers et de palmiers que vous tenez aujourd'hui dans les mains, symbole d'un nouveau printemps de grâce, de beauté et de paix. Le Seigneur Jésus est avec vous et vous accompagne !

5. Avec la Semaine Sainte, l'Église entre avec impatience chaque année dans le Mystère pascal, en commémorant la mort et la résurrection du Seigneur.

C'est précisément en vertu du Mystère pascal, dont elle naît, qu'elle peut proclamer face au monde, à travers les paroles et les œuvres de ses enfants : « Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 11).

Oui ! Jésus-Christ est le Seigneur ! Il est le Seigneur du temps et de l'histoire ; le Rédempteur et le Sauveur de l'homme. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna !

Amen !

XVIIème Journée mondiale de la Jeunesse – Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année A) 24 mars 2002

1. *"Pueri Hebraeorum, portantes ramos olivarum... Les jeunes juifs, portant des rameaux d'olivier, / allèrent à la rencontre du Seigneur".*

Voilà ce que chante l'antienne liturgique, qui accompagne la procession solennelle des rameaux d'olivier et de palmier en ce dimanche, précisément appelé des Rameaux et de la Passion du Seigneur. Nous avons revécu les événements de ce jour-là : au milieu d'une foule en liesse rassemblée autour de Jésus, qui entrait à Jérusalem sur un ânon, les jeunes étaient très nombreux. Quelques pharisiens auraient voulu que Jésus les fasse taire, mais Il répondit que, s'ils s'étaient tus, les pierres auraient crié (cf. Lc 19, 39-40).

Aujourd'hui aussi, grâce à Dieu, les jeunes se trouvent en grand nombre ici, sur la Place Saint-Pierre. Les "jeunes juifs" sont devenus des jeunes garçons et des jeunes filles de tout pays, langue et culture. Bienvenus, très chers amis ! J'adresse mon salut le plus cordial à chacun de vous. Le rendez-vous d'aujourd'hui nous projette vers la prochaine Journée mondiale de la Jeunesse, qui se déroulera à Toronto, ville canadienne parmi les plus cosmopolites du monde. C'est là que se trouve la Croix des Jeunes qu'il y a un an, à l'occasion du Dimanche des Rameaux, les jeunes italiens remirent à leurs camarades canadiens.

2. La Croix se trouve au centre de la liturgie d'aujourd'hui. Très chers jeunes, par votre participation attentive et enthousiaste à cette célébration solennelle, vous montrez que vous n'avez pas honte de la Croix. Vous ne craignez pas la Croix du Christ. Au contraire, vous l'aimez et vous la vénerez, car elle est le signe du Rédempteur, mort et ressuscité pour nous. Celui qui croit en Jésus crucifié et ressuscité porte la Croix en triomphe, comme preuve indubitable que Dieu est amour. À travers le don total de soi, précisément à travers la Croix, notre Sauveur a définitivement vaincu le péché et la mort. C'est pourquoi nous acclamons le cœur en fête : "Gloire et louange à Toi, ô Christ, qui à travers ta Croix as racheté le monde !".

3. "Pour nous le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, / et à la mort sur la croix. / C'est pourquoi Dieu l'a exalté / et lui a donné le nom qui est au-dessus de tous les noms" (Acclamation lors de la lecture de l'Évangile).

Avec ces paroles de l'Apôtre Paul, qui avaient déjà retenti lors de la deuxième lecture, nous venons d'élever notre acclamation avant le début du récit de la Passion. Elles expriment notre foi : la foi de l'Église.

La foi dans le Christ n'est cependant jamais quelque chose qui va de soi. La lecture de sa Passion nous met face au Christ, vivant dans l'Église. Le mystère pascal, que nous revivrons au cours des journées de la Semaine sainte, est toujours actuel. Nous sommes aujourd'hui les contemporains du Seigneur et, comme les habitants de Jérusalem, comme les disciples et les femmes, nous sommes appelés à décider si nous voulons rester avec Lui ou fuir, ou demeurer de simples spectateurs de sa mort.

Chaque année, lors de la Semaine sainte, s'ouvre à nouveau la grande scène où se joue le drame définitif, non seulement pour une génération, mais pour l'humanité tout entière et pour chaque personne.

4. Le récit de la Passion met en lumière la fidélité du Christ, en contraste avec l'infidélité humaine. À l'heure de l'épreuve, alors que tous, y compris les disciples et même Pierre, abandonnent Jésus (cf. Mt 26, 56), Il reste fidèle, prêt à verser son sang pour mener à bien la mission qui lui a été confiée par le Père. À ses côtés, Marie souffre en silence.

Chers jeunes ! Tirez une leçon de Jésus et de sa Mère, qui est aussi la nôtre. La véritable force de l'homme se révèle dans la fidélité avec laquelle il est capable de rendre témoignage de la vérité, en résistant aux flatteries et aux menaces, aux incompréhensions et aux chantages, et même à la persécution dure et impitoyable. Voilà la route sur laquelle notre Rédempteur nous appelle à le suivre.

Ce n'est que si vous êtes disposés à faire cela, que vous deviendrez ce que Jésus attend de vous, c'est-à-dire "sel de la terre" et "lumière du monde" (Mt 5, 13-14). Tel est précisément, comme vous le savez, le thème de la prochaine Journée mondiale de la Jeunesse. L'image du sel "nous rappelle que, par le Baptême, tout notre être a été profondément transformé, parce qu'il a été "assaisonné" par la vie nouvelle qui vient du Christ (cf. Rm 6, 4)" (Message pour la XVIIème Journée mondiale de la Jeunesse, n. 2).

Chers jeunes, ne perdez pas votre saveur de chrétiens, la saveur de l'Évangile ! Gardez-la vivante, en méditant constamment le mystère pascal : que la Croix soit votre école de sagesse. Ne vous vantez de rien d'autre, si ce n'est de cette sublime chaire de vérité et d'amour.

5. La liturgie nous invite à monter vers Jérusalem avec Jésus acclamé par les jeunes juifs. Dans peu de temps, Il "devra souffrir et ressusciter d'entre les morts le troisième jour" (cf. Lc 24, 46). Saint Paul nous a rappelé que Jésus "s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave" (Ph 2, 7) afin d'obtenir pour nous la grâce de la filiation divine. C'est de là que naît la source véritable de la paix et de la joie pour chacun de nous ! C'est là que se trouve le secret de la joie pascalle, qui naît du tourment de la Passion.

Chers jeunes amis, je souhaite que chacun de vous prenne part à cette joie. Celui que vous avez choisi comme Maître, n'est pas un marchand d'illusions, il n'est pas un puissant de ce monde, ni un calculateur astucieux et habile. Vous connaissez celui que vous avez choisi de suivre : c'est le Crucifié ressuscité ! Le Christ mort pour vous, le Christ ressuscité pour vous.

Et je vous assure que vous ne serez pas déçus. Personne d'autre, en dehors de Lui, ne peut en effet vous donner cet amour, cette paix et cette vie éternelle à laquelle aspire profondément votre cœur. Bienheureux, êtes-vous, vous les jeunes, si vous devenez de fidèles disciples du Christ ! Bienheureux êtes-vous si, en toute circonstance, vous êtes disposés à témoigner que cet homme est véritablement le Fils de Dieu (cf. Mt 27, 39).

Que vous guide et vous accompagne Marie, Mère du Verbe incarné, prête à intercéder pour chaque homme qui vient sur la face de la terre.

XIXème Journée mondiale de la Jeunesse – Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année C) 4 avril 2004

"Nous voulons voir Jésus" (Jn 12, 21)

1. "Béni soit celui qui vient, le Roi, au nom du Seigneur" (Lc 19, 38).

C'est avec ces paroles que la population de Jérusalem accueillit Jésus lors de son entrée dans la ville sainte, l'acclamant comme le roi d'Israël. Cependant, quelques jours plus tard, la même foule le repoussera avec des cris hostiles : "Crucifie-le ! Crucifie-le !" (Lc 23, 21). La liturgie du Dimanche des Rameaux nous fait revivre ces deux moments de la dernière semaine de la vie terrestre de Jésus. Elle nous plonge dans cette foule si inconstante, qui en quelques jours passa de l'enthousiasme joyeux au mépris homicide.

2. Dans l'atmosphère de joie, voilée de tristesse, qui caractérise le Dimanche des Rameaux, nous célébrons la dix-neuvième Journée mondiale de la Jeunesse. Cette année, elle a pour thème : "Nous voulons voir Jésus" (Jn 12, 21), qui fut la requête que "quelques Grecs" (Jn 12, 20), venus à Jérusalem pour la fête de Pâques, adressèrent aux Apôtres.

Face à la foule venue pour l'écouter, le Christ proclama : "Et moi, une fois élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi" (Jn 12, 32). Voilà donc sa réponse : tous ceux qui cherchent le Fils de l'homme le verront lors de la fête de Pâques, comme le véritable Agneau immolé pour le salut du monde.

Jésus meurt sur la Croix pour chacun et chacune d'entre nous. La Croix est, par conséquent, le signe le plus grand et le plus éloquent de son amour miséricordieux, l'unique signe de salut pour chaque génération et pour l'humanité tout entière.

3. Il y a vingt ans, au terme de l'Année Sainte de la Rédemption, j'ai remis aux jeunes la grande Croix de ce Jubilé. En cette occasion, je les ai exhortés à être de fidèles disciples du Christ, Roi crucifié, qui "nous apparaît comme Celui qui libère l'homme de ce qui limite, diminue et pour ainsi dire détruit cette liberté jusqu'aux racines mêmes, dans l'esprit de l'homme, dans son cœur, dans sa conscience" (Redemptor hominis, n. 12).

Depuis ce moment, la Croix continue à traverser de nombreux pays, en préparation aux Journées mondiales de la Jeunesse. Au cours de ses pèlerinages, elle a parcouru les continents : comme un flambeau passé de main en main, elle a été transportée de pays en pays ;

elle est devenue le signe lumineux de la confiance qui anime les jeunes générations du troisième millénaire. Aujourd'hui, elle se trouve à Berlin !

4. Chers jeunes ! En célébrant le vingtième anniversaire du début de cette extraordinaire aventure spirituelle, laissez-moi vous renouveler la consigne que je vous avais alors laissée : "Je vous confie la Croix du Christ ! Portez-la dans le monde comme signe de l'amour du Seigneur Jésus pour l'humanité, et annoncez à tous que ce n'est que dans le Christ mort et ressuscité que se trouve le salut et la rédemption" (Insegnamenti, VII, 1 [1984], 1105).

Le message que nous transmet la Croix n'est certainement pas facile à comprendre à notre époque, où le bien-être matériel et le confort sont proposés et recherchés comme des valeurs prioritaires. Mais vous, chers jeunes, n'ayez pas peur de proclamer en toute circonstance l'Évangile de la Croix. N'ayez pas peur d'aller à contre-courant !

5. "Le Christ Jésus... s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort... et à la mort sur une croix ! Aussi Dieu l'a-t-il exalté" (Ph 2, 6.8-9). L'hymne admirable de la Lettre de saint Paul aux Philippiens vient de nous rappeler que la Croix possède deux aspects indissociables : elle est, à la fois, douloureuse et glorieuse. La souffrance et l'humiliation de la mort de Jésus sont intimement liées à l'exaltation et à la gloire de sa résurrection.

Chers frères et sœurs ! Très chers jeunes ! Que ne vienne jamais à manquer en vous la conscience de cette vérité réconfortante. La passion et la résurrection du Christ constituent le centre de notre foi et notre soutien dans les épreuves quotidiennes inévitables.

Que Marie, Vierge des Douleurs et témoin silencieux de la joie de la résurrection, vous aide à suivre le Christ crucifié et à découvrir dans le mystère de la Croix le sens plénier de la vie.

Loué soit Jésus Christ !

Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année B) 8 avril 1979

Durant la prochaine semaine la liturgie s'adaptera strictement au déroulement des événements. Ce sont proprement les événements qui eurent lieu il y a presque deux mille ans qui établissent que cette semaine est la Semaine sainte, la semaine de la Passion du Seigneur.

Ce dimanche-ci est étroitement lié à l'événement qui eut lieu quand Jésus s'approcha de Jérusalem pour y accomplir tout ce qu'avaient annoncé les Prophètes. Ce jour-là précisément les disciples, obéissant au Maître, lui amenèrent un petit âne qu'ils avaient demandé en prêt pour quelque temps. Et Jésus s'assit dessus pour que se réalise également ce détail particulier des écrits prophétiques. Le prophète Zacharie dit en effet : "Jubile grandement, fille de Sion, exulte fille de Jérusalem : voici que ton roi vient vers toi, il est juste et victorieux, humble et monté sur un ânon, petit d'ânesse" (Za, 9, 9).

Et les gens qui se rendaient également à Jérusalem à l'occasion de la fête — des gens qui regardaient les actes accomplis par Jésus et écoutaient ses paroles — manifestant la foi messianique qu'il avait réveillée, criaient : "Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du

Seigneur ! Béni soit le Royaume qui vient, de notre Père David ! Hosanna au plus haut des cieux !" (Mc 11, 10-12).

Ces paroles, nous les répétons à chaque Messe, quand vient le moment de la transsubstantiation.

2. Et voici donc que sur le chemin de la Cité Sainte, près de l'entrée à Jérusalem, surgit devant nous une scène de l'enthousiasmant triomphe :

"Et beaucoup de gens étendirent leur manteau sur le chemin ; d'autres des jonchées de verdure qu'ils coupaient dans les champs" (Mc 11, 8).

Le peuple d'Israël regarde Jésus avec les yeux de sa propre histoire ; c'est cette histoire qui, par toutes les voies de sa spiritualité, de sa tradition, de son culte, menait le peuple élu directement vers le Messie. Mais en même temps, c'est une histoire difficile. Le règne de David représente le point culminant de la prospérité et de la gloire terrestre du peuple qui, depuis les temps d'Abraham, avait à plusieurs reprises retrouvé son alliance avec Dieu-Jahvé, mais plus d'une fois aussi l'avait brisée.

Et va-t-il maintenant nouer cette alliance de manière définitive ? Ou perdra-t-il de nouveau le fil de la vocation qui a depuis le début, marqué le sens de son histoire ?

Jésus entre à Jérusalem assis sur l'ânon reçu en prêt. La foule se croit proche de l'accomplissement de la promesse pour laquelle tant de générations avaient vécu. Les cris : Hosanna... Béni celui qui vient au nom du Seigneur !" semblent vouloir exprimer que la rencontre des cœurs humains avec l'éternelle Election est désormais proche. Au milieu de cette joie qui précède les solennités pascals, Jésus est recueilli, silencieux. Il est pleinement conscient que cette rencontre des cœurs humains avec l'éternelle Election ne se réalisera pas à travers les "Hosanna !" mais par la Croix.

Avant sa venue à Jérusalem en compagnie de la foule de ses compatriotes, pèlerins pour les fêtes de Pâques, un autre l'avait introduit et avait défini sa place au milieu d'Israël : Jean Baptiste, sur les rives du Jourdain. Mais quand il avait vu Jésus qui attendait, Jean n'avait pas crié "Hosanna !" : le montrant du doigt, il avait dit : "Voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte le péché du monde !" (Jn 1, 29).

Au jour de son entrée à Jérusalem, Jésus entend le cri de la foule, mais sa pensée est fixée sur les paroles de Jean au bord du Jourdain : "Voici celui qui enlève le péché du monde" (Jn 1, 29).

3. Aujourd'hui, nous lisons le récit de la passion du Seigneur dans l'Évangile selon saint Marc. On y trouve la description complète des événements qui se sont succédés au cours de cette semaine. En un certain sens, il constitue le programme de la semaine.

Recueillons-nous devant ce récit. Il serait difficile de connaître ces événements d'une autre manière. Bien que nous les connaissions tous par cœur, nous les écoutons chaque fois avec le même recueillement. Je me souviens que, lorsqu'encore jeune prêtre, je racontais la Passion du Seigneur aux enfants, ceux-ci m'écoutaient avec la plus profonde attention ! Cela a toujours été une catéchèse complètement différente de toutes les autres. L'Église ne cesse donc pas de relire le récit de la Passion du Christ, et elle désire que cette description se fixe dans notre conscience et dans notre cœur.

Cette semaine, nous sommes appelés à une toute particulière solidarité avec Jésus-Christ : "l'Homme des douleurs" (Is 53, 3)

4. Ainsi donc, en même temps que l'image de ce Messie qu'attendait l'Israël de l'Ancienne Alliance, et qu'au moment de l'entrée à Jérusalem il avait presque rejoint grâce à sa foi, la liturgie d'aujourd'hui nous présente en même temps une autre image, celle décrite par les prophètes et tout particulièrement par Isaïe :

"J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient...

... sachant que je ne serais pas déçu" (Is 50, 6).

Jésus vient à Jérusalem pour que ces paroles s'accomplissent en lui, afin de réaliser la figure du "Serviteur de Jahvé" par laquelle le Prophète avait, huit siècles auparavant, révélé l'intention de Dieu. Le "Serviteur de Jahvé" : le Messie, le descendant de David, celui en qui s'accomplit l'"Hosanna" du peuple, celui qui est soumis à l'épreuve la plus terrible :

"Ceux qui me voient se moquent de moi...

...qu'il le libère s'il est son ami" (Isaïe).

Au contraire, ce n'est pas grâce à la libération de l'opprobre, mais par l'obéissance jusqu'à la mort, à travers la Croix, que devait se réaliser l'éternel dessein de l'amour. Et voilà, maintenant, ce n'est plus le prophète, mais l'Apôtre qui parle. Saint Paul en qui "la parole de la Croix" a trouvé une voie toute particulière. Paul, conscient du mystère de la Rédemption, rend témoignage à celui qui "...possédant la nature divine... s'est dépouillé lui-même, prenant condition d'esclave... il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort et à la mort sur une croix !" (Ph 2, 6-8).

Voilà la véritable image du Messie, du Oint, du Fils de Dieu, du Serviteur de Jahvé. C'est là l'image de Jésus entrant à Jérusalem, lorsque les pèlerins qui l'accompagnaient sur son chemin chantaient : "Hosanna !" et étendaient leurs manteaux ou des jonchées de verdure sur la voie qu'il parcourait.

5. Et nous, aujourd'hui, nous tenons en main des rameaux d'olivier. Nous savons que ces rameaux sécheront bientôt. De leurs cendres nous nous couvrirons la tête l'an prochain, pour rappeler que le Fils de Dieu devenu homme a accepté la mort humaine pour nous mériter la Vie.

Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année B) 16 avril 2000

1. "Benedictus, qui venit in nomine Domini... Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !" (Mt 21, 9 ; cf. Ps 117 [118], 26).

Porté par ces paroles, l'écho de l'enthousiasme avec lequel les habitants de Jérusalem accueillirent Jésus pour la fête de Pâques parvient jusqu'à nous. Nous les entendons chaque fois qu'au cours de la Messe, nous chantons le "Sanctus". Après avoir dit : "*Pleni sunt coeli et terra gloria tua*", nous ajoutons : "*Benedictus, qui venit in nomine Domini. Hosanna in Excelsis*".

Dans cet hymne, dont la première partie est tirée du prophète Isaïe (cf. Is 6, 3), on exalte Dieu "trois fois saint". Dans la seconde partie, on poursuit ensuite en exprimant la joie

reconnaissante de l'assemblée face à l'accomplissement des promesses messianiques : "Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des cieux".

La pensée se tourne naturellement vers le peuple de l'Alliance qui, pendant des siècles et des générations, a vécu dans l'attente du Messie. Certaines personnes pensèrent que Jean Baptiste était celui en qui s'accomplissaient les promesses. Cependant, comme nous le savons, le Précurseur répondit par une claire négation à la question de son éventuelle identité messianique, renvoyant à Jésus ceux qui l'interrogeaient.

La conviction que les temps messianiques étaient désormais arrivés s'accrut au sein du peuple, tout d'abord en raison du témoignage du Baptiste, puis grâce aux paroles et aux signes accomplis par Jésus et, de façon particulière, à cause de la résurrection de Lazare, qui eut lieu quelques jours avant l'entrée à Jérusalem, dont parle l'Évangile, d'aujourd'hui. Voilà pourquoi, lorsque Jésus arrive en ville, monté sur un ânon, la foule l'accueille avec une explosion de joie : "Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux" (Mt 21, 9).

2. Les rites du Dimanche des Rameaux reflètent la joie du peuple en attente du Messie, mais, dans le même temps, ils se caractérisent comme liturgie "de passion" au sens plein. En effet, ils nous ouvrent la perspective du drame désormais imminent, que nous venons de revivre dans le récit de l'évangéliste Marc. Les autres lectures nous introduisent également dans le mystère de la passion et de la mort du Seigneur. Les paroles du prophète Isaïe, en qui certaines personnes aiment voir une sorte d'évangéliste de l'Ancienne Alliance, nous présentent l'image d'un condamné flagellé et giflé (cf. Is 50, 6). Le refrain du Psaume responsorial, "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné", nous fait contempler l'agonie de Jésus sur la Croix (cf. Mc 15, 34).

Mais c'est l'Apôtre Paul qui, dans la seconde lecture, nous introduit dans une analyse plus approfondie du mystère pascal : Jésus, "de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave ; il s'humilia plus encore, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une Croix !" (Ph 2, 6-8). Dans l'austère liturgie du Vendredi Saint, nous écouterons à nouveau ces paroles, qui continuent ainsi : "Aussi Dieu l'a-t-il exalté et lui a-t-il donné le Nom qui est au-dessus de tout nom, pour que tout, au nom de Jésus, s'agenouille, au plus haut des cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue proclame de Jésus-Christ, qu'il est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père" (ibid., 2, 9-11).

L'abaissement et l'exaltation : voilà la clef pour comprendre le mystère pascal ; voilà la clef pour pénétrer dans l'admirable économie de Dieu, qui s'accomplit dans les événements de la Pâque.

3. Pourquoi de nombreux jeunes sont-ils présents à cette solennelle liturgie, comme chaque année ? En effet, depuis plusieurs années, le Dimanche des Rameaux est devenue la fête annuelle des jeunes. C'est d'ici que, en 1984, année de la Jeunesse et, dans un certain sens, année jubilaire des jeunes, démarra le pèlerinage des Journées mondiales de la Jeunesse qui, passant de Buenos Aires, à Saint-Jacques-de-Compostelle, à Czestochowa, à Denver, à Manille et à Paris, reviendra à Rome, au mois d'août prochain, pour la Journée mondiale de la Jeunesse de l'Année Sainte 2000.

Pourquoi, donc, tant de jeunes se donnent-ils rendez-vous pour le Dimanche des Rameaux ici, à Rome, et dans chaque diocèse ? Certes, les raisons et les circonstances qui peuvent

expliquer ce fait sont nombreuses. Mais il semble cependant que la motivation la plus profonde, qui est à la base de toutes les autres, puisse être trouvée dans ce que la liturgie d'aujourd'hui nous révèle : le mystérieux dessein de salut du Père céleste, qui se réalise dans l'abaissement et dans l'exaltation de son Fils unique, Jésus-Christ. C'est là que se trouve la réponse aux interrogations et aux inquiétudes de fond de chaque homme et de chaque femme et, en particulier, des jeunes.

"Pour nous le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une Croix ! Aussi Dieu l'a-t-il exalté". Comme ces paroles sont proches de notre existence ! Chers jeunes, vous commencez à faire l'expérience du caractère dramatique de la vie. Et vous vous interrogez sur le sens de l'existence, sur votre rapport avec vous-mêmes, avec les autres et avec Dieu. À votre cœur assoiffé de vérité et de paix, à vos nombreux problèmes et interrogations, parfois pleins d'angoisse, le Christ, Serviteur souffrant et humilié, abaissé jusqu'à la mort sur la Croix et exalté dans la gloire à la droite du Père, s'offre lui-même comme unique réponse valable. De fait, il n'existe pas d'autre réponse aussi simple, complète et convaincante.

4. Très chers jeunes, merci de votre participation à cette solennelle liturgie. Le Christ, lors de son entrée à Jérusalem, commence le chemin d'amour et de douleur de la Croix. Tournez-vous vers Lui avec un élan de foi renouvelé. Suivez-le ! Il ne promet pas un bonheur illusoire ; au contraire, afin que vous puissiez atteindre l'authentique maturité humaine et spirituelle, il vous invite à suivre son exemple exigeant, en faisant vôtres ses choix exigeants.

Que Marie, la fidèle disciple du Seigneur, vous accompagne sur cet itinéraire de conversion et d'intimité progressive avec son divin Fils qui, comme le rappelle le thème de la prochaine Journée mondiale de la Jeunesse, "s'est fait chair et a habité parmi nous" (Jn 1, 14). Jésus s'est fait pauvre pour nous enrichir de sa pauvreté, il a pris sur lui nos fautes, pour que nous soyons rachetés par son sang versé sur la Croix. Oui, pour nous le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort. À la mort sur la Croix.

"Gloire et louange à Toi, ô Christ !".

« Voici ta Mère ! » - Saint Jean-Paul II, Homélie Dimanche des Rameaux (année B) 13 avril 2003

« Voici ta Mère ! » (Jn 19, 27)

1. "Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !" (Mc 11, 9).

La liturgie du Dimanche des Rameaux est comme une porte d'entrée solennelle dans la Semaine Sainte. Elle associe deux moments opposés entre eux : l'accueil de Jésus à Jérusalem et le drame de la Passion : l'"Hosanna" joyeux et le cri plusieurs fois répété : "Crucifie-le !" ; l'entrée triomphale et la défaite apparente de la mort sur la Croix. Elle anticipe ainsi l'"heure" où le Messie devra beaucoup souffrir, sera tué et ressuscitera le troisième jour (cf. Mt 16, 21), et elle nous prépare à vivre en plénitude le mystère pascal.

2. "Crie de joie, fille de Jérusalem / Voici que ton roi vient à toi" (Zc 9, 9). En accueillant Jésus, la Cité dans laquelle vit la mémoire de David se réjouit ; la Cité des prophètes, dont un grand nombre subirent le martyre pour la vérité ; la Cité de la paix, qui au cours des siècles a connu la violence, la guerre, la déportation.

D'une certaine façon, Jérusalem peut être considérée comme la Ville-symbole de l'humanité, en particulier en ce dramatique début de troisième millénaire que nous vivons. C'est pourquoi les rites du Dimanche des Rameaux acquièrent une éloquence particulière. Les paroles du prophète Zacharie retentissent de façon réconfortante : "Exulte avec force, fille de Sion ! / Crie de joie, fille de Jérusalem ! / Voici que ton roi vient à toi : / Il est juste et victorieux, / humble, monté sur un âne / ... l'arc de guerre sera retranché. / Il annoncera la paix aux nations" (9, 9-10). Aujourd'hui nous sommes en liesse, car Jésus, le Roi de la Paix, entre à Jérusalem.

3. Alors, le long de la descente du mont des Oliviers, les enfants et les jeunes de Jérusalem accoururent à la rencontre du Christ, en l'acclamant et en agitant joyeusement des rameaux d'olivier et des palmes.

Aujourd'hui, ce sont les jeunes du monde entier qui l'accueillent, célébrant dans chaque communauté diocésaine la dix-huitième Journée mondiale de la Jeunesse.

Je vous salue avec une grande affection, chers jeunes de Rome, et vous aussi, qui êtes venus en pèlerinage de divers pays. Je salue les nombreux responsables de la pastorale des jeunes, qui participent au Congrès sur les Journées mondiales de la Jeunesse, organisé par le Conseil pontifical pour les Laïcs. Et comment ne pas exprimer une solidarité fraternelle aux jeunes de votre âge éprouvés par la guerre et la violence en Irak, en Terre Sainte et dans diverses autres régions du monde ?

Aujourd'hui, nous accueillons avec foi et exultation le Christ, qui est notre "roi" : roi de vérité, de liberté, de justice et d'amour. Tels sont les quatre "piliers" sur lesquels il est possible de construire l'édifice de la paix véritable, comme l'écrivait il y a quarante ans dans l'Encyclique *Pacem in terris* le bienheureux Pape Jean XXIII. Je vous remets en esprit, jeunes du monde entier, ce Document historique, plus que jamais actuel : lisez-le, méditez-le, efforcez-vous de le mettre en pratique. Vous serez alors "bienheureux", car authentiques fils du Dieu de la paix (cf. Mt 5, 9).

4. La paix est un don du Christ, qui nous a été obtenu à travers le sacrifice de la Croix. Pour l'obtenir de façon efficace, il est nécessaire de monter avec le divin Maître jusqu'au Calvaire. Et qui, mieux que Marie, peut nous guider dans cette ascension, elle qui précisément sous la Croix nous a été donnée pour Mère à travers l'apôtre fidèle saint Jean ? Afin d'aider les jeunes à découvrir cette merveilleuse réalité spirituelle, j'ai choisi comme thème du Message pour la Journée mondiale de la Jeunesse de cette année, les paroles du Christ mourant : "Voici ta mère !" (Jn 19, 27). En acceptant ce testament d'amour, Jean ouvrit sa maison à Marie (cf. Jn 19, 27), c'est-à-dire qu'il l'accueillit dans sa vie, partageant avec Elle une proximité spirituelle entièrement nouvelle. Le lien intime avec la Mère du Seigneur conduira le "disciple bien-aimé" à devenir l'apôtre de cet Amour qu'il avait puisé au Cœur du Christ à travers le Cœur immaculé de Marie.

5. "Voici ta Mère !" Jésus adresse ces paroles à chacun de vous, chers amis. À vous aussi, il demande de prendre Marie comme Mère "dans votre maison", de l'accueillir "parmi vos biens", car "c'est Elle qui, en accomplissant son ministère maternel, vous éduque et vous modèle jusqu'à ce que le Christ soit formé pleinement en vous". Que Marie fasse en sorte que vous répondiez généreusement à l'appel du Seigneur, et que vous perséveriez avec joie et fidélité dans la mission chrétienne !

Au cours des siècles, de nombreux jeunes ont entendu cette invitation et nombreux sont ceux qui continuent à le faire également à notre époque. Jeunes du troisième millénaire, n'ayez pas

peur d'offrir votre vie comme réponse totale au Christ ! Lui, Lui seul change la vie et l'histoire du monde.

6. "Vraiment cet homme était Fils de Dieu !" (Mc 15, 39). Nous avons à nouveau écouté la claire profession de foi, exprimée par le centurion, "voyant qu'il avait ainsi expiré" (ibid.). C'est de ce qu'il a vu, que naît le surprenant témoignage du soldat romain, le premier à proclamer que cet homme crucifié "était Fils de Dieu".

Seigneur Jésus, nous aussi nous avons "vu" comment tu as souffert et comment tu es mort pour nous. Fidèle jusqu'au bout, tu nous a arrachés à la mort par ta mort. Avec ta Croix, tu nous a rachetés.

Toi, Marie, Mère qui souffres, tu es le témoin silencieux de ces instants décisifs pour l'histoire du salut.

Donne-nous tes yeux pour reconnaître sur le visage du Crucifié, défiguré par la douleur, l'image du Ressuscité glorieux.

Aide-nous à l'embrasser et à avoir confiance en Lui, afin de devenir dignes de ses promesses.

Aide-nous à lui être fidèles aujourd'hui et tout au long de notre vie.

Amen !

Messe Chrismale

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 12 avril 1979

1. Aujourd'hui, au seuil de ce Triduum Sacré, nous désirons professer de manière spéciale notre foi dans le Christ, en Celui dont nous devons, dans l'esprit de l'Église, renouveler la passion, afin que tous "regardent celui qu'ils ont transpercé" (Jn 19, 37), et que la génération actuelle des habitants de la terre se lamente sur lui (cf. Lc 23, 27).

Voici le Christ : Celui en qui Dieu vient à l'humanité comme Seigneur de l'histoire : "C'est moi l'Alpha et l'Oméga... Celui qui est, qui était et qui vient" (Ap 1, 8).

Voici le Christ "qui m'a aimé et s'est livré pour moi" (Ga 2, 20), le Christ qui est venu pour "nous obtenir par son propre sang une rédemption éternelle" (He 9, 12). Le Christ, le "Oint", le Messie. Un jour, à la veille de sa libération de l'esclavage d'Égypte, Israël marqua du sang de l'agneau les portes de ses maisons (Ex 12, 1-14). Voici, l'Agneau de Dieu est parmi nous, celui que son Père lui-même a "oint de l'Esprit Saint et de puissance" et envoyé dans le monde (cf. Jn 1, 29 ; Ac 10, 36-38). Le Christ, le "Oint", le Messie. Durant ces jours-ci, avec la force de l'onction de l'Esprit Saint, avec la force de la plénitude de la sainteté qui est en lui, et en lui seul, il clamera vers Dieu "en un grand cri" (Lc 23, 46), d'une voix d'humiliation, d'anéantissement, de Croix "Seigneur, ma force. Seigneur, mon rocher, ma forteresse et mon libérateur ; mon Dieu mon rocher en qui je m'abrite ; mon bouclier, ma citadelle de salut" (Ps 17 [18] 2 et suiv.).

Ainsi clamera-t-il pour lui-même et pour nous.

2. Nous célébrons aujourd'hui la liturgie du Saint-Chrême par laquelle l'Église veut, à la veille de ces jours saints, renouveler le signe de cette force de l'Esprit qu'elle a reçue de son Rédempteur et Époux.

En recevant les Sacrements de la foi, les hommes participent, au prix de la passion et de la mort à cette force de l'Esprit, grâce et sainteté, qui est en Lui. Et ainsi se construit sans cesse le peuple de Dieu et, comme l'enseigne le Concile Vatican II, "...les fidèles, en vertu de leur sacerdoce royal, concourent à l'offrande de l'Eucharistie, et exercent ce sacerdoce par la réception des sacrements, par la prière et l'action de grâces, le témoignage d'une vie sainte, l'abnégation et une charité active" (Lumen Gentium, n. 10).

Cette sainte Huile, l'Huile des catéchumènes, servira à l'onction des catéchumènes durant le baptême pour être ensuite oints avec le Saint Chrême. Ils recevront une deuxième fois cette onction dans le sacrement de la Confirmation. Et la recevront encore lors de leurs ordinations ceux qui y sont appelés : les diacres, les prêtres, les évêques. Dans le sacrement des malades, ceux-ci recevront l'onction avec l'huile des malades (cf. Gc 5, 14).

Aujourd'hui, nous voulons préparer l'Église au nouvel an de grâce, à l'administration des sacrements de la foi qui ont leur centre dans l'Eucharistie. Tous les sacrements, ceux qui ont l'onction comme signe, et ceux qui sont administrés sans ce signe, comme la pénitence et le mariage, signifient une participation efficace à la force de celui que le Père lui-même avait oint et envoyé dans le monde (cf. Lc 4, 18).

Aujourd'hui, Jeudi-Saint, nous célébrons la liturgie de cette force qui a atteint sa plénitude dans les faiblesses du Vendredi-Saint, dans les tourments de sa passion et de son agonie, car c'est par tout cela que le Christ a mérité la grâce pour nous : "Grâce et paix vous soient

données... par Jésus-Christ, le témoin fidèle, le Premier-né d'entre les morts, le Prince des rois de la terre" (Ap 1, 4-5).

3. Par son abandon à son Père, et son obéissance jusqu'à la mort, il a fait de nous une "Royaute de prêtres" (Ap 1, 6).

Il l'a proclamé le jour solennel où il a partagé avec les Apôtres le pain et le vin, comme son corps et son sang, pour le salut du monde. Aujourd'hui précisément, nous sommes appelés à vivre ce jour : la fête des prêtres. Aujourd'hui parlent de nouveau à nos cœurs les mystères du Cénacle où, avec la première Eucharistie, le Christ a dit : "Faites ceci en mémoire de moi" (Lc 22, 19) instituant ainsi le sacrement du sacerdoce. Et s'accomplit ce que bien longtemps auparavant avait dit le prophète Isaïe : "Vous serez appelés prêtres du Seigneur, on vous nommera officiants de notre Dieu" (Is 61, 6).

Aujourd'hui, nous éprouvons très vivement le désir de nous trouver près de l'autel pour cette célébration eucharistique et rendre grâces au Seigneur pour ce don particulier qu'il nous a conféré. Conscients de la grandeur de cette grâce, nous désirons en outre renouveler les promesses que le jour de notre propre ordination chacun de nous a faites au Christ et à son Église en les déposant entre les mains de l'Évêque. En les renouvelant nous demandons la grâce de la fidélité et de la persévérance. Nous demandons également que la grâce de la vocation sacerdotale tombe sur le terrain d'un grand nombre de jeunes âmes et qu'elle y plonge des racines comme germe d'où sortiront des fruits centuplés (cf. Lc 8, 8).

Comme cela a été prévu, les évêques du monde entier font aujourd'hui de même dans leurs cathédrales. Avec leurs prêtres ils renouvellent les promesses faites le jour de l'ordination. Unissons-nous à eux encore plus ardemment, par le lien de la fraternité dans la foi et dans la vocation que nous avons tirée du Cénacle comme héritage particulier qui nous a été transmis par les Apôtres.

Persévérons dans cette grande communauté sacerdotale, comme serviteurs du Peuple de Dieu, comme disciples aimants de celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort, qui est venu au monde, non pour être servi, mais pour servir ! (Mt 20, 28).

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 9 avril 1998

1. « *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction* » (Lc 4, 18).

Ces paroles du Livre du prophète Isaïe, rapportées par l'évangéliste Luc, reviennent plusieurs fois dans la liturgie chrismale d'aujourd'hui, et en constituent presque le fil conducteur. Elles rappellent un geste rituel qui possède une longue tradition dans l'Ancienne Alliance, car il se répète dans l'histoire du Peuple élu lors de la consécration de prêtres, de prophètes et de rois. À travers le signe de l'onction, Dieu lui-même confie la mission sacerdotale, royale et prophétique aux hommes qu'Il appelle, et il rend sa bénédiction visible pour l'accomplissement de la tâche qui leur est confiée.

Ceux qui ont été oints dans l'Ancienne Alliance, l'ont été en vue d'une seule personne, de celui qui devait venir : le Christ, l'unique et définitif « Consacré », l'« Oint » par excellence. Ce sera l'Incarnation du Verbe qui révélera le mystère de Dieu Créateur et Père qui, à travers l'onction de l'Esprit Saint, envoie son Fils unique dans le monde.

À présent, il se tient dans la synagogue de Nazareth. Nazareth est son village : c'est là qu'Il a vécu et travaillé pendant des années à un humble établi de charpentier. Aujourd'hui, cependant, Il est présent dans la synagogue revêtu d'une qualité nouvelle : sur les rives du Jourdain, après le baptême de Jean, il a reçu l'investiture solennelle de l'Esprit, qui l'a poussé à commencer la mission messianique pour accomplir la volonté salvifique du Père. Et maintenant, il se présente à ses concitoyens en prononçant les paroles d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres. Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur » (Lc 4, 18-19). C'est là qu'il conclut sa lecture et, après une pause, il prononce quelques paroles qui coupent le souffle à ses auditeurs : « Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture » (Lc 4, 21). La déclaration ne laisse place à aucun doute : Il est l'« Oint », Il est le « Consacré » ; c'est à Lui que le prophète Isaïe fait allusion. C'est en Lui que s'accomplit la promesse du Père.

2. Aujourd'hui, Jeudi saint, nous sommes rassemblés dans la Basilique Saint-Pierre pour méditer sur cet événement : comme les consacrés de l'Ancienne Alliance, nous aussi, nous tournons notre regard vers Celui que le Livre de l'Apocalypse appelle « le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts, le Prince des rois de la terre » (1, 5). Nous regardons vers Celui qu'ils ont transpercé (cf. Jn 19, 37). En donnant sa vie pour nous libérer du péché (cf. Jn 15, 13), Il nous a révélé son « grand amour » ; il s'est présenté comme le véritable et définitif Consacré par l'onction qui, dans la puissance de l'Esprit Saint, nous rachète au moyen de la Croix. C'est sur le Calvaire que s'accomplissent en plénitude les paroles suivantes : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction » (Lc 4, 18).

Cette consécration et le sacrifice de la Croix constituent respectivement l'inauguration et l'accomplissement de la mission du Verbe incarné. De l'acte suprême d'amour consommé sur le Golgotha, le Jeudi Saint commémore la manifestation sacramentelle instituée par Jésus au Cénacle, alors que le Vendredi saint en souligne l'aspect historique dramatique et cruel. Dans sa double dimension, ce sacrifice marque le début de la « nouvelle » onction de l'Esprit Saint et représente le gage de la descente du Paraclet sur les Apôtres et sur l'Église qui, dans un certain sens, célèbre donc aujourd'hui sa naissance.

3. Chers frères prêtres, nous sommes réunis ce matin autour de la table eucharistique le jour saint où nous faisons mémoire de la naissance de notre sacerdoce ! Aujourd'hui, nous célébrons l'« onction » particulière qui, dans le Christ, est aussi devenue la nôtre. Lorsque, durant le rite de notre Ordination, nos mains ont été ointes par l'évêque avec le saint chrême, nous sommes devenus des ministres saints et des signes efficaces de la rédemption et participants de l'onction sacerdotale du Christ. À partir de ce moment, la puissance de l'Esprit Saint, qui s'est répandue sur nous, a transformé notre existence pour toujours. Cette puissance divine est toujours présente en nous et elle nous accompagnera jusqu'à la fin.

Alors que nous nous apprêtons à entrer dans les jours saints où nous commémorerons la mort et la résurrection du Seigneur, nous voulons renouveler notre action de grâce à l'Esprit Saint pour le don inestimable qui nous a été fait dans le sacerdoce. Comment ne pas nous sentir les débiteurs de Celui qui a voulu nous associer à cette admirable dignité ? Que ce sentiment nous pousse à rendre grâce au Seigneur pour les merveilles qu'il a accomplies au cours de notre existence ; qu'il nous aide à considérer avec une ferme espérance notre ministère, en demandant humblement pardon pour nos infidélités éventuelles.

Que Marie nous soutienne car, comme Elle, nous nous laissons conduire par l'Esprit pour suivre Jésus jusqu'au terme de notre mission terrestre. J'ai écrit dans la Lettre de cette année aux prêtres : « Accompagné par Marie, le prêtre saura renouveler chaque jour sa consécration, jusqu'à ce que, sous la conduite de l'Esprit lui-même, invoqué avec confiance sur la route humaine et sacerdotale, il pénètre dans l'océan de lumière de la Trinité » (n. 7).

Dans cette perspective et avec cette espérance, nous poursuivons avec confiance la route que le Seigneur ouvre devant nous jour après jour. Son Esprit divin nous soutient et nous aide.

Veni, Sancte Spiritus ! Amen.

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 1^{er} avril 1999

1. « Il nous aime et nous a lavés de nos péchés par son sang, il a fait de nous une royauté de prêtres, pour son Dieu et Père : à lui donc la gloire et la puissance pour les siècles des siècles » (Ap 1, 5-6).

Le Christ, le Prêtre de l'Alliance nouvelle et éternelle, est entré au moyen de son sang dans le sanctuaire céleste, après avoir accompli une fois pour toute la rémission des péchés de l'humanité tout entière.

Au seuil du Triduum sacrum, les prêtres de toutes les Églises particulières du monde se rencontrent avec leurs Ordinaires pour la solennelle Messe Chrismale, au cours de laquelle ils renouvellent les promesses sacerdotales. Le presbyterium de l'Église qui est à Rome se rassemble lui aussi autour de son Évêque, avant le grand jour, au cours duquel la liturgie rappelle comment le Christ devint, à travers son sang, le prêtre unique et éternel.

Très chers frères dans le sacerdoce, j'adresse à chacun de vous un salut cordial, en formant une pensée particulière pour le Cardinal-Vicaire et les Cardinaux concélébrants, les Évêques auxiliaires et les autres prélats présents. C'est pour moi une grande joie de me retrouver avec vous en ce jour qui, pour nous, ministres ordonnés, a le parfum de l'onction sainte avec laquelle nous avons été consacrés à l'image de Celui qui est le Consacré du Père.

« Voici, il vient avec les nuées ; chacun le verra, même ceux qui l'ont transpercé » (Ap 1, 7). Demain, la liturgie du Vendredi saint réalisera pour nous ce dont parle l'Auteur de l'Apocalypse, dans les paroles qui viennent d'être proclamées. En ce jour très saint de la passion et de la mort du Christ, tous les autels seront vierges et enveloppés par un grand silence ; aucune messe ne sera célébrée au moment où nous ferons mémoire de l'unique sacrifice, offert de façon sanglante par le Christ prêtre sur l'autel de la Croix.

2. « Il a fait de nous une Royauté de Prêtres » (Ap 1, 6). Le Christ n'a pas seulement accompli personnellement le sacrifice rédempteur, qui enlève les péchés du monde et rend une louange parfaite à la gloire du Père. Il a également institué le Sacerdoce comme sacrement de la Nouvelle Alliance, afin que l'unique sacrifice qu'il a offert au Père de façon sanglante, puisse se renouveler sans cesse dans l'Église de façon non sanglante, sous les espèces du pain et du vin. Le Jeudi Saint est, précisément, le jour où nous rappelons de façon particulière le sacerdoce que le Christ institua lors de la Dernière Cène, le liant indissolublement au sacrifice eucharistique.

« Il a fait de nous... des Prêtres ». Il nous a fait participer à son unique sacerdoce, pour que sur tous les autels du monde et à toutes les époques de l'histoire puisse être représenté le sacrifice unique et sanglant du Calvaire. Le Jeudi Saint est la grande fête des prêtres. Ce soir nous renouvèlerons le mémorial de l'institution du sacrifice eucharistique, selon le rythme des événements pascals, tels que nous le transmettent les Évangiles. En revanche, la solennelle liturgie de ce matin est une action de grâce particulière rendue à Dieu par nous tous qui, en vertu d'un don qui est également un mystère, participons intimement au sacerdoce du Christ. Chacun de nous fait siennes les paroles du Psaume : « Misericordias Domini in aeternum cantabo », « L'amour de Yahvé à jamais je le chante » (Ps 88, 2).

3. Nous voulons renouveler en nous la conscience de ce don. Dans un certain sens, nous voulons le recevoir à nouveau pour l'orienter vers un service supplémentaire. En effet, notre sacerdoce sacramentel est un ministère, un service singulier et spécifique. Nous servons le Christ afin que son sacerdoce unique et sans égal puisse toujours vivre et agir dans l'Église pour le bien des fidèles. Nous servons le peuple chrétien, nos frères et nos sœurs, qui, à travers notre ministère sacramentel, participent toujours plus profondément de la rédemption du Christ.

Aujourd'hui, avec une intensité particulière, chacun de nous peut répéter avec le Christ les paroles du prophète Isaïe proclamées dans l'Évangile : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction, pour porter la bonne nouvelle aux pauvres ; Il m'a envoyé annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, renvoyer en liberté les opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur » (Lc 4, 18-19).

4. « Une année de grâce du Seigneur » ! Très chers amis, nous nous trouvons désormais au seuil d'une extraordinaire année de grâce ; le grand Jubilé au cours duquel nous célébrerons le bimillénaire de l'Incarnation. Ce Jeudi Saint est le dernier avant l'An 2000.

Je suis heureux d'offrir aujourd'hui en esprit aux prêtres du monde entier la Lettre que je leur ai adressée en cette circonstance. En l'année consacrée au Père, la paternité de chaque prêtre, reflet de celle du Père céleste, doit devenir encore plus évidente, afin que le peuple chrétien et tous les hommes de chaque race et culture fassent l'expérience de l'amour que Dieu a pour eux et le suivent fidèlement. Que le prochain événement jubilaire soit pour tous une occasion propice afin de ressentir l'amour miséricordieux de Dieu, puissante énergie spirituelle qui renouvelle le cœur de l'homme.

Au cours de cette solennelle célébration eucharistique, nous demandons au Seigneur que la grâce du grand Jubilé mûrisse pleinement en chacun des membres du Corps du Christ qui est l'Église, et de façon particulière chez les prêtres.

L'Année sainte désormais proche nous appelle tous, ministres ordonnés, à devenir entièrement disponibles au don de miséricorde que Dieu le Père a voulu accorder en abondance à chaque être humain. Le Père cherche de tels prêtres (cf. Jn 4, 23) ! Puisse-t-il les trouver, emplis de sa sainte onction, pour diffuser parmi les pauvres l'heureux message du salut.

Amen !

1. À celui qui "a fait de nous une royauté de Prêtres, pour son Dieu et Père : à lui donc la gloire et la puissance pour les siècles des siècles" (Ap 1, 5-6).

Nous écoutons ces paroles du Livre de l'Apocalypse au cours de la solennelle Messe chrismale d'aujourd'hui, qui précède le Triduum pascal sacré. Avant de célébrer les mystères centraux de l'Église, chaque communauté diocésaine se recueille ce matin autour de son Pasteur pour la bénédiction des saintes Huiles, instruments du salut dans les divers Sacrements : Baptême, Communion, Ordination, Onction des malades. Ces signes de la grâce divine tirent leur efficacité du mystère pascal, de la mort et de la résurrection du Christ. Voilà pourquoi l'Église situe ce rite au seuil du Triduum sacré, le jour où, à travers un acte sacerdotal suprême, le Fils de Dieu fait homme s'est offert au Père, en rachat pour l'humanité tout entière.

2. "Il a fait de nous une royauté de Prêtres". Il faut comprendre cette expression à deux niveaux. Le premier, comme le rappelle également le Concile Vatican II, en référence à tous les baptisés, qui "sont consacrés pour être une demeure spirituelle et un sacerdoce saint, pour offrir, par toutes les activités du chrétien, autant de sacrifices spirituels" (Lumen gentium, n. 10). Chaque chrétien est prêtre. Il s'agit ici du sacerdoce dit "commun", qui engage les baptisés à vivre le sacrifice envers Dieu dans la participation à l'Eucharistie et aux sacrements, dans le témoignage d'une vie sainte, dans l'abnégation et dans la charité active (cf. *ibid.*).

À un autre niveau, l'affirmation selon laquelle Dieu "a fait de nous une royauté de prêtres" se réfère aux prêtres ordonnés comme ministres, c'est-à-dire appelés à former et à édifier le peuple sacerdotal et à offrir en son nom un sacrifice eucharistique à Dieu dans la personne du Christ (cf. *ibid.*). La Messe "chrismale" fait ainsi solennellement mémoire de l'unique Sacerdoce du Christ et exprime la vocation sacerdotale de l'Église, en particulier de l'Évêque et des prêtres unis à lui. C'est ce que nous rappellera dans peu de temps la Préface : "C'est lui, le Christ qui donne à tout le peuple racheté le sacerdoce royal ; c'est lui qui choisit, dans son amour pour ses frères, ceux qui, recevant l'imposition des mains, auront part à son ministère de salut".

3. "L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction [...] Il m'a envoyé..." (Lc 4, 18).

Chers prêtres, ces paroles nous concernent de façon directe. Nous sommes appelés à travers l'ordination sacerdotale à partager la même mission que le Christ, et nous renouvelons ensemble aujourd'hui les engagements sacerdotaux communs. Avec une vive émotion, nous faisons mémoire du don reçu par le Christ, qui nous a appelés à participer de façon particulière à son Sacerdoce.

À travers la bénédiction des Huiles et, en particulier, du saint Chrême, nous voulons rendre grâce pour l'onction sacramentelle, devenue notre part d'héritage (cf. Ps 15, 5). Il s'agit d'un signe de force intérieure, que l'Esprit Saint accorde à tout homme appelé par Dieu à accomplir des devoirs particuliers au service de son Royaume.

"Ave Sanctum oleum : oleum catechumenorum, oleum infirmorum, oleum ad sanctum crisma". Tandis que nous rendons grâce au nom de ceux qui recevront ces signes sacrés, nous prions dans le même temps afin que la puissance surnaturelle, qui agit à travers eux, ne cesse d'opérer également dans notre vie. Que l'Esprit Saint, posé sur chacun d'entre nous, trouve en chaque personne la juste disponibilité pour accomplir la mission pour laquelle nous avons été "oints" le jour de notre Ordination.

4. "Gloire à toi, ô Christ, roi de gloire éternelle". Tu es venu parmi nous pour proclamer une année de grâce du Seigneur (cf. Lc 4, 19).

Comme je l'ai rappelé dans la Lettre adressée aux Prêtres pour la célébration d'aujourd'hui, le Sacerdoce du Christ est intrinsèquement lié au mystère de l'Incarnation, dont nous célébrons le bimillénaire en cette Année jubilaire. "Il est inscrit dans son identité de Fils incarné, d'homme-Dieu" (n. 7). Voilà pourquoi cette suggestive liturgie du Jeudi Saint constitue, d'une certaine façon, une célébration jubilaire presque connaturelle pour nous, même si le Jubilé des Prêtres en cette Année sainte est prévu le 18 mai prochain.

L'existence terrestre du Christ, son "passage" dans l'histoire, depuis qu'il a été conçu dans le sein de la Vierge Marie jusqu'à ce qu'il soit monté à la droite du Père, constitue un unique événement sacerdotal et sacrificiel. Et il est entièrement placé sous l'"onction" de l'Esprit Saint (cf. Lc 1, 35 ; 3, 22).

Aujourd'hui, nous rencontrons de façon particulière le Christ, Prêtre suprême et éternel, et nous franchissons spirituellement cette Porte sainte, qui ouvre tout homme à la plénitude de l'amour salvifique. De même que le Christ a été docile à l'action de l'Esprit dans la condition d'homme et de serviteur obéissant, ainsi, le baptisé et, de façon particulière, le ministre ordonné, doivent se sentir engagés à réaliser leur consécration sacerdotale dans le service humble et fidèle à Dieu et aux frères.

C'est avec ces sentiments que nous commençons le Triduum pascal, point culminant de l'Année liturgique et du grand Jubilé. Disposons-nous à accomplir l'intense pèlerinage pascal sur les traces de Jésus qui souffre, meurt et ressuscite. Soutenus par la foi de Marie, nous suivons le Christ prêtre et victime, qui "nous aime et nous a lavés de nos péchés par son sang, il a fait de nous une Royauté de prêtres, pour son Dieu et Père" (Ap 1, 5-6).

Suivons-le et proclamons ensemble : "Gloire à toi, ô Christ, roi de la gloire éternelle".

Toi, Christ, tu es le même hier, aujourd'hui et à jamais. Amen !

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 12 avril 2001

1. "*Spiritus Domini super me, eo quod unxerit Dominus me - L'Esprit du Seigneur Yahvé est sur moi, car Yahvé m'a donné l'onction*" (Is 61, 1).

Dans ces versets, tirés du Livre d'Isaïe, est contenu le thème conducteur de la Messe chrismale. Notre attention se concentre sur l'onction, car dans peu de temps seront bénis l'Huile des catéchumènes, l'Huile des malades et le Chrême.

Nous vivons ce matin une fête particulière placée sous le signe de l'"huile d'allégresse" (Ps 44, 8). Il s'agit de la fête du Peuple de Dieu, qui fixe aujourd'hui son regard sur le mystère de l'onction, qui marque la vie de chaque chrétien, à partir du jour du Baptême.

Il s'agit de façon particulière de notre fête à nous tous, très chers et vénérés frères dans le sacerdoce, ordonnés prêtres pour le service du peuple chrétien. Je vous remercie cordialement de votre présence nombreuse, autour de l'autel de la Confession de saint Pierre. Vous représentez les prêtres romains, et, dans un certain sens, les prêtres du monde.

Nous célébrons la Messe chrismale au seuil du Triduum pascal, centre et sommet de l'Année liturgique. Ce rite suggestif tire sa lumière, pour ainsi dire, du Cénacle, c'est-à-dire du mystère du Christ-Prêtre, qui au cours de la dernière Cène, se consacre lui-même, anticipant le sacrifice sanglant du Golgotha. C'est de la Table eucharistique que descend l'onction sacrée. L'Esprit divin diffuse son parfum mystique dans toute la maison (cf. Jn 12, 3), c'est-à-dire dans l'Église, et fait participer de façon particulière les prêtres à la consécration même de Jésus (cf. Collecte).

2. "Misericordias Domini in aeternum cantabo - Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur" (Refrain Psaume responsorial).

Profondément renouvelés par l'expérience jubilaire, qui vient de se conclure, nous sommes entrés dans le troisième millénaire en portant dans le cœur et sur les lèvres les paroles du Psaume : "Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur". Chaque baptisé est appelé à louer et à témoigner de l'amour miséricordieux de Dieu à travers la sainteté de la vie, ainsi que chaque communauté chrétienne. "Et voici quelle est la volonté de Dieu : - écrit l'Apôtre Paul - c'est votre sanctification" (1 Th 4, 3). Et le Concile Vatican II précise : "L'appel à la plénitude de la vie chrétienne et à la perfection de la charité s'adresse à tous ceux qui croient au Christ, quels que soient leur état ou leur rang" (Lumen gentium, n. 40).

Cette vérité fondamentale, qui doit être traduite en priorité pastorale, nous concerne avant tout, nous, Évêques, et vous, très chers prêtres. Avant même d'interpeller notre "agir", elle interpelle notre "être". "Soyez saints, - dit le Seigneur - car moi je suis saint" (Lv 19, 2) ; mais l'on pourrait ajouter : soyez saints, afin que le peuple que Dieu vous a confié soit saint. La sainteté du troupeau ne découle certes pas de celle du pasteur, mais elle est sans aucun doute favorisée, encouragée et alimentée par cette dernière.

Dans la Lettre que, chaque année, j'adresse aux prêtres à l'occasion du Jeudi Saint, j'ai écrit : cette "journée spéciale de notre vocation, nous invite à réfléchir surtout sur notre "être" et en particulier sur notre chemin de sainteté. C'est de ce dernier que découle aussi l'élan apostolique" (n. 6).

J'ai voulu placer l'accent sur le fait que la vocation sacerdotale est "mystère de miséricorde" (ibid., n. 7). Comme Pierre et Paul, nous savons que nous ne sommes pas dignes d'un don aussi grand. C'est pourquoi, face à Dieu, nous ne cessons d'éprouver de l'émerveillement et de la reconnaissance pour la gratuité avec laquelle il nous a choisis, pour la confiance qu'il place en nous, pour le pardon qu'il ne nous refuse jamais" (cf. ibid., n. 6).

3. Très chers frères et sœurs, dans cet esprit, nous renouvellerons d'ici peu nos promesses sacerdotales. Il s'agit d'un rite qui acquiert toute sa valeur et toute sa signification comme expression du chemin de sainteté, auquel le Seigneur nous a appelés sur la voie du sacerdoce. Il s'agit d'un chemin que chacun parcourt de façon très personnelle, connue de Dieu seul, qui sonde et connaît les cœurs. Toutefois, dans la liturgie d'aujourd'hui, l'Église nous offre l'occasion réconfortante de nous unir, de nous soutenir les uns les autres au moment où nous répétons d'une seule voix : "Oui, je le veux".

Cette solidarité fraternelle ne peut manquer de devenir un engagement concret à porter les fardeaux les uns des autres, dans les circonstances ordinaires de la vie et du ministère. En effet, s'il est vrai que personne ne peut devenir saint à la place d'un autre, il est tout aussi vrai que chacun peut et doit le devenir avec et pour les autres, sur le modèle du Christ.

La sainteté personnelle ne se nourrit-elle pas de la spiritualité de communion, qui doit toujours précéder et accompagner les initiatives concrètes de charité ? (cf. *Novo millennio ineunte*, n. 43). Pour y éduquer les fidèles, nous, Pasteurs, devons en apporter un témoignage cohérent. Dans ce sens, la Messe chrismale revêt une signification extraordinaire. En effet, parmi les célébrations de l'Année liturgique, elle est celle qui manifeste avec le plus d'éloquence le lien de communion qui existe entre l'Évêque et les prêtres et entre les prêtres : il s'agit d'un signe que le peuple chrétien attend et apprécie avec foi et affection.

4. "Vos autem sacerdotes Domini vocabimini, ministri Dei nostri, dicetur vobis - vous serez appelés prêtres de Yahvé, on vous nommera ministres de notre Dieu" (Is 61, 6).

Ainsi, le prophète Isaïe s'adresse aux Israélites, en prophétisant les temps messianiques, au cours desquels tous les membres du Peuple de Dieu recevront la dignité sacerdotale, prophétique et royale par l'œuvre du Saint-Esprit. Tout cela s'est réalisé dans le Christ à travers la Nouvelle Alliance. Jésus transmet à ses disciples l'onction reçue du Père, c'est-à-dire le "baptême dans l'Esprit Saint" qui le constitue Messie et Seigneur. Il leur communique le même Esprit ; son mystère de salut étend ainsi son pouvoir jusqu'aux extrémités de la terre.

Très chers frères dans le sacerdoce, aujourd'hui, nous faisons mémoire avec reconnaissance de l'onction sacramentelle que nous avons reçue, et, dans le même temps, nous renouvelons l'engagement à diffuser toujours et en chaque lieu le bon parfum du Christ (cf. Prière après la Communion).

Que nous soutienne la Mère du Christ, la Mère des prêtres à laquelle les Litanies s'adressent sous le titre de "Vas spirituale". Que Marie obtienne pour nous, fragiles vases d'argile, d'être emplis de l'onction divine. Qu'elle nous aide à ne jamais oublier que l'Esprit du Seigneur nous "a envoyés pour annoncer aux peuples la Bonne Nouvelle". Dociles à l'Esprit du Christ, nous serons des ministres fidèles de son Évangile. Pour toujours. Amen !

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 28 mars 2002

1. "L'esprit du Seigneur Yahvé est sur moi, car Yahvé m'a donné l'onction" (Is 61, 1).

Les paroles du prophète Isaïe constituent le motif principal de la Missa Chrismatis qui, en cette matinée du Jeudi saint, voit réuni, dans chaque diocèse, le presbyterium au complet autour de son Pasteur. Au cours de ce rite solennel, qui se déroule avant le début du Triduum pascal, on bénit les Huiles, qui apporteront le baume de la grâce divine au peuple chrétien.

"Yahvé m'a donné l'onction". Ces paroles rappellent tout d'abord la mission messianique de Jésus, consacré en vertu de l'Esprit Saint et devenu le Prêtre suprême et éternel de la Nouvelle Alliance, établie dans son sang. Toutes les préfigurations du sacerdoce présentes dans l'Ancien Testament trouvent leur accomplissement en Lui, le médiateur unique et définitif entre Dieu et les hommes.

2. "Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture" (Lc 4, 21). C'est ainsi que, dans la Synagogue de Nazareth, Jésus commente l'annonce prophétique d'Isaïe. Il affirme qu'Il est l'Oint du Seigneur, Celui que le Père a envoyé pour apporter aux hommes la libération des péchés et annoncer la bonne nouvelle aux pauvres et aux affligés. C'est Lui qui est venu pour proclamer le temps de la grâce et de la miséricorde. Dans la Lettre aux Colossiens, l'Apôtre

observe que le Christ, "Premier-né de toute créature", est "le Premier-né d'entre les morts" (1, 15.18). En accueillant l'appel du Père à assumer la condition humaine, il apporte avec lui le souffle de la vie nouvelle et donne le salut à tous ceux qui croient en Lui.

3. "Tous... tenaient les yeux fixés sur lui" (Lc 4, 20).

Nous aussi, comme les personnes présentes dans la Synagogue de Nazareth, nous gardons le regard fixé sur le Rédempteur, qui "a fait de nous une Royauté de prêtres, pour son Dieu et Père" (Ap 1, 6). Si chaque baptisé participe à son sacerdoce royal et prophétique "en vue d'offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu" (1 P 2, 5), les prêtres sont appelés à partager son oblation de manière particulière. Il sont appelés à la vivre dans le service au sacerdoce commun des fidèles. L'Ordre est donc le sacrement grâce auquel la mission confiée par le Maître à ses apôtres continue à être exercée dans l'Église jusqu'à la fin des temps : c'est donc le sacrement du ministère apostolique, qui comporte les grades de l'épiscopat, de la prêtrise et du diaconat.

Très chers frères, aujourd'hui nous prenons une conscience particulière de ce ministère spécial qui nous a été conféré. Dans l'Eucharistie, le divin Maître nous a confié la célébration de son propre Sacrifice, en nous appelant à travers cela à le suivre de façon particulière. C'est pourquoi, au cours de la célébration d'aujourd'hui, nous lui répétons ensemble notre fidélité et notre amour, et, confiants dans la puissance de sa grâce, nous renouvelons les promesses faites le jour de notre Ordination.

4. Que ce jour est grand pour nous ! Le Jeudi saint, Jésus a fait de nous des ministres de sa présence sacramentelle parmi les hommes. Il a placé son pardon et sa miséricorde entre nos mains et nous a fait don du Sacerdoce pour toujours.

Tu es sacerdos in eternum ! Cet appel retentit dans notre âme, il nous fait ressentir à quel point notre vie est liée de façon indissoluble à la sienne. Pour toujours !

Alors que nous rendons grâce pour ce don mystérieux, nous ne pouvons que confesser nos infidélités. Dans la Lettre que, comme chaque année, j'ai voulu envoyer aux prêtres en cette occasion particulière, j'ai rappelé que "nous tous - conscients de la faiblesse humaine, mais confiants dans la puissance restauratrice de la grâce divine - nous sommes appelés à embrasser le "Mysterium Crucis" et à nous engager plus intensément dans la recherche de la sainteté" (n. 11). N'oublions pas, très chers frères, la valeur et l'importance du sacrement de la Pénitence dans notre existence. Celui-ci est intimement lié à l'Eucharistie et fait de nous des dispensateurs de la miséricorde divine. Si nous avons recours à cette source de pardon et de réconciliation, nous pourrions être d'authentiques ministres du Christ et faire rayonner autour de nous sa paix et son amour.

5. "Je chanterai pour toujours l'amour du Seigneur !" (Liturgie de la Messe chrismale).

Rassemblés autour de l'autel, sur la tombe de l'Apôtre Pierre, alors que nous rendons grâce à Dieu pour le don de notre sacerdoce ministériel, nous prions pour tous ceux qui ont été les instruments précieux de l'appel divin à notre égard.

Je pense tout d'abord à nos parents qui, en nous donnant la vie et en demandant pour nous la grâce du Baptême, nous ont introduits dans le Peuple du salut et, avec leur foi, nous ont appris à être attentifs et disponibles à la voix du Seigneur. À leurs côtés nous rappelons ceux qui, à travers leur témoignage et de sages conseils, nous ont guidés dans le discernement de notre vocation. Et que dire, ensuite, des nombreux fidèles laïcs qui nous ont accompagnés vers

le Sacerdoce et qui continuent à être proches de nous dans le ministère pastoral ? Que le Seigneur les récompense tous.

Nous prions pour tous les prêtres ; en particulier pour ceux qui œuvrent parmi de nombreuses difficultés ou qui souffrent de persécutions, en ayant une pensée spéciale pour ceux qui ont payé au prix de leur sang leur fidélité au Christ.

Nous prions nos frères qui ont manqué aux engagements pris lors de l'ordination sacerdotale ou qui traversent une période de difficulté et de crise. En nous choisissant pour une mission aussi élevée, le Christ ne nous fait jamais manquer sa grâce et la joie de le suivre, sur le Mont Tabor comme sur le chemin de la Croix.

Que nous accompagne et nous soutienne Marie, la Mère du Prêtre suprême et éternel, qui a appelé ses Apôtres "amis" et non "serviteurs". À Jésus, notre Maître et notre Frère, gloire et puissance pour les siècles des siècles (cf. Ap 1, 6). Amen !

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 17 avril 2003

1. "Par l'onction de l'Esprit Saint tu as constitué le Christ, ton Fils, Pontife de l'alliance nouvelle et éternelle".

Ces paroles, que nous écouterons d'ici peu dans la Préface, constituent une catéchèse appropriée sur le Sacerdoce du Christ. C'est Lui le Suprême Pontife des biens à venir, qui a voulu perpétuer son sacerdoce dans l'Église à travers le service des ministres ordonnés, auxquels il a confié la tâche de prêcher l'Évangile et de célébrer les sacrements du salut.

Cette célébration suggestive qui, le matin du Jeudi Saint, voit les prêtres et leur évêque rassemblés autour de l'autel, constitue dans un certain sens une "introduction" au saint Triduum pascal. Au cours de cette célébration, sont bénis les Huiles et le Chrême, qui serviront à l'onction des catéchumènes, au réconfort des malades et à l'administration de la Confirmation et de l'Ordre sacré.

Les Huiles et le Chrême, intimement liés au Mystère pascal, contribuent de façon efficace au renouvellement de la vie de l'Église à travers les Sacrements. L'Esprit Saint, à travers ces signes sacramentels, ne cesse de sanctifier le peuple chrétien.

2. "Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture" (Lc 4, 21). La page évangélique qui vient d'être proclamée dans notre assemblée nous ramène à la synagogue de Nazareth, où Jésus, ayant déroulé le livre d'Isaïe, commence à lire : "L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction" (Lc 4, 18). Il applique à sa propre personne l'oracle du Prophète, en concluant : "Aujourd'hui s'accomplit ce passage de l'Écriture" (v. 21).

Chaque fois que l'assemblée liturgique se rassemble pour célébrer l'Eucharistie, cet "aujourd'hui" devient actuel. Le mystère de l'unique Christ et Prêtre suprême de la nouvelle et éternelle Alliance devient présent et se concrétise.

Sous cette lumière, nous comprenons mieux quelle valeur possède notre ministère sacerdotal. L'Apôtre nous invite à raviver sans cesse le don de Dieu reçu par l'imposition des mains (cf. 2 Tm 1, 6), soutenus par la certitude réconfortante que Celui qui a commencé cette œuvre en nous la mènera à bien jusqu'au Jour du Christ Jésus (cf. Ph 1, 6).

Messieurs les Cardinaux, vénérés frères dans l'épiscopat, très chers prêtres, je vous salue avec affection. Aujourd'hui, au cours de la Messe chrismale, nous faisons mémoire de cette grande vérité qui nous concerne directement. Le Christ nous a appelés, à un titre particulier, à participer à son sacerdoce. Chaque vocation au ministère sacerdotal est un don extraordinaire de l'amour de Dieu et, dans le même temps, un mystère profond, qui concerne les insondables desseins divins et les abîmes de la conscience humaine.

3. "Je chanterai toujours l'amour du Seigneur" (Psaume responsorial). L'âme remplie de gratitude, nous renouvellerons dans quelques instants les promesses sacerdotales. Ce rite nous ramène par l'esprit et le cœur au jour inoubliable où nous avons pris l'engagement de nous unir intimement au Christ, modèle de notre sacerdoce, et d'être de fidèles dispensateurs des mystères de Dieu, en nous laissant conduire non par des intérêts humains, mais uniquement par l'amour pour Dieu et pour le prochain.

Chers frères dans le sacerdoce, sommes-nous restés fidèles à ces promesses ? Que ne s'éteigne pas en nous l'enthousiasme spirituel de l'Ordination sacerdotale. Et vous, très chers fidèles, priez pour les prêtres afin qu'ils soient d'attentifs dispensateurs des dons de la grâce divine, en particulier de la miséricorde de Dieu dans le sacrement de la Confession et du Pain de vie dans l'Eucharistie, mémorial vivant de la mort et de la résurrection du Christ.

4. "De génération en génération j'annoncerai sa vérité" (Antienne de la communion). Chaque fois que l'on célèbre le Sacrifice eucharistique dans l'assemblée liturgique, se renouvelle la "vérité" de la mort et de la résurrection du Christ. C'est ce que nous ferons avec une émotion particulière ce soir, en revivant la Dernière Cène du Seigneur. Pour souligner l'actualité du grand mémorial de la rédemption, au cours de la Messe in Cena Domini, je signerai l'Encyclique intitulée : *Ecclesia de Eucharistia*, que j'ai voulu vous adresser de manière particulière, chers prêtres, au lieu de la traditionnelle Lettre du Jeudi Saint. Accueillez-la comme un don particulier à l'occasion du 25 anniversaire de mon ministère pétrinien et faites-la connaître aux âmes confiées à vos soins pastoraux.

Que la Vierge Marie, femme "eucharistique", qui a porté dans son sein le Verbe incarné et qui a fait d'elle-même une offrande permanente au Seigneur, nous conduise tous vers une compréhension toujours plus profonde de l'immense don et mystère que représente le Sacerdoce. Qu'Elle nous rende dignes de son Fils Jésus, Prêtre suprême et éternel. Amen !

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe chrismale Jeudi Saint 8 avril 2004

1. "Pontife de la nouvelle et éternelle alliance". C'est ainsi que Jésus nous apparaît aujourd'hui, de façon singulière, au cours de la Messe chrismale, qui révèle le lien profond existant entre l'Eucharistie et le Sacerdoce ministériel. Le Christ est le Prêtre suprême de cette Nouvelle Alliance, déjà préannoncée par le Prophète de l'exil babylonien (cf. Is 61, 1-3). L'antique prophétie s'accomplit en Lui, comme Il l'a lui-même proclamé dans la Synagogue de Nazareth, précisément au début de sa vie publique (cf. Lc 4, 21). Le Messie promis, l'"Oint du Seigneur", accomplira sur la Croix la libération définitive des hommes de l'antique esclavage du Malin. Et, ressuscitant le troisième jour, il inaugurera la vie qui ne connaît plus la mort.

2. "Aujourd'hui s'accomplit à vos oreilles ce passage de l'Écriture" (Lc 4, 21). L'"aujourd'hui" évangélique se renouvelle de manière singulière en cette Messe chrismale, qui représente un véritable prélude au Triduum pascal. Si la Messe in Cena Domini souligne le mystère de

l'Eucharistie et la consigne du commandement nouveau de l'amour, celle que nous célébrons à présent, appelée Messe chrismale, souligne le don du sacerdoce ministériel.

J'ai voulu répéter le lien étroit existant entre Eucharistie et Sacerdoce dans la Lettre aux Prêtres que, précisément à l'occasion du Jeudi saint, je leur ai adressée. L'Eucharistie et le Sacerdoce sont "deux sacrements nés ensemble, dont le sort est indissolublement lié jusqu'à la fin du monde" (n. 3).

3. Chers frères dans l'Episcopat et dans le Sacerdoce, je vous salue tous avec affection, et je vous remercie de votre présence nombreuse et de votre pieuse participation. Dans quelques instants, nous renouvellerons les promesses sacerdotales, en rendant grâce à Dieu pour le don de notre Sacerdoce. Nous répéterons, dans le même temps, la ferme intention d'être des images toujours plus fidèles du Christ, le Prêtre suprême. Lui, le Bon Pasteur, nous appelle à suivre son exemple, et à offrir jour après jour notre vie pour le salut du troupeau qu'il a confié à nos soins.

Comme ne pas revenir, avec des pensées pleines d'émotion, à l'enthousiasme du premier "oui", prononcé le jour de l'Ordination sacerdotale ? "Me voici !". Nous avons répondu à Celui qui nous appelait à travailler pour son Royaume. "Me voici !". Nous devons le répéter chaque jour, conscients d'avoir été envoyés pour servir, à titre spécial, la communauté des rachetés in persona Christi.

Le "don et mystère" que nous avons reçu est véritablement extraordinaire. L'expérience quotidienne nous enseigne qu'il doit être conservé, grâce à une adhésion indéfectible au Christ, alimentée par une prière constante. Le peuple chrétien désire tout d'abord nous voir comme des "hommes de prière". Ceux qui nous rencontrent doivent pouvoir ressentir à travers nos paroles et nos comportements l'amour fidèle et miséricordieux de Dieu.

4. Chers frères et sœurs ! La Messe chrismale d'aujourd'hui voit, dans chaque diocèse, le peuple chrétien réuni autour de son Évêque et du presbyterium tout entier. Il s'agit d'une célébration solennelle et significative, au cours de laquelle sont bénis le saint Chrême et les huiles des malades et des catéchumènes. Ce rite invite à contempler le Christ, qui a assumé notre fragilité humaine et en a fait un instrument de salut universel. À son image, chaque croyant, rempli par l'onction de l'Esprit Saint, est "consacré" pour devenir une offrande agréable à Dieu.

Que la Vierge Marie, Mère du Christ Prêtre suprême, qui a intimement collaboré à l'œuvre de la rédemption, nous aide, nous qui sommes prêtres, à reproduire toujours plus fidèlement, dans notre existence et notre service ecclésial, l'image de son fils Jésus. Puisse-t-elle rendre tous les chrétiens toujours plus conscients de la vocation à laquelle chacun est appelé, afin que l'Église, nourrie par la Parole et sanctifiée par les sacrements, continue à accomplir pleinement sa mission dans le monde.

JEUDI SAINT – CÈNE DU SEIGNEUR

Saint Paul VI, Homélie Messe du Jeudi Saint 26 mars 1970

Vénérés frères et vous tous, très chers fils,

Obligé par notre ministère de prendre la parole dans ce lieu sacré, magnum stratum, grand et orné, cénacle par excellence de l'Église romaine et catholique ; en ce moment chargé entre tous de pensées et de sentiments religieux et humains, alors que nous aimerions écouter dans le silence intérieur les grandes voix qui montent de la sublime liturgie que nous célébrons ; nous offrirons à votre bienveillante attention quelques indications élémentaires qui puissent stimuler votre réflexion sur les aspects évidents et fondamentaux de ce rite, et mettre nos âmes en harmonie dans un chœur spirituel commun.

La première indication est relative justement à la communion ecclésiale qui nous réunit ici et acquiert en ce moment une plénitude singulière, une signification propre. C'est un moment particulier de communion entre nous, entre tous ceux qui ont accueilli notre invitation et nous ont fait don de leur présence. Une occasion heureuse, comme elle ne nous est jamais offerte, qui réalise la parole du Seigneur : « Lorsque deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Mt 18,20), en ce moment où son nom, et seulement son nom, polarise notre assistance et émerge parmi nous comme si le Seigneur Lui-même était là, et comme il le sera en effet sous peu sacramentellement. Dès à présent il remplit nos âmes de Lui et les unit dans la foi, dans la concorde, dans la paix, dans la joie de nous savoir et de nous sentir « église », c'est-à-dire union, unique troupeau, son corps mystique. Entre nous tombe en ce moment toute distance, toute défiance, toute indifférence, toute extranéité ; en ce moment tombe toute rancœur, toute rivalité. Que chacun goûte comme « il est bon et doux pour des frères d'habiter ensemble » (Ps 132,1) et éprouve au-dedans de soi que le bonheur d'être comme la première communauté chrétienne, « un seul cœur et une seule âme » signifie la réalisation de notre qualification de chrétiens catholiques. La charité au-dedans de l'Église, la charité qui la réunit et la compose, la charité qui la spécifie comme « corps mystique » et rend frères tous ceux qui en acceptent la sociabilité organisée (Mt 23,8 Lc 10,16), la charité humble, amie et solidaire, entre nous fidèles et disciples et ministres du Christ, est la première condition requise pour s'asseoir à la table du Jeudi-Saint (cf. Lc 22,24 ss).

« Faites ceci »

Ensemble donc, plus que jamais, vivons cette heure fugitive. Mais quel en est le but ? quelle en est l'intention ? Pourquoi sommes-nous réunis ? Et voici alors une seconde indication, bien connue également. Nous sommes ici pour une commémoration. Ce rite est une mémoire. Une messe, c'est toujours cela, mais en ce jour nous voulons faire ressortir son caractère commémoratif. Nous célébrons le mémorial du Seigneur, obéissant à ses paroles, que l'on peut dire testamentaires : « Faites ceci en mémoire de moi » (Lc 22,10 1Co 11,25). Tout notre esprit se remplit maintenant du souvenir de Jésus ; nous voudrions pouvoir nous le représenter tel qu'il était : son aspect, son visage, le son de sa voix, la lumière de ses yeux, les gestes de ses mains... Aucune image sensible ne nous en est parvenue. Nous pensons avec stupeur à celle du saint Suaire, si impressionnante et si profonde ; nous pensons, chacun selon nos goûts, aux pieuses effigies des grands artistes, aux descriptions des savants et des saints, mais c'est toujours avec cette insatisfaction propre à nous modernes, trop favorisés par la civilisation de l'image, parce que la sienne n'apparaît jamais à nos regards, mais seulement à notre désir

eschatologique : « Viens, ô Seigneur Jésus ». (Ap 22,20). Notre mémoire doit se contenter d'une autre présence, celle de sa parole ! Alors tout l'Évangile passe devant notre esprit qui s'arrête aux mots que le Christ prononça à la dernière cène et qu'il recommanda à notre souvenir. Quelle parole ? Oh ! nous le savons bien : « Prenez et mangez : ceci est mon corps ; prenez et buvez : ceci est le calice de mon sang ».

Agape et mystère

Le banquet pascal, parce que telle était bien cette cène rituelle, devait être objet d'inoubliable souvenir, mais sous un aspect nouveau : non plus celui de l'occision et de la manducation de l'agneau, signe et gage de l'ancienne alliance, mais celui du pain et du vin changés au corps et au sang de Jésus. À ce point l'agape se fait mystère. La présence du Seigneur se fait vivante et réelle. Les apparences sensibles restent ce qu'elles étaient : pain et vin, mais leur substance, leur réalité est intimement changée ; les apparences restent seulement pour signifier ce que les a définies la parole toute-puissante et divine de Jésus : corps et sang. Nous sommes stupéfaits, car ce prodige est justement ce que le Seigneur nous demande de rappeler ou, mieux, de renouveler. Il a dit aux Apôtres : « faites ceci », leur transmettant ainsi la vertu de répéter son acte consécratoire : non seulement de le repenser, mais de le refaire. Le sacrement de l'Eucharistie et celui de l'Ordre, qui en est la garde et la source, ont été institués ensemble, en ce soir unique. Nous restons stupéfaits et tout de suite tentés : Est-ce vrai ? réellement vrai ? Comment expliquer ces syllabes sacrées : Ceci est mon corps ; ceci est mon sang ? Peut-on trouver une interprétation qui ne fasse pas violence à notre mentalité élémentaire ? à notre réflexion métaphysique habituelle ? Il monte même à nos lèvres le commentaire répulsif des Capharnaïtes : « Cette doctrine est dure ; qui peut l'entendre ? » (Jn 6,61). Mais le Seigneur n'admet pas de doutes ni d'exégèse évadée de la réalité authentique de ses paroles textuelles. Il en fait une question de confiance ; il laisserait se disperser le groupe bien-aimé de ses disciples plutôt que de les exempter de l'adhésion à ses paroles paradoxales mais véridiques, leur proposant en un langage non moins dur : voulez-vous, vous aussi, vous en aller ? (ibid, 68).

C'est donc une heure décisive, l'heure de la foi, l'heure qui accepte dans son intégrité la parole de Jésus, serait-elle incompréhensible ; c'est l'heure où nous célébrons le « mystère de la foi », l'heure où nous répétons même avec un abandon sage et aveugle la réponse de Simon Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous ? Toi seul as les paroles de la vie éternelle. Et nous croyons et nous savons que tu es le Saint de Dieu » (Jn 6,69-70).

Oui, chers Frères et chers Fils, cette heure est celle de la foi, qui absorbe et consume l'obscur et immense nuage d'objections que d'une part notre ignorance et de l'autre la dialectique raffinée de la pensée accumulent au-dessus et au-dedans de notre esprit. Mais humblement et heureusement il se laisse foudroyer par le verbe lumineux du Maître et lui dit en tremblant, comme l'implorateur évangélique : « Je crois, Seigneur, mais augmente ma foi » (Mc 9,24).

Corps et sang dans le Sacrifice

Et alors la foi interroge encore : mais que signifie, cette manière de rappeler le Seigneur ? Quel est le sens, quelle est la valeur de ce mémorial ? De ce sacrement de présence ? De ce mystère de foi ? Quelle est l'intention dominante du Seigneur, celle qu'il voulait imprimer dans la mémoire des siens dans cette rencontre conviviale ?

Il en est qui ne se posent même pas la question, pour ne pas, en quelque sorte, découvrir quelque vérité nouvelle et surprenante. Mais nous, nous ne pouvons nous y arrêter sans recueillir l'ultime trésor du testament de Jésus. Tout nous oblige à le faire, parce que ce soir

ultime de sa vie temporelle est extrêmement intentionnel et dramatique : il suffirait d'observer cet aspect de la dernière cène pour ne plus mettre de terme à notre extatique méditation. La tension spirituelle ôte presque le souffle. L'aspect, la parole, les gestes, les discours du Maître débordent de la sensibilité et de la profondeur que donne l'approche de la mort. Il la sent, Il la voit, Il l'exprime. Deux notes dominent les autres dans cette atmosphère de tension rendue silencieuse par les actes et les présages du Maître : amour et mort. Le lavement des pieds est un exemple impressionnant d'humble amour, le mandat, le mandat ultime et nouveau : aimez-vous comme je vous ai aimés. Et cette angoisse pour la trahison imminente, cette tristesse qui transparaît dans les paroles et l'attitude du Maître, et cette effusion mystique et prenante des discours ultimes, presque un soliloque, un soliloque du Christ débordant d'un cœur qui s'ouvre aux suprêmes confidences, tout se concentre dans l'action sacramentelle que nous venons de rappeler : corps et sang ! Oui, amour et mort y sont représentés : une seule parole les exprime : sacrifice. La mort y est signifiée, la mort sanglante, la mort qui séparerait du corps du Christ son sang ; une immolation, une victime. Et victime volontaire, victime consciente, victime par amour, victime donnée pour nous, et à rappeler comme annonciatrice de la mort de Jésus, de son sacrifice pour toujours, jusqu'à ce qu'il revienne, à la fin du monde (1Co 11,26). Le Christ a scellé en un rite renouvelable par ses disciples faits apôtres et prêtres, l'offrande de Lui-même au Père comme victime pour notre salut, pour notre amour. C'est la messe. C'est l'exemple et la source de l'amour qui se donne jusqu'à la mort.

C'est le Jeudi-Saint que nous rappelons et célébrons. C'est le cœur et le modèle de la vie chrétienne. C'est le mandat et le mémorial, c'est la passion, c'est la charité du Christ qui se transfuse dans son Église, en nous, afin que nous puissions vivre de Lui et par Lui et comme Lui (Jn 6,57), nous offrir nous aussi en sacrifice pour nos frères, pour le salut du monde (cf. 10, 12, 24 ss) et un jour ressusciter en Lui (cf. Jn 6,54-58).

Saint Paul VI, Homélie Messe du Jeudi Saint 19 avril 1973

Frères, Soyez les bienvenus à cette cérémonie du Jeudi-Saint, à laquelle, tous, nous sentons que nous devons assister avec l'adhésion la plus totale. Le fait même que nous la célébrions ici, en cette Basilique de Saint Jean de Latran, cœur de l'Église Catholique, et que nous ayons voulu nous y trouver tous ensemble, pénétrés comme nous le sommes du sens intérieur de la solennité du rite et avides de comprendre intimement ce que nous sommes en train d'accomplir, nous nous mettons à la recherche, presque anxieuse mais certainement fervente, de sa signification.

Nous en parlerons brièvement, en concentrant notre attention sur quelques paroles de Jésus, l'hôte qui se trouve au premier plan dans la dernière Cène. Que, dans Son esprit, ce fût la dernière, Il le dit lui-même (Lc 22,15-16) et il le fit également comprendre tout au long de ce repas, intime et très triste, motivé par la célébration de la pâque rituelle juive (cf. Jn 16,5-7) et, comme on le sait, cette réunion atteindra son point culminant dans les mystérieuses paroles de l'institution de la Très-Sainte Eucharistie, suivies d'autres paroles qui ont, elles, une valeur didactique et instituent un autre sacrement, celui de l'Ordre sacré, générateur ministériel de l'Eucharistie elle-même : « Faites ceci en mémoire de moi » (Lc 22,19 1Co 11,24-25) a dit Jésus. Et c'est en vertu de ces paroles que nous nous trouvons réunis ici ce soir. Ces paroles ont valeur de testament, et elles resteront vraies et efficaces jusqu'à Son retour parmi nous, au terme de l'ordre temporel présent, à la fin des siècles : donec veniat, aussi longtemps que Jésus ne sera pas retourné parmi nous, dit Saint Paul. C'est donc un mémorial par excellence qui est rappelé

et répété en ce moment où nous exécutons le commandement qui le rend perpétuel, présent dans tout le déroulement de l'histoire ; c'est la présence du Seigneur qui accompagne la marche de Son Église dans le temps, dans le « mystère de la foi », ce qui suppose la présence réelle de Jésus sous les espèces sacramentelles et exige une intelligence obéissante, un accueil plein de foi de notre part, l'hommage amoureux de notre mémoire qualifiée.

Cet effort de la mémoire est essentiel dans notre célébration. La prodigieuse faculté de la mémoire est mise en œuvre comme stimulant de notre capacité réceptive de l'Eucharistie. Celle-ci influence celui qui la reçoit par vertu propre *ex opere operato*, mais son action est orientée vers l'exercice de notre souvenir, c'est-à-dire l'accueil du Christ reçu et médité au-dedans de nous-mêmes, vers sa présence constante, personnelle au-dedans de nous, mais en même temps conceptuelle et réfléchie dans notre esprit, dans notre psychologie, dans notre cœur, selon notre aptitude à l'assimiler, à l'accepter, à l'aimer, à « coïncider avec lui », pour ainsi dire : *donec formetur Christus in vobis*, jusqu'à ce qu'il soit formé en vous, disait Saint Paul (Ga 4,19). Une intention fondamentale de permanence domine le mystère de l'Eucharistie ; permanence, donc, séjour de Jésus parmi nous au-delà de la limite abyssale de sa passion et de sa mort, permanence véritable, mais sous le voile sacramentel qui, tandis qu'il nous enlève la joie de sa vision sensible, nous offre la sécurité de sa présence effective et, en même temps, l'autre avantage inestimable de son indéfinie et univoque pouvoir de multiplication, dans les temps et dans l'espace, dans la mesure où il faudra qu'il rassasie la faim de ceux qui demeureront dans sa foi et dans son amour. Demeurer est l'intention sacramentelle de l'Eucharistie, c'est-à-dire par rapport à Jésus ; demeurer est l'intention morale, c'est-à-dire par rapport à nous, pour qui Jésus veut demeurer pendant toute la durée de notre pèlerinage dans le temps, le viatique, le compagnon, l'aliment : nous devons demeurer ainsi dans son amour. À l'appui de cette affirmation, voyez combien de fois le mot « demeurer » est répété dans les discours de Jésus au cours de cette ultime Cène (cf. spécialement Jn 15).

Aussi, Frères, est-ce un devoir pour nous de stimuler nos âmes à se rappeler Jésus comme il veut l'être ; et voici que de notre mémoire spécifique jaillit impétueusement, c'est-à-dire avec une amoureuse abondance, notre culte eucharistique auquel l'Église nous invite et nous exhorte avec un inlassable empressement.

Puis, toujours en limitant notre recherche à la signification essentielle de ce banquet pascal, par lequel Jésus a voulu prendre congé de ses disciples, nous ne saurions omettre de considérer le passage de l'image de l'agneau à la réalité de la victime véritable pour nos Pâques, cette victime qu'est le Christ immolé lui-même (cf 1Co 5,7), passage opéré avec l'institution de l'Eucharistie qui, sous l'aspect du pain et du vin, représente et renouvelle, sans effusion de sang, le sacrifice rédempteur de Jésus. Comment pourrions-nous, en un si bref moment, parler d'une théologie si haute et si dramatique ? Quel bonheur si, à l'insuffisance de notre discours et surtout de notre pensée, pouvait suppléer, après l'acte de foi dont nous avons parlé, pouvait suppléer, donc, l'amour. L'Eucharistie est le point privilégié de notre rencontre avec l'amour que nous porte le Christ ; un amour qui se rend disponible pour chacun de nous ; un amour qui se fait agneau du sacrifice et nourriture pour apaiser notre faim de vie ; un amour qui s'exprime dans la forme et dans la mesure de l'authenticité spécifique exclusive la plus élevée, c'est-à-dire, un amour qui est un don total : *dilexit me* — disait l'Apôtre — *et tradidit semetipsum pro me*, il m'a aimé, et il s'est sacrifié pour moi (Ga 2,20 Ep 5,2 Ep 5,25) ; et notre pauvre et vacillant amour va à sa rencontre, malgré sa timidité et sa faiblesse, pour répondre avec Pierre : « Seigneur..., tu sais bien que je t'aime ! » (Jn 21,15-17). L'amour aura ainsi la fortune, par quelque intuition mystique et quelque plénitude anticipée, de pénétrer dans le mystère de

charité (cf. Ep 3, 17, 19) qui dépasse toute conception, le mystère eucharistique, et de s'y plonger lui-même, en participant à ce rite, humble et incommensurable, qu'est notre sainte Messe.

Frères, nous ne vous en disons pas plus. Mais nous ne concluons pas nos modestes paroles sans vous en rappeler d'autres, que nous avons dans le cœur ; que nous avons, elles aussi, cueillies parmi toutes celles, inoubliables, que le Seigneur a dites au cours de la dernière Cène ; les voici : « Je vous donne le nouveau Commandement : aimez-vous les uns les autres comme moi, je vous ai aimés » (Jn 13,34 Jn 15,12). Ce « moi, je... » c'est Jésus, le Christ, Notre Seigneur ; et le « vous », ce sont les Apôtres, ce sont tous les fidèles qui ont cru en Lui, « selon leur parole » (Jn 17,20) ; c'est nous, Église Romaine et Église catholique, nous, fils de la terre et du siècle, qui devons tous, aujourd'hui Jeudi-Saint, nous sentir foudroyés par l'amour crucifié et eucharistique du Christ ; et nous avons encore tant à apprendre pour nous aimer les uns les autres, à son exemple et selon son commandement.

Saint Paul VI, Homélie Messe du Jeudi Saint 11 avril 1974

L'après-midi du 11 avril, Jeudi-Saint, Paul VI s'est rendu à l'Archibasilique Saint-Jean-de-Latran pour y présider à la célébration de la liturgie in coena Domini propre à ce jour. Après la lecture de l'Évangile, le Saint-Père a prononcé une homélie, dont voici la traduction :

Chers Frères et Fils bien-aimés,

Où sommes-nous ? pourquoi nous trouvons-nous ici réunis ? que sommes-nous en train de faire ? La célébration de ce rite nous impose un moment de profonde méditation.

Il est vrai, que, substantiellement cette Sainte Messe ne diffère pas de celle que nous célébrons chaque jour, de celles qui se multiplient en tant de lieux divers. Mais aujourd'hui il s'agit d'une célébration qui doit retrouver sa signification pleine et originelle. Elle est destinée à rappeler, ou mieux, à renouveler les raisons de son institution et elle acquiert pour nous, sous chacun de ses aspects, un relief tout particulier ; nous voulons honorer sa mystérieuse et complexe réalité ; son origine : c'est-à-dire la dernière Cène du Seigneur ; sa nature, qui est le sacrifice eucharistique ; ses rapports avec la Pâque juive, commémoration de la libération du peuple hébreu de l'esclavage et puis signe de la promesse messianique concernant les destinées futures de ce peuple ; son aspect novateur c'est-à-dire, l'inauguration d'un Nouveau Testament, d'une nouvelle alliance, soit donc d'un nouveau plan religieux, éminemment plus élevé et plus parfait, entre Dieu et l'humanité, moyennant le sacrifice d'une victime unique et nouvelle, Jésus-Christ lui-même...

Nous sommes situés à la croisée des grandes lignes axiales des destins historiques, prophétiques et spirituels de l'humanité ; ici, l'Ancien Testament se conclut et ici le Nouveau commence ; ici, la rencontre avec le Christ, d'évangélique et particulière, se fait sacramentelle et universellement accessible ; ici, l'intention fondamentale de sa présence dans le monde avec la célébration des deux mystères essentiels de sa vie dans le temps et sur la terre, l'Incarnation et la Rédemption, se dévoile grâce à des gestes et des paroles inoubliables : « ... sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui sont en ce monde, il les aima jusqu'à la fin » (Jn 13,1), c'est-à-dire jusqu'à l'extrême limite, jusqu'au don suprême de Soi.

Ceci est le thème sur lequel nous devons maintenant fixer notre attention. Nous n'en serons pas vraiment capables, de même que nos yeux ne sont pas capables de soutenir la lumière directe du soleil.

Mais nos yeux d'hommes et de fidèles ne doivent pas se lasser de contempler ce que, dans son mystérieux éclat, la dernière Cène fait resplendir devant nous ; les gestes de l'amour qui s'offre et se donne, et qui assume l'aspect et la dimension d'un amour absolu, divin : l'amour qui s'exprime dans le sacrifice.

L'amour, dans l'expérience humaine, est un terme terriblement équivoque, et dont le sens dépend de ce qui en est l'objet ; il peut signifier les passions les plus abjectes ; il peut se déguiser dans l'égoïsme le plus exigeant et le plus malveillant ; il peut n'être que l'équilibre d'un échange légitime et se considérer payé de ce qu'il a donné par ce qu'il a reçu ; il peut se donner par calcul, presque sans s'en rendre compte ; et, finalement, il peut se donner gratuitement, réalisé ainsi dans sa définition essentielle : par amour, ne considérant ni le mérite de celui qui le reçoit, ni la compensation qui pourrait lui être due.

Pur, total, gratuit, amour sauveur ; tel a été l'amour du Christ pour nous ; et ce dernier soir de sa vie terrestre nous en offre la preuve émouvante et profonde.

Quel bonheur pour nous si, avides comme nous le sommes de grandeur et d'extraordinaire, nous savons consacrer un moment à l'étude, à la contemplation inépuisable de cet amour du Christ, un peu comme on se laisse charmer à la vue — sensible — de l'infini, du ciel profond, de la mer sans rivages, du panorama aux limites inaccessibles ! Et d'autant plus que nous savons, nous, que l'Eucharistie, qui maintenant nous éblouit, est la figure de la Croix, une figure éloquente pour la foi : ce Jésus, qui se trouve maintenant dans toute sa gloire à la droite de son Père, veut que nous le découvrons sans cesse dans l'acte éternel du Sacrifice ; tel est en effet la signification sanglante du Corps et du Sang, immolés sur la Croix, rendus apparents dans le symbole non sanglant des espèces du pain et du vin. Le Crucifix est devant nous. Nous sommes envahis par la douleur et l'amour. La scène du Calvaire semble se dérouler devant nous. La table est devenue un autel : « Prenez et mangez, ceci est mon Corps ; prenez et buvez, ceci est mon Sang ».

Le prodige continue, prend de l'ampleur : « Faites ceci en mémoire de moi » : le sacerdoce catholique naît de cet amour et pour cet amour : ainsi chaque fidèle chrétien sera invité à cette table ineffable, à cette incomparable communion : « nous, dira l'Apôtre, nous ne sommes qu'un seul corps malgré notre grand nombre, attendu que nous recevons tous notre part du pain unique » (1Co 10,17).

Ici, l'esprit, plongé dans l'étude du mystère eucharistique, découvre le profil du « Christ total » : Jésus, la tête formant avec les membres un corps mystique unique, son Église, vivant en Lui et animée par l'Esprit-Saint : voilà les mille et mille êtres élus à la participation du sacerdoce du Christ, une souche que le Seigneur a bénie, *isti sunt semen eut benedixit Dominas* comme nous l'avons lu dans la Missa chrismalis (Is 61,9) de ce matin ; ils sont nos confrères, ils sont nos collaborateurs ; il leur a été conféré le sacerdoce ministériel, cette sorte de pouvoir prodigieux qui nous identifie, sous certains aspects, au Christ lui-même, qui nous donne le pouvoir de rendre le Christ sacramentellement présent et, en vertu de sa miséricorde agissante, de ressusciter les âmes mortes à cause du péché.

C'est à vous Prêtres qui nous assistez dans cette fonction liturgique, à vous et à tous les Prêtres de la Sainte Église, répartis sur la surface de la Terre, que s'adresse le joyeux et

frémissant salut — in osculo pacis — de notre communion en Jésus-Christ, Prêtre Suprême et Unique de la Nouvelle Alliance qu'il a sanctionnée pendant la Cène du Sacrifice et du Souvenir du Jeudi-Saint.

Et c'est ainsi que subitement resplendit l'autre prodige de la multiplication sacramentelle de l'Eucharistie, que notre humble et sublime ministère sacerdotal rend accessible, dans sa plénitude immédiate de communion avec le Christ, à chaque fidèle disposé à l'ineffable rencontre : à tous les fidèles et à chacun d'entre eux nous adressons aujourd'hui le salut joyeux de notre charité et de notre paix.

Que disons-nous donc ? et que célébrons-nous ? L'Eglise tout entière, nourrie du Christ unique, victime immolée pour notre rédemption, une rédemption consumée dans la transfusion ; en nous de sa vie divine et humaine, moyennant la communion avec Lui qui s'est fait notre nourriture sacramentelle : « Celui qui me mange, vivra, lui aussi, par moi » (Jn 6,56-57), proclame Jésus-Christ. En est-il vraiment ainsi ? Nous, nous l'écoutons avec foi, stupéfaits, en extase, vivant presque un songe irréel ; quel bonheur est le nôtre !

Mais le monde, notre monde, peut-il accueillir ce message ? Ne crée-t-il pas une distance infranchissable entre l'Eglise vivante et le monde moderne, séculaire et profane ? Oh ! c'est vrai ! : durus est hic sermo ! ; ce discours est difficile ! (Jn 6,60). Oui, il est difficile ; mais c'est le discours de l'unité, de l'amour, de la joie, du salut, de la vérité ; n'est-ce donc pas un discours qui doit intéresser également l'homme moderne, l'homme authentique, l'homme éternellement en quête de nouveauté et de vie ? Nous formons des vœux pour que lui aussi, l'homme moderne, puisse, pour son bonheur, le comprendre.

Saint Paul VI, L'institution de l'Eucharistie et le sacerdoce ministériel Homélie Messe du Jeudi Saint 27 mars 1975

L'institution de l'Eucharistie et du Sacerdoce catholique, sous le signe du Mandatum novum de la charité réciproque de tous les fils de Dieu, a été célébrée par le Pape l'après-midi du Jeudi-Saint qui ouvre le triduum sacré de la Semaine Sainte destinée à évoquer, avec l'éloquence des plus belles pages de la liturgie, les faits saillants de la Passion de Nôtre-Seigneur. La force méditative de cette journée, parmi les plus sacrées de l'année parce que liée au souvenir du plus généreux don d'amour dont l'humanité ait été témoin et objet, avait pénétré la foule innombrable qui garnissait la Basilique Saint-Pierre au moment où Paul VI s'apprêtait à présider l'extraordinaire concélébration in Coena Domini dans laquelle, depuis des siècles, est insérée l'évocation, plastique pourrions-nous dire, c'est-à-dire vivante, de l'humilité du Seigneur qui se penche affectueusement sur les Apôtres, leur imposant de se laisser laver les pieds par Lui-même sous peine d'être exclus du cercle de ses collaborateurs. Le privilège de représenter les Apôtres dans ce prodigieux service d'amour que le Pape a évoqué en répétant le geste du Christ a été accordé à douze enfants de 8 à 12 ans, résidant à la « Città dei Ragazzi » de Rome et provenant des cinq continents. Au cours de la concélébration à laquelle participaient huit Cardinaux, le Saint-Père a prononcé une homélie dont nous donnons ci-après la traduction :

Puisse l'heure présente faire revivre pour nous un grand souvenir. Nous avons présent à l'esprit tout ce qui a été dit, tout ce qui a été accompli au cours de cette dernière Cène nocturne (Lc 22,15) que le divin Maître lui-même a tant désirée à la veille de sa passion et de sa mort. Et

lui-même aussi, Il a voulu que cette réunion soit si pleinement chargée de sens, si riche de souvenirs, si émouvante dans les mots et dans les sentiments, tellement féconde en actes et préceptes nouveaux que nous ne finirions jamais de les méditer, de les explorer. C'est une Cène testamentaire ; c'est une Cène infiniment affectueuse (Jn 13,1) et infiniment triste (Jn 16,6) et tout ensemble mystérieusement révélatrice de promesses divines, de visions suprêmes. La mort menace ; il y a des présages inouïs de trahison, d'abandon, d'immolation ; tout d'un coup la conversation s'arrête tandis que la parole de Jésus jaillit, continue, neuve, extrêmement douce, tendue vers la suprême confiance, comme balançant entre la vie et la mort. Le caractère pascal de cette Cène s'intensifie et se développe ; l'ancienne alliance, alliance séculaire qui s'y reflétait, se transforme et devient la nouvelle alliance ; la valeur sacrificielle, libératrice et salvifique de l'agneau immolé qui donne aliment et symbole au repas rituel, s'explique et se concentre dans une nouvelle victime, dans un nouveau repas ; Jésus déclare qu'ici, à la table, il est lui-même, son Corps et son Sang, l'objet et le sujet du sacrifice, prévu, signifié, offert pour être, en continuité d'intention et d'action, accompli, consumé ; rendu nourriture pour tous ceux qui auraient aptitude à la vie éternelle et faim d'elle. Et voilà que jaillit de cette Cène d'adieu, de souffrance et d'amour, le sacrifice eucharistique ; nous le savons et nous en demeurons éblouis ; et voici une dernière surprise, celle qui pour nous, ce soir, forme le point focal de notre inclination et de notre piété ; qui aurait jamais pu supposer une parole semblable — parole qui résume et perpétue — : le Maître, promis à la mort, déclare qu'il est, lui, le véritable, l'unique agneau pascal et il ajoute : « Faites ceci en mémoire de moi » (1Co 11,24).

Frères et Fils, nous sommes en train d'accomplir cette parole du Seigneur. Et lorsque nous célébrons la Messe, que nous renouvelons le sacrifice eucharistique, nous répétons toujours cette parole qui, à l'institution du sacrement de la présence immolée du Christ, c'est-à-dire de l'Eucharistie, associe un autre sacrement, celui du sacerdoce ministériel moyennant lequel la « Commémoration » de la dernière Cène et du sacrifice de la croix n'est pas un simple acte de religieux souvenir (comme le voudraient certains dissidents) mais une mystérieuse, effective, réelle anamnésie de ce que Jésus a accompli au cours de la Cène et au Calvaire : la reproduction fidèle de son sacrifice unique, grâce à un mystérieux dépassement du temps et de l'espace et par une coïncidence prodigieuse et répétée de notre Messe avec la présence et l'action du divin Agneau eucharistique qui règne glorieusement à la droite du Père mais qui, pour nous, dans l'histoire présente, reste pour ainsi dire photographié c'est-à-dire représenté dans son action sacrificielle et rédemptrice.

Mystère de la Foi ! ceci aussi nous le savons et nous continuons toujours à adorer et à contempler, animés d'une ferveur inextinguible : nous en réanimons le foyer au cours de la fête du « Corpus Domini », la Fête-Dieu.

Mais en ce moment nous y sommes engagés par cette découverte, car c'est toujours sous cet aspect que nous considérons le Sacerdoce catholique, le pouvoir conféré à un ministère humain de renouveler, de perpétuer, de propager le mystère eucharistique.

Disons tout de suite deux choses : d'abord, à l'offrande eucharistique, participe activement tout le Peuple de Dieu, croyant et fidèle, revêtu comme il est d'un Sacerdoce royal ainsi que l'écrivait l'Apôtre Pierre (1, 5 et 9), et que le récent Concile l'a répété avec bonheur (Lumen Gentium, LG 10). En tant que tel, il est particulièrement invité aujourd'hui, Jeudi-Saint, à se réjouir, à rendre grâce pour l'institution de l'Eucharistie, à en exalter les infinis trésors divins d'amour et de sagesse, et à y participer personnellement en réponse aux intentions de diffusion et de multiplication du Christ ; avec Lui, l'Église a voulu caractériser ce sublime mystère du

Pain Eucharistique rendu disponible pour tous et chacun. En deuxième lieu, nous voudrions rappeler que la distinction entre le Sacerdoce ministériel et le Sacerdoce universel n'est pas fondée sur un privilège aboutissant à une séparation du Prêtre et du Fidèle, mais sur un ministère, sur un service que le premier doit rendre au second ; c'est là, certes, un caractère tout à fait particulier de celui qui est élu à la fonction de ministre sacerdotal du Peuple de Dieu, mais un caractère intentionnellement social, disons mieux, qualifié par la charité, dispensateur amoureux des mystères de Dieu (cf. 1Co 4,1 2Co 5,4 voir M. la taille, *Mysterium Fidei*, p. MF 237 et ss.).

Mais ce que, pleinement conscients du caractère sacré de ce moment, nous croyons devoir réaffirmer, c'est le mystère de notre Sacerdoce catholique, tout proche du mystère eucharistique qui le compénètre et se confond avec lui ; et inonde spontanément notre cœur la joie ineffable de la communion profonde qui nous unit aujourd'hui à tous nos Confrères dans le Sacerdoce. Qui pourrait plus que nous, vénérés prêtres, dire avec une authentique et mystique réalité : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » ? (Ga 2,20). Quelle plus grande preuve d'amour pouvait nous donner Jésus Christ, qu'en nous appelant, tous et chacun, ses amis (Jn 15,15) et en transférant en chacun de nous le prodigieux pouvoir de consacrer l'Eucharistie ? (cf. Denz.-Sch. 1764-957). Pouvait-il nous donner une plus grande preuve de confiance ? Et comment pourrions-nous remettre en question notre élection à un si grand ministère, quand nous nous rappelons que notre choix est dû à Son initiative, (cf. Jn 15,16), à Sa rencontre avec notre réponse personnelle, libre et amoureuse ? Ne devrions-nous pas faire nôtre la simple mais merveilleuse réponse — qu'on nous a répétée récemment — d'un bon prêtre, heurté, comme tant d'autres aujourd'hui, par les anxiétés et les doutes de la contestation qui caractérise notre temps : « Je suis heureux ».

Oui, vénérés Frères, et vous tous aussi, bien-aimés Fils ; nous devons aujourd'hui remercier le Seigneur d'avoir institué ce divin et mystérieux Sacrement, l'Eucharistie ; et nous devons tous dire pour sa gloire et pour notre réconfort : nous sommes heureux qu'à côté de l'Eucharistie et pour la rendre actuelle, pour la multiplier et pour la répandre, vous avez, Seigneur, dans votre Église, communiqué à quelques élus et responsables, votre saint et merveilleux ministère sacerdotal.

Que ceci soit notre expression spirituelle pour ce Jeudi-Saint.

Saint Paul VI, Je suis le Pain de Vie – Faites ceci en mémoire de Moi Homélie Messe du Jeudi Saint 7 avril 1977

Homélie prononcée par le Pape à Saint-Jean de Latran

Nous sommes tous de quelque manière conscients de la gravité, de la densité, de l'importance du rite religieux que nous célébrons aujourd'hui, commémorant, bien plus renouvelant le Jeudi-Saint ; c'est-à-dire la veille de la Passion et de la mort de Jésus-Christ. Il est vrai que la signification de ce rite qu'est la Messe, la sainte Messe célébrée aujourd'hui dans l'Église de Dieu, pèse toujours et resplendit dans l'âme de celui qui a la grâce inestimable d'en faire une oblation religieuse, ou d'y assister avec une participation spirituelle. L'habitude de cet acte religieux, le plus grand par excellence n'atténue pas l'émotion attachée aux sentiments qui lui sont propres. Mais le fait qu'aujourd'hui, par un acte réfléchi et total, la liturgie nous invite à fixer notre piété sur ce moment historique, renouvelé et durable, de l'institution de la très

sainte Eucharistie nous oblige à tenter une approche intelligible du mystère, car c'est vraiment un mystère que nous sommes en train d'accomplir. Pour faire bref, et parce que nous nous adressons à des Fidèles, compétents, qu'il nous soit permis, de traduire en trois réflexions ce qu'il faut se rappeler de ce mystère.

La première que nous pourrions qualifier de « convergence » regarde le fait que la scène évangélique soumise à notre attention est un repas, la dernière Cène de Jésus avec ses Disciples, une cène rituelle, la cène de l'agneau pascal, hébraïque, anticipée mais identique à celle que le jour suivant, vendredi, le milieu saducéen et sacerdotal célébrera (cf. G. Ricciotti, Vie de Jésus-Christ, nn. 75 et 536, et ss.). Qui ne sait l'importance historique et rituelle qu'avait dans la coutume du peuple hébreu la consommation de cette cène, où l'agneau était symbole de la libération du joug de l'Égypte ? Jésus avait été acclamé par Jean Baptiste : « l'Agneau de Dieu, qui enlève les péchés du monde » (Jn 1,29 et 36 ; cf. Jr 11,19 et Is 53,7). Eh bien ! Jésus, victime, la seule vraiment libératrice de l'esclavage du péché, succède à l'image qui l'avait représenté au cours de l'Ancien Testament et inaugure le Nouveau Testament.

Il établit ainsi un rapport religieux plus parfait, immensément plus intime et agissant avec tous ceux qui auront la grâce de croire en Lui et d'être associés à la vie même du Christ (cf. 1P 1,19). L'ère nouvelle, la nôtre, celle de la Rédemption est ainsi ouverte au genre humain à la suite du Christ.

La seconde réflexion concerne le point central du repas d'adieu. Ici l'Amour domine, on dirait qu'il déborde les paroles du Seigneur, de l'action : « ...après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde il les aima jusqu'au bout » (Jn 13,1). Vous avez certainement tous présents dans vos âmes et le geste de suprême humilité accompli par le Seigneur lavant les pieds de ses apôtres, malgré le refus de Pierre, et, surtout, l'institution de l'Eucharistie par laquelle, violant pour ainsi dire les inexorables lois physiques, par sa toute puissance amoureuse, Jésus se rend présent sous les apparences du pain et du vin pour se faire aliment sacrificiel et vital pour ses conviés... ! Nous sommes prêts à crier : impossible ! impossible ! si ce n'était Jésus Lui-même qui, avec une affirmation invincible, nous dit : « Je suis le pain de la vie... Qui mange de ce pain vivra éternellement ». Les disciples, encore incrédules, commentent ces paroles, et se disent que ce langage est dur. Et Jésus insiste : « Ceci vous scandalise ? Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie ! » (Jn 6, 58, 63). Dans la Cène, Il rend universelle et éternelle la possibilité du prodige eucharistique par l'institution simultanée d'un autre Sacrement, celui de l'Ordre sacerdotal, transmettant sa puissance divine aux disciples bouleversés : « Faites ceci en mémoire de Moi » (Lc 22,19 1Co 11,24).

Mais une troisième réflexion s'impose : pendant la Cène les figures parlent encore : le pain devient Corps tout en conservant les apparences du pain ; le vin devient Sang, mais en le regardant on voit qu'il garde les apparences du vin ; c'est-à-dire qu'ici la mort du Christ s'accomplit sans effusion de sang tout en étant encore présente. La Croix est cachée, mais l'offrande qui sera consommée sur la Croix est déjà là : l'Eucharistie est sacrifice ! (cf. De La Taille, *Mysterium Fidei*, ch. III, PP 33 et ss. ; St Thomas d'Aquin, *S. Theol*, III, 48 ; P. Nau, *Le Mystère du Corps et du Sang du Seigneur*).

Ainsi le Sacrifice de l'Autel et Celui de la Croix sont la même réalité mystérieuse : l'un reflète réellement dans l'autre le drame de la Croix (cf. St Augustin dans Ps 21,27 PL Ps 36,178).

Ici nos possibilités spéculatives semblent s'arrêter. La tête s'incline et adore, l'esprit vacille devant des Réalités qui dépassent notre capacité de les mesurer et de les contenir. Les paroles

du pauvre père de l'épileptique de l'Évangile du Seigneur viennent sur nos lèvres : « Seigneur je crois, mais viens au secours de mon incrédulité » (Mc 9,24). Mais le cœur poursuit, comme le nôtre ici, ce soir, et s'écrie avec Saint Pierre après le discours du Christ sur l'Eucharistie-sacrifice : « Seigneur à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (Jn 6,48).

Saint Jean-Paul II, Je suis le Pain de Vie – Faites ceci en mémoire de Moi Homélie Messe de la Cène du Seigneur 12 avril 1979

1. L'Heure de Jésus est venue. L'heure où il passe de ce monde à son Père. Commence le Triduum Sacré. Le mystère pascal revêt comme chaque année son aspect liturgique et débute par cette messe, la seule qui dans l'année, porte le nom de "Coena Domini".

Après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, "il les aima jusqu'à la fin" (Jn 13, 1). La dernière Cène est précisément le témoignage de cet amour avec lequel le Christ, l'Agneau de Dieu, nous a aimés jusqu'à la fin.

Ce soir-là, les fils d'Israël consommaient l'agneau, selon l'antique usage imposé par Moïse la veille de sa libération de l'esclavage d'Égypte. Jésus fit la même chose avec ses disciples, fidèle à la tradition qui était seulement "l'ombre des biens à venir" (He 10, 1), une préfiguration de la Nouvelle Alliance, de la Loi nouvelle.

2. Que signifie : "Il les aima jusqu'à la fin" ?

Cela signifie : jusqu'à cet accomplissement qui adviendra le lendemain, le Vendredi saint. Ce jour-là, allait manifester combien Dieu a aimé le monde et comment il a poussé cet amour jusqu'à l'extrême limite du don, c'est-à-dire jusqu'à donner son Fils unique" (Jn 3, 16). Ce jour-là, Jésus a démontré qu'il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis" (Jn 15, 13). L'amour, du Père s'est révélé dans la donation de son Fils. La donation dans la mort !

Le Jeudi saint, le jour de la dernière Cène, est en quelque sorte, le prologue de cette donation : il en est l'ultime préparation. Et d'une certaine manière ce qui s'accomplit ce jour-là, va déjà au-delà de ce don. C'est vraiment le Jeudi saint, durant la dernière Cène, que se manifeste ce que veut dire : aimer jusqu'à la fin.

Nous pensons, avec raison, qu'"aimer jusqu'à la fin" veut dire jusqu'à la mort, jusqu'au dernier souffle. Mais la dernière Cène nous montre que, pour Jésus, "jusqu'à la fin", signifie "au-delà du dernier souffle. Au delà de la mort".

3. Telle est en effet la signification de l'Eucharistie. La mort n'est pas sa fin, mais son commencement. L'Eucharistie part de la mort comme nous le dit saint Paul : "Chaque fois en effet que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne" (1 Co 11, 26)

L'Eucharistie est fruit de cette mort. Elle la rappelle constamment. Elle la renouvelle sans cesse. Elle la signifie toujours. Elle la proclame. La mort qui est devenue le commencement de la nouvelle Venue : de la Résurrection à la Parousie, "Jusqu'à ce qu'il vienne". La mort, qui est le "substrat" d'une vie nouvelle.

Aimer jusqu'à la fin signifie donc pour le Christ : aimer moyennant la mort et au-delà de la barrière de la mort : aimer jusqu'aux extrêmes de l'Eucharistie !

4. C'est exactement ainsi que Jésus a aimé, ce soir-là, ce dernier soir. Il a aimé "les siens" — ceux qui étaient alors avec lui, et tous ceux qui devaient hériter leur ministère.

— Les paroles qu'il a prononcées sur le pain ;

— Les paroles qu'il a prononcées sur la coupe pleine de vin ;

— Les paroles que nous répétons aujourd'hui avec particulière émotion et que nous répétons toujours quand nous célébrons l'Eucharistie, constituent vraiment la révélation de cet amour par lequel il s'est une fois pour toutes, pour tous les temps et jusqu'à la fin des siècles, distribué lui-même.

Avant même de se donner sur la Croix, comme "Agneau qui ôte les péchés du monde", il s'est distribué lui-même comme aliment et comme breuvage : pain et vin, afin "que nous ayons la vie, et l'ayons en abondance" (Jn 10, 10).

C'est ainsi qu'"il nous a aimés jusqu'à la fin".

C'est pourquoi il n'a pas hésité à s'agenouiller devant ses apôtres pour leur laver les pieds. Quand Pierre voulut s'y opposer, Il le convainquit de laisser faire. C'était là, en effet, une exigence particulière de la grandeur du moment. Ce lavement des pieds, cette purification, étaient nécessaires pour la Communion à laquelle ils allaient participer dès ce moment. Désormais, en se distribuant lui-même dans la communion eucharistique n'allait-il pas continuellement s'abaisser au niveau de cœurs humains si nombreux ? N'allait-il pas les servir toujours de cette manière ?

"Eucharistie" veut dire "remerciement".

"Eucharistie" signifie également servir, se tendre vers l'homme, servir les cœurs humains.

"Je vous ai donné l'exemple, pour que vous agissiez comme j'ai agi envers vous" (Jn 13, 15).

Nous ne saurions être dispensateurs de l'Eucharistie, sinon en servant.

6. Voici, c'est la dernière Cène. Le Christ se prépare à partir en passant par la mort, et en passant par la mort, il s'apprête à demeurer.

Ainsi sa mort est devenue le fruit mûr de l'amour : il nous a aimés "jusqu'à la fin".

Le contexte de la dernière Cène ne suffirait-il pas à lui seul pour donner à Jésus le droit de nous dire à tous : "Ceci est mon commandement : que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés" (Jn 15, 12) ?

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 9 avril 1998

1. « *Verbum caro, panem verum/ Verbo carnem efficit...* ».

« La Parole du Seigneur/transforma le pain et le vin :/ le pain en chair, le vin en sang,/il les consacra en mémoire./Ce ne sont pas les sens, mais la foi, qui prouva cette vérité ».

Ces expressions poétiques de saint Thomas d'Aquin résument bien la liturgie des Vêpres « in Cena Domini » d'aujourd'hui, et nous aident à entrer dans le cœur du mystère que nous célébrons. Nous lisons dans l'Évangile : « Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde vers le Père, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la

fin » (Jn 13, 1). Aujourd'hui est le jour au cours duquel nous rappelons l'institution de l'Eucharistie, don de l'amour et source intarissable d'amour. C'est en elle qu'est écrit et enraciné le nouveau commandement : « Mandatum novum do vobis... » : « Je vous donne un commandement nouveau : vous aimer les uns les autres » (Jn 13, 34).

2. L'amour atteint son sommet dans le don que la personne fait d'elle-même, sans réserve, à Dieu et à ses frères. En lavant les pieds des Apôtres, le Maître leur présente une attitude de service : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres » (Jn 13, 13-14). À travers ce geste, Jésus révèle un trait caractéristique de sa mission : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Lc 22, 27). Le véritable disciple du Christ est donc uniquement celui qui « prend part » à son expérience, devenant comme Lui prêt à servir les autres également à travers le sacrifice personnel. En effet, le service, c'est-à-dire prendre soin des besoins de son prochain, constitue l'essence de tout pouvoir bien ordonné : régner signifie servir. Le ministère sacerdotal, dont nous célébrons et vénérons l'institution, suppose une attitude de disponibilité humble, avant tout envers les plus indigents. Ce n'est qu'à cette lumière que nous pouvons saisir pleinement l'événement de la dernière Cène, que nous commémorons.

3. Le Jeudi Saint est qualifié par la liturgie d'« aujourd'hui eucharistique », jour au cours duquel « Jésus-Christ notre Seigneur confia à ses disciples le mystère de son Corps et de son Sang, afin qu'ils le célèbrassent en sa mémoire » (Canon romain pour le Jeudi saint). Avant d'être immolé sur la Croix le Vendredi saint, Il institua le Sacrement qui perpétue son offrande en tout temps. Au cours de toute Sainte Messe, l'Église fait mémoire de cet événement historique décisif. Avec une vive émotion, le prêtre, sur l'autel, se penche sur les dons eucharistiques pour prononcer les mêmes paroles que prononça le Christ « la nuit où il fut livré ». Il répète sur le pain : « Ceci est mon corps, qui est [donné] pour vous » (1 Co 11, 24), puis sur la coupe de vin : « Cette coupe est la Nouvelle Alliance en mon sang » (1 Co 11, 25). Depuis ce Jeudi saint, il y a presque deux mille ans, jusqu'à ce soir, Jeudi Saint de l'année 1998, l'Église vit à travers l'Eucharistie, se laisse former par l'Eucharistie, et continue de la célébrer dans l'attente du retour de son Seigneur.

Faisons nôtre, ce soir, l'invitation de saint Augustin : Ô Église bien-aimée, « manduca vitam, bibe vitam : habebis vitam, et integra est vita ! » : « mange la vie, bois la vie : tu auras la vie et elle restera intacte ! » (Sermo CXXXI, I, 1).

4. « Pange, lingua, gloriosi/Corporis mysterium/Sanguinisque pretiosi... ». Nous adorons ce « mysterium fidei », dont se nourrit sans cesse l'Église. Le sens vif et émouvant du don suprême qu'est pour nous l'Eucharistie se ravive dans notre cœur.

Tout comme se ravive la gratitude liée à la reconnaissance du fait qu'il n'y a rien en nous qui n'ait été donné par le Père de toute miséricorde (cf. 2 Co 1, 3). L'Eucharistie, le grand « mystère de la foi », reste avant tout et surtout un don, quelque chose que nous avons « reçu ». C'est ce que répète saint Paul, en commençant son récit de la dernière Cène par ces paroles : « Pour moi, en effet, j'ai reçu du Seigneur ce qu'à mon tour je vous ai transmis » (1 Co 11, 23). L'Église l'a reçu du Christ et, en célébrant ce sacrement, elle rend grâce au Père céleste pour ce qu'Il a fait pour nous dans Jésus, son Fils.

Nous accueillons lors de chaque célébration eucharistique ce don toujours nouveau : laissons son pouvoir divin imprégner nos cœurs et les rendre capables d'annoncer la mort du Seigneur

dans l'attente de sa venue. « *Mysterium fidei* » chante le prêtre après la consécration, et les fidèles répondent : « *Mortem tuam annuntiamus, Domine...* » : « Nous annonçons ta mort, Seigneur, nous proclamons ta résurrection, nous attendons ta venue ». La somme de la foi pascale de l'Église est contenue dans l'Eucharistie.

Ce soir également, nous rendons grâce au Seigneur, qui a institué ce grand sacrement. Nous le célébrons et nous le recevons pour trouver en lui la force d'avancer sur les chemins de l'existence en attendant le jour du Seigneur. Nous serons alors introduits dans la demeure où le Christ, le Prêtre suprême, est entré à travers le sacrifice de son Corps et de son Sang.

5. « *Ave, verum corpus, natum de Maria Vergine* » : « Nous te saluons, véritable corps, né de la Vierge Marie », prie aujourd'hui l'Église. Que Marie nous accompagne dans cette « attente de sa venue », elle dont Jésus a pris corps, le même corps que nous partageons ce soir fraternellement dans le banquet eucharistique.

« *Esto nobis praegustatum mortis in examine* » : « Qu'il nous soit déjà donné de goûter ta personne au moment décisif de la mort ». Oui, prends-nous par la main, ô Jésus Eucharistie, en cette heure suprême qui nous introduira dans la lumière de ton éternité : « *O Iesu dulcis ! O Iesu pie ! O Iesu, fili Mariae !* »

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 1^{er} avril 1999

1. « *Adoro te devote, latens Deitas, Quae sub his figuris vere latitas* ».

« Je t'adore avec dévotion Dieu caché, qui sous ces signes se cache toujours ».

Nous revivons ce soir la Dernière Cène, lorsque le divin Sauveur, la nuit où il fut trahi, nous laissa le Sacrifice eucharistique de son Corps et de son Sang, mémorial de sa mort et de sa résurrection, sacrement de piété, signe d'unité et lien de charité (cf. *Sacrosanctum Concilium*, n. 47).

Les lectures de cette célébration parlent toutes de rites et de gestes destinés à imprimer dans l'histoire le dessein salvifique de Dieu. Le Livre de l'Exode transmet le document sacerdotal qui établit les prescriptions pour la célébration de la Pâque juive. L'Apôtre Paul, dans la Première Lettre aux Corinthiens, transmet à l'Église le plus ancien témoignage à propos de la nouvelle Cène pascale chrétienne : il s'agit du rite de la nouvelle et éternelle alliance, institué par Jésus au Cénacle avant la passion. Enfin, l'Évangéliste Jean, illuminé par l'Esprit Saint, résume le sens profond du sacrifice du Christ dans le geste du « lavement des pieds ».

C'est la Pâque du Seigneur, qui plonge ses racines dans l'histoire du peuple d'Israël et trouve son accomplissement en Jésus-Christ, Agneau de Dieu immolé pour notre salut.

2. L'Église vit de l'Eucharistie. Grâce au ministère des apôtres et de leurs successeurs, tout au long d'une chaîne ininterrompue qui part du Cénacle, les paroles et les gestes du Christ se renouvellent en suivant le chemin de l'Église, pour offrir le Pain de la vie aux hommes de chaque génération : « Ceci est mon corps, qui est pour vous ; faites ceci en mémoire de moi... Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang ; chaque fois que vous en boirez, faites-le en mémoire de moi » (1 Co 11, 24-25).

L'Eucharistie, en tant que renouvellement sacramentel du sacrifice de la Croix, constitue le sommet de l'œuvre rédemptrice : elle proclame et actualise ce Mystère, qui est source de vie

pour chaque homme ; en effet, chaque fois que nous mangeons de ce pain et que nous buvons à cette coupe, nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (cf. 1 Co 11, 26).

Après la consécration, le prêtre proclame : « *Mysterium fidei !* », et l'assemblée répond : « Nous annonçons ta mort, Seigneur, nous proclamons ta résurrection, nous attendons ta venue ». Oui, aujourd'hui il nous est donné de comprendre de façon particulière que le « mystère de la foi » est vraiment grand et la simplicité des symboles eucharistiques - le pain et le vin, la table, le repas fraternel - ne fait qu'en exalter davantage la profondeur.

3. « *O memoriale mortis Domini !
Panis vivus, vitam praestans homini !* ».
« Ô mémorial de la mort du Seigneur !
Pain vivant, qui donne la vie à l'homme ! »

La mort du Fils de Dieu devient pour nous source de vie. Voilà le mystère pascal, voilà la nouvelle création ! L'Église confesse cette foi avec les paroles de Thomas d'Aquin, en implorant :

« *Pie Pellicane, Iesu Domine,
Me immundum munda tuo sanguine,
Cuius una stilla salvum facere totum
mundum quit ab omni scelere* ».
« Jésus, pieux Pélican, mon Seigneur,
avec ton sang lave mon péché :
une seule goutte peut suffire
à purifier le monde entier ».

Puissance vivifiante de la mort du Christ ! Force purificatrice du Sang du Christ, qui obtient la rémission des péchés pour les hommes de tout les temps et en chaque lieu. Caractère sublime du Sacrifice rédempteur, dans lequel toutes les victimes de la loi antique trouvent l'accomplissement !

4. Ce mystère d'amour, « incompréhensible » pour l'être humain, s'offre tout entier dans le sacrement de l'Eucharistie. Le peuple chrétien est invité à s'arrêter ce soir devant lui, jusqu'à tard dans la nuit, en une adoration silencieuse :

« *Iesu, quem velatum nunc aspicio,
Oro, fiat illud quod tam sitio :
Ut, te revelata cernens facie,
Visu sim beatus tuae gloriae* ».
« Jésus, que je contemple
à présent ici voilé,
écoute mon désir ardent :
puisse venir le jour où je verrai
ton visage dans la gloire
des bienheureux. Amen. »

Telle est la foi de l'Église. Telle est la foi de chacun de nous face au sublime mystère eucharistique. Oui, que les paroles cessent et que l'adoration demeure. En silence.

« Ave, verum Corpus, natum de Maria Virgine...
« Ave, vrai Corps, né de la Vierge Marie,
réellement soumis à la passion, immolé sur la croix pour l'homme...
Ô doux Jésus ! Ô pieux Jésus ! Ô Jésus, fils de Marie ! »
Amen !

Saint Jean-Paul II, Concélébration eucharistique dans la chapelle du Cénacle à Jérusalem jeudi 23 mars 2000

1. "Ceci est mon Corps".

Réunis dans la Salle supérieure, nous avons écouté le récit évangélique de la Dernière Cène. Nous avons entendu les paroles qui émergent des profondeurs du mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu. Jésus prend le pain, le bénit et le rompt, puis il le donne à ses disciples en disant : "Ceci est mon Corps". L'alliance de Dieu avec son peuple va atteindre son sommet dans le sacrifice de son Fils, le Verbe éternel qui s'est fait chair. Les antiques prophéties vont s'accomplir : "Tu n'as voulu ni sacrifice, ni oblation ; mais tu m'as façonné un corps [...] Voici, je viens, pour faire, ô Dieu ta volonté" (He 10, 5-7). Dans l'Incarnation, le Fils de Dieu, de Celui qui est un avec le Père, est devenu homme et a reçu un corps de la Vierge Marie. À présent, au cours de la nuit précédant sa mort, il dit à ses disciples : "Ceci est mon corps, offert en sacrifice pour vous".

C'est avec une profonde émotion que nous écoutons encore une fois les paroles prononcées ici, dans la Salle supérieure, il y a deux mille ans. Depuis cette époque, elles ont été répétées, génération après génération, par ceux qui partagent le sacerdoce du Christ à travers le Sacrement de l'Ordre Sacré. De cette façon, le Christ lui-même répète constamment ces paroles, à travers la voix de ses prêtres, dans chaque lieu du monde.

2. "Ceci est la coupe de mon sang, le sang de l'alliance nouvelle et éternelle, qui sera versé pour vous et pour la multitude en rémission des péchés. Vous ferez cela en mémoire de moi".

Obéissant au commandement du Christ, l'Église répète chaque jour ces paroles lors de la célébration de l'Eucharistie. Des paroles qui émergent de la profondeur du mystère de la Rédemption. Lors de la célébration de la Cène pascal dans la Salle supérieure, Jésus prit le calice rempli de vin, le bénit et le donna à ses disciples. Cela faisait partie du rite pascal de l'Ancien Testament. Toutefois, le Christ, le Prêtre de l'alliance nouvelle et éternelle, utilisa ces paroles pour proclamer le mystère salvifique de sa Passion et de sa mort. Sous les espèces du pain et du vin, il a institué les signes sacramentels du Sacrifice de son Corps et de son Sang.

"Tu nous as rachetés par ta croix et ta résurrection. Sauve-nous, ô Sauveur du monde". Lors de chaque Messe, nous proclamons ce "mystère de la foi", qui, pendant deux mille ans, a alimenté et soutenu l'Église, alors qu'elle accomplit son pèlerinage entre les persécutions du monde et le réconfort de Dieu, proclamant la croix et la mort du Seigneur jusqu'à sa venue (cf. Lumen gentium, n. 8). D'une certaine manière, Pierre et les Apôtres, en la personne de leurs Successeurs, sont revenus aujourd'hui dans la Salle supérieure, pour professer la foi éternelle de l'Église : "Le Christ est mort, le Christ est ressuscité, le Christ reviendra".

3. En effet, la première lecture de la liturgie d'aujourd'hui nous ramène à la vie de la première communauté chrétienne. Les disciples étaient "assidus à l'enseignement des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières" (Ac 2, 42).

Fractio panis. L'Eucharistie est aussi bien un banquet de communion dans l'alliance nouvelle et éternelle, que le sacrifice qui rend présent la puissance salvifique de la croix. Dès le début, le mystère eucharistique a toujours été lié à l'enseignement, aux disciples des Apôtres et à la proclamation de la Parole de Dieu, annoncée tout d'abord par les Prophètes et, à présent, une fois pour toutes, en Jésus-Christ (cf. He 1, 1-2). Partout sont prononcées les paroles "ceci est mon Corps" et est invoqué l'Esprit Saint ; l'Église est renforcée dans la foi des Apôtres et dans l'unité qui a son origine et son lien dans l'Esprit Saint.

4. Saint Paul, l'Apôtre des nations, a clairement compris que l'Eucharistie, en tant que partage du Corps et du Sang du Christ, est également un mystère de communion spirituelle dans l'Église.

"Parce qu'il n'y a qu'un pain, à plusieurs nous ne sommes qu'un corps" (1 Co 10, 17). Dans l'Eucharistie, le Christ, le Bon Pasteur, qui a donné sa vie pour le troupeau, reste présent dans son Église. Qu'est-ce que l'Eucharistie, si ce n'est la présence sacramentelle du Christ en ceux qui partagent l'unique pain et l'unique calice ? Cette présence est la plus grande richesse de l'Église.

À travers l'Eucharistie, le Christ édifie l'Église. Les mains qui ont rompu le pain pour les disciples au cours de la Dernière Cène devaient s'ouvrir sur la croix pour réunir chaque peuple autour de Lui dans le Royaume éternel du Père. À travers la célébration de l'Eucharistie, Il ne cesse jamais de conduire les hommes et les femmes à devenir des membres effectifs de son Corps.

5. "Le Christ est mort, le Christ est ressuscité, le Christ reviendra".

Tel est le "mystère de la foi" que nous proclamons dans chaque célébration eucharistique. Jésus-Christ, le Prêtre de l'Alliance nouvelle et éternelle, a racheté le monde par son propre sang. Ressuscité d'entre les morts, il est allé préparer un lieu pour nous dans la maison du Père. Dans l'Esprit qui nous a rendus des fils bien-aimés de Dieu, dans l'unité du Corps du Christ, nous attendons son retour avec une joyeuse espérance.

Cette année du grand Jubilé constitue une opportunité particulière pour les prêtres afin de croître dans la contemplation du mystère que nous célébrons sur l'autel. C'est pour cette raison que je désire signer ici la Lettre aux Prêtres pour le Jeudi Saint de cette année, dans la Salle supérieure, où fut institué l'unique sacerdoce de Jésus-Christ, que nous partageons tous.

En célébrant cette Eucharistie dans la Salle supérieure à Jérusalem, nous sommes unis à l'Église de chaque époque et de chaque lieu. Unis au Chef, nous sommes en communion avec Pierre, avec les Apôtres et leurs Successeurs au cours des siècles. En union avec Marie, avec les saints, avec les martyrs et avec tous les baptisés qui ont vécu dans la grâce de l'Esprit Saint, nous disons avec force : Marana tha ! "Viens Seigneur Jésus !" (cf. Ap 22, 20). Conduis-nous, ainsi que tous ceux que tu as choisis à la plénitude de la grâce dans ton Royaume éternel ! Amen.

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 12 avril 2001

1. "In supremæ nocte Cenæ / recumbens cum fratribus... - La nuit de la dernière Cène, / assis à table avec les siens..., / de ses propres mains / il donne lui-même la nourriture aux Douze".

C'est avec ces paroles que l'hymne suggestif du "Pange lingua" présente la Dernière Cène, au cours de laquelle Jésus nous a laissé l'admirable Sacrement de son Corps et de son Sang. Les lectures qui viennent d'être proclamées en illustrent le sens profond. Elles composent presque un tryptique : elles présentent l'institution de l'Eucharistie, sa préfiguration dans l'Agneau pascal, sa traduction existentielle dans l'amour et le service aux frères.

C'est l'Apôtre Paul, dans la première Lettre aux Corinthiens, qui nous rappelle ce que Jésus a fait "la nuit où il fut trahi". Paul a ajouté un commentaire personnel au récit des faits historiques : "Chaque fois en effet que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne" (1 Co 11, 26). Le message de l'Apôtre est clair : la communauté qui célèbre la Cène du Seigneur rend la Pâque actuelle. L'Eucharistie n'est pas la simple mémoire d'un rite passé, mais la représentation vivante du geste suprême du Sauveur. Cette expérience ne peut que pousser la communauté chrétienne à devenir la prophétie d'un monde nouveau, inauguré dans la Pâque. Ce soir, en contemplant le mystère d'amour que la Dernière Cène nous repropose, nous restons nous aussi dans une adoration émue et silencieuse.

2. "Verbum caro, / panem verum verbo carnem efficit... Le Verbe incarné / à travers sa parole transforme / le pain véritable en sa chair..."

C'est le prodige que nous, les prêtres, nous constatons chaque jour de nos mains lors de la Messe ! L'Église continue à répéter les paroles de Jésus, et elle sait qu'elle est engagée à le faire jusqu'à la fin du monde. En vertu de ces paroles, un changement merveilleux s'accomplit : les espèces eucharistiques demeurent, mais le pain et le vin deviennent, selon l'heureuse expression du Concile de Trente, "véritablement, réellement et substantiellement" le Corps et le Sang du Seigneur.

L'esprit se sent perdu face à un mystère aussi sublime. De nombreuses interrogations prennent forme dans le cœur du croyant, qui trouve cependant la paix dans la Parole du Christ. "Et si sensus deficit / ad firmandum cor sincerum sola fides sufficit - Si le sens se perd, / la foi suffit à elle seule à un cœur sincère". Soutenus par cette foi, par cette lumière qui illumine nos pas, également dans la nuit du doute et des difficultés, nous pouvons proclamer : "Tantum ergo Sacramentum / veneremur cernui - Un aussi grand sacrement / nous vénérons donc, prosternés".

3. L'institution de l'Eucharistie se rattache au rite pascal de la première Alliance, qui nous a été décrit dans la page de l'Exode qui vient d'être proclamée : on y parle de l'agneau "un mâle sans tare, âgé d'un an" (Ex 12, 6), dont le sacrifice devait sauver le peuple de la destruction : "Le sang sera pour vous un signe sur les maisons où vous vous tenez. En voyant ce signe, je passerai outre et vous échapperez au fléau destructeur" (12, 13).

L'hymne de saint Thomas commente : "et antiquum documentum / novo cedat ritui - que la vieille Loi cède à présent la place / au Sacrifice nouveau". C'est pourquoi les textes bibliques de la Liturgie de ce soir orientent, à juste titre, notre regard vers le nouvel Agneau, qui en versant librement son sang sur la Croix a établi une Alliance nouvelle et définitive. Voilà l'Eucharistie, présence sacramentelle de la chair immolée et du sang versé du nouvel Agneau. À travers celle-ci le salut et l'amour sont offerts à toute l'humanité. Comment ne pas être fascinés par ce Mystère ? Nous faisons nôtres les paroles de saint Thomas d'Aquin : "Praestet fides supplementum sensuum defectui - Que la foi pallie au défaut des sens". Oui, la foi nous conduit à l'émerveillement et à l'adoration !

4. C'est à ce point que notre regard se tourne vers le troisième élément du tryptique qui compose la liturgie d'aujourd'hui. Nous le devons au récit de l'évangéliste Jean, qui nous présente l'icône bouleversante du lavement des pieds. Par ce geste Jésus rappelle à ses disciples de tous les temps que l'Eucharistie demande à être témoinée à travers le service d'amour envers les frères. Nous avons écouté les paroles du divin Maître : "Si donc je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres" (Jn 13, 14). C'est un nouveau style de vie qui découle du geste de Jésus : "Car c'est un exemple que vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous" (Jn 13, 15).

Le lavement des pieds se présente comme un acte exemplaire, qui dans la mort sur la croix et la résurrection du Christ trouve sa clef de lecture et sa formulation la plus élevée. Dans cet humble acte de service, la foi de l'Église voit l'issue naturelle de toute célébration eucharistique. L'authentique participation à la Messe ne peut qu'engendrer l'amour fraternel, que ce soit dans chaque croyant ou dans la communauté ecclésiale tout entière.

5. "Il les aima jusqu'à la fin" (Jn 13, 1). L'Eucharistie constitue le signe éternel de l'amour de Dieu, un amour qui soutient notre chemin vers la pleine communion avec le Père, à travers le Fils, dans l'Esprit. Il s'agit d'un amour qui dépasse le cœur de l'homme. En nous arrêtant ce soir pour adorer le Très Saint Sacrement, et en méditant le mystère de la Dernière Cène, nous nous sentons plongés dans l'océan d'amour qui jaillit du cœur de Dieu. L'âme emplie de gratitude, nous faisons nôtre l'hymne de grâce du peuple des rachetés :

"Genitori Genitoque / laus et iubilatio.... - Au Père et au Fils / louange et joie, / salut, puissance, bénédiction : / à Celui qui procède des deux, / même gloire et honneur !" Amen !

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 28 mars 2002

1. "Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin" (Jn 13, 1).

Ces paroles, rapportées dans le passage évangélique qui vient d'être proclamé, soulignent bien le climat du Jeudi saint. Elles nous laissent imaginer les sentiments éprouvés par le Christ "la nuit où il était livré" (1 Co 11, 23), et nous incitent à participer avec une gratitude intense et profonde au rite solennel que nous accomplissons.

Ce soir nous entrons dans la Pâque du Christ, qui constitue le moment de conclusion dramatique, longuement préparé et attendu, de l'existence terrestre du Verbe de Dieu. Jésus n'est pas venu parmi nous pour être servi, mais pour servir, et il assumé les drames et les espérances des hommes de tous les temps. Au Cénacle, en anticipant de façon mystique le sacrifice de la Croix, il a voulu demeurer parmi nous sous les espèces du pain et du vin et il a confié aux Apôtres et à leurs successeurs la mission et le pouvoir d'en perpétuer la mémoire vivante et efficace dans le rite eucharistique.

C'est pourquoi cette célébration nous interpelle tous de façon mystique et nous fait entrer dans le Triduum sacré, au cours duquel nous apprendrons nous aussi de l'unique "Maître et Seigneur" à "tendre les mains" pour aller là où nous appelle l'accomplissement de la volonté du Père céleste.

2. "Faites ceci en mémoire de moi" (1 Co 11, 24-25). Avec ce commandement, qui nous engage à répéter son geste, Jésus conclut l'institution du Sacrement de l'Autel. Au terme du lavement des pieds, Il nous invite également à l'imiter : "Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour

que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous" (Jn 13, 15). Il établit de cette façon une corrélation intime entre l'Eucharistie, sacrement de son don sacrificiel, et le commandement de l'amour, qui nous engage à accueillir et à servir nos frères.

On ne peut pas séparer la participation à la table du Seigneur du devoir d'aimer son prochain. Chaque fois que nous participons à l'Eucharistie, nous prononçons nous aussi notre "Amen" devant le Corps et le Sang du Seigneur. Nous nous engageons de cette façon à faire ce que le Christ a fait, "laver les pieds" de nos frères, en nous transformant en image concrète et limpide de Celui qui "s'anéantit lui-même, prenant condition d'esclave" (Ph 2, 7).

L'amour est l'héritage le plus précieux qu'Il laisse à ceux qu'il appelle à sa suite. C'est son amour, partagé par ses disciples, qui est ce soir offert à l'humanité tout entière.

3. "Ainsi donc, quiconque mange le pain ou boit la coupe du Seigneur indignement aura à répondre du corps et du sang du Seigneur" (1 Co 11, 29). L'Eucharistie est un grand don, mais également une grande responsabilité pour celui qui la reçoit. Jésus, face à Pierre qui est réticent pour se faire laver les pieds, insiste sur la nécessité d'être purs pour prendre part au banquet sacrificiel de l'Eucharistie.

La tradition de l'Église a toujours souligné le lien existant entre l'Eucharistie et le sacrement de la Réconciliation. J'ai voulu moi aussi le répéter dans la Lettre aux Prêtres pour le Jeudi Saint de cette année, en invitant tout d'abord les prêtres à considérer avec un émerveillement renouvelé la beauté du Sacrement du pardon. Ce n'est qu'ainsi qu'ils pourront le faire redécouvrir aux fidèles qui sont confiés à leurs soins pastoraux.

Le sacrement de la Pénitence restitue aux baptisés la grâce divine perdue par le péché mortel, et les dispose à recevoir dignement l'Eucharistie. En outre, lors du dialogue direct que comporte sa célébration ordinaire, le Sacrement peut aller à la rencontre des exigences de la communication personnelle, rendue aujourd'hui toujours plus difficile par les rythmes frénétiques de la société technologique. Grâce à son œuvre illuminée et patiente le confesseur peut introduire le pénitent dans cette communion profonde avec le Christ que le Sacrement redonne et que l'Eucharistie porte à son accomplissement.

Puisse la redécouverte du sacrement de la Réconciliation aider tous les croyants à s'approcher avec respect et dévotion de la Table du Corps et du Sang du Seigneur.

4. "Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin" (Jn 13, 1).

Revenons en esprit au Cénacle ! Nous nous rassemblons avec foi autour de l'Autel du Seigneur, en faisant mémoire de la Dernière Cène. En répétant les gestes du Christ, nous proclamons que sa mort a racheté l'humanité du péché, et qu'elle continue à ouvrir l'espérance d'un avenir de salut pour les hommes de chaque époque.

Il revient aux prêtres de perpétuer le rite qui, sous les espèces du pain et du vin, rend présent le sacrifice du Christ dans le monde véritable, réel et substantiel, jusqu'à la fin des temps. Il revient à tous les chrétiens de devenir les serviteurs humbles et attentifs de leurs frères, afin de collaborer à leur salut. C'est la tâche de chaque croyant de proclamer à travers sa vie que le Fils de Dieu a aimé les siens "jusqu'à la fin". Ce soir, notre foi se nourrit dans un silence chargé de mystère.

Unis à toute l'Église, nous annonçons ta mort, ô Seigneur. Remplis de gratitude, nous goûtons la joie de ta résurrection. Remplis de confiance, nous nous engageons à vivre dans l'attente de ton retour glorieux. Aujourd'hui et à jamais, ô Christ, notre Rédempteur. Amen !

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 17 avril 2003

1. *"Il les aima jusqu'à la fin"* (Jn 13, 1).

À la veille de sa passion et de sa mort, le Seigneur Jésus voulut rassembler autour de lui encore une fois ses Apôtres, afin de leur remettre ses dernières consignes et de leur donner le témoignage suprême de son amour.

Entrons nous aussi dans la "grande pièce garnie de coussins, toute prête, à l'étage" (cf. Mc 14, 15) et apprenons-nous à écouter les pensées les plus intimes qu'Il désire nous confier ; apprenons-nous, en particulier, à accueillir le geste et le don qu'Il a prévus pour ce dernier rendez-vous.

2. Pendant qu'ils dînent, voilà Jésus qui se lève de table et commence à laver les pieds des disciples. Pierre refuse tout d'abord, puis il comprend et il accepte. Nous sommes nous aussi invités à comprendre : la première chose que le disciple doit faire est de se mettre à l'écoute de son Seigneur, en ouvrant son cœur pour accueillir l'initiative de son amour. Ce n'est qu'ensuite qu'il sera invité à accomplir, à son tour, ce que le Maître a accompli. Il devra lui aussi s'engager à "laver les pieds" de ses frères, en traduisant en gestes de service réciproque cet amour qui constitue la synthèse de tout l'Évangile (cf. Jn 13, 1-20).

Toujours au cours de la Cène, sachant que son "heure" est désormais venue, Jésus bénit et fractionne le pain, puis il le distribue aux Apôtres en disant : "Ceci est mon corps" ; il fait la même chose avec le calice : "Ceci est mon sang". Et il leur commande : "Faites-le en mémoire de moi" (1 Co 11, 24.25). Nous avons véritablement là le témoignage d'un amour allant "jusqu'à la fin" (Jn 13, 1). Jésus se donne en nourriture aux disciples, afin de devenir une seule chose avec eux. La "leçon" qu'il faut apprendre apparaît encore une fois : la première chose à faire est d'ouvrir son cœur pour accueillir l'amour du Christ. L'initiative est la sienne : c'est son amour qui nous rend capables d'aimer nos frères à notre tour.

Voilà donc : le lavement des pieds et le sacrement de l'Eucharistie : deux manifestations d'un même mystère d'amour confié aux disciples "pour que - dit Jésus - vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous" (Jn 13, 15).

3. "Faites ceci en mémoire de moi" (1 Co 11, 24). La "mémoire", que le Seigneur nous a laissée ce soir-là, concerne le moment culminant de son existence terrestre, le moment de son offrande en sacrifice au Père, par amour de l'humanité. Et c'est une "mémoire" qui se situe dans le contexte d'une cène, la cène pascalle, au cours de laquelle Jésus se donne à ses Apôtres sous les espèces du pain et du vin, comme leur nourriture sur le chemin vers la patrie du Ciel.

Mysterium fidei ! Voilà ce que proclame le célébrant après avoir prononcé les paroles de la consécration. Et l'assemblée liturgique répond en exprimant avec joie sa foi et son adhésion pleine d'espérance. L'Eucharistie est un mystère véritablement grand ! Un mystère "incompréhensible" pour la raison humaine, mais si lumineux pour les yeux de la foi ! La Table du Seigneur, dans la simplicité des symboles eucharistiques - le pain et le vin partagés - se révèle également comme la table de la fraternité concrète. Le message qui en émane est trop

clair pour qu'on puisse l'ignorer : ceux qui prennent part à la Célébration eucharistique ne peuvent pas rester insensibles face aux attentes des pauvres et des indigents.

4. C'est précisément dans cette perspective que je désire que les dons recueillis au cours de cette célébration soient destinés à soulager les nécessités urgentes de ceux qui souffrent en Irak, en raison des conséquences de la guerre. Un cœur qui a éprouvé l'amour du Seigneur s'ouvre spontanément à la charité envers ses frères.

"O sacrum convivium, in quo Christus sumitur".

Nous sommes tous invités, ce soir, à célébrer et à adorer jusqu'à tard dans la nuit le Seigneur qui s'est fait nourriture pour nous, pèlerins dans le temps, en nous offrant sa chair et son sang.

L'Eucharistie est un grand don pour l'Église et pour le monde. Afin, précisément, que soit accordée une attention toujours plus profonde au sacrement de l'Eucharistie, j'ai voulu offrir à toute la communauté des croyants une Encyclique, dont le thème central est le Mystère eucharistique : Ecclesia de Eucharistia. Dans quelques instants, j'aurai la joie de la signer, au cours de cette Célébration qui révoque la Dernière Cène, lorsque Jésus nous laissa sa propre personne en testament suprême d'amour. Dès à présent, je la confie tout d'abord aux prêtres, pour qu'ils la diffusent à leur tour, au bénéfice de tout le peuple chrétien.

5. Adoro te devote, latens Deitas ! Nous t'adorons, ô admirable Sacrement de la présence de Celui qui aima les siens "jusqu'à la fin". Nous te remercions, ô Seigneur, qui dans l'Eucharistie édifies, rassembles et vivifies l'Église.

Ô divine Eucharistie, flamme de l'amour du Christ qui brûles sur l'autel du monde, fais que l'Église, réconfortée par Toi, soit toujours plus attentive à essuyer les larmes de ceux qui souffrent et à soutenir les efforts de ceux qui aspirent à la justice et à la paix.

Et Toi, Marie, Femme "eucharistique", qui as offert ton sein virginal pour l'incarnation du Verbe de Dieu, aide-nous à vivre le Mystère eucharistique dans l'esprit du Magnificat. Que notre vie soit une louange sans fin au Tout-Puissant, qui s'est caché sous l'humilité des signes eucharistiques.

Adoro te devote, latens Deitas...

Adoro te... adiuva me !

Saint Jean-Paul II, Homélie Messe de la Cène du Seigneur 8 avril 2004

1. *"Il les aima jusqu'à la fin"* (Jn 3, 1).

Avant de célébrer la dernière Pâque avec les disciples, Jésus leur lava les pieds. À travers un geste qui revenait habituellement au serviteur, il voulut imprimer dans l'esprit des Apôtres le sens de ce qui devait se produire peu après.

En effet, la passion et la mort constituent le service d'amour fondamental grâce auquel le Fils de Dieu a libéré l'humanité du péché. Dans le même temps, la passion et la mort du Christ révèlent le sens profond du nouveau commandement qu'Il a confié aux Apôtres : "Vous aimer les uns les autres ; comme je vous ai aimés" (Jn 13, 34).

2. "Faites ceci en mémoire de moi" (1 Co 11, 24.25) - dit-il à deux reprises, en distribuant le pain devenu son Corps et le vin devenu son Sang. "Car c'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez, vous aussi, comme moi j'ai fait pour vous" (Jn 13, 15) - avait-il recommandé peu auparavant, après avoir lavé les pieds aux Apôtres. Les chrétiens savent donc qu'ils doivent "faire mémoire" de leur Maître en se rendant réciproquement le service de la charité : "se laver les pieds mutuellement". Ils savent, en particulier, qu'ils doivent rappeler Jésus en répétant le "mémorial" de la Cène avec le pain et le vin consacrés par le ministre qui répète sur eux les paroles alors prononcées par le Christ.

C'est ce que la communauté chrétienne a commencé à faire dès les débuts, comme nous avons entendu Paul l'attester : "Chaque fois en effet que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne" (1 Co 11, 26).

3. L'Eucharistie est donc un mémorial au sens plénier : le Pain et le Vin, par l'action de l'Esprit Saint, deviennent réellement le Corps et le Sang du Christ, qui se donne pour être nourriture de l'homme au cours de son chemin sur terre. La même logique d'amour préside à l'incarnation du Verbe dans le sein de Marie et à sa présence dans l'Eucharistie. C'est l'agape, la caritas, l'amour dans son sens le plus beau et le plus pur. Jésus a demandé avec insistance à ses disciples de demeurer dans son amour (cf. Jn 15, 9).

Afin de rester fidèle à cette consigne, afin de rester en Lui comme des sarments unis à la vigne, afin d'aimer comme Il a aimé, il est nécessaire de se nourrir de son Corps et de son Sang. En disant aux Apôtres : "Faites ceci en mémoire de moi", le Seigneur a lié l'Église au mémorial vivant de sa Pâque. Bien qu'étant l'unique prêtre de la Nouvelle Alliance, il a voulu avoir besoin d'hommes qui, consacrés par l'Esprit Saint, agissent en union intime avec sa Personne en distribuant la nourriture de la vie.

4. C'est pourquoi, alors que nous fixons notre regard sur le Christ qui institue l'Eucharistie, nous prenons à nouveau conscience de l'importance des prêtres dans l'Église et de leur lien avec le Sacrement eucharistique. Dans la Lettre que j'ai écrite aux Prêtres pour ce jour saint, j'ai voulu répéter que le Sacrement de l'autel est don et mystère, que le Sacerdoce est don et mystère, tous deux étant né du Cœur du Christ au cours de la dernière Cène.

Seule une Église aimant l'Eucharistie engendre, à son tour, de nombreuses et saintes vocations sacerdotales. Et elle le fait à travers la prière et le témoignage de la sainteté, offert en particulier aux nouvelles générations.

5. À l'école de Marie, "femme eucharistique", nous adorons Jésus véritablement présent dans les humbles signes du pain et du vin. Nous le supplions afin qu'il ne cesse d'appeler au service de l'autel des prêtres selon son cœur.

Nous demandons au Seigneur que ne manque jamais au Peuple de Dieu le Pain pour le soutenir au cours de son pèlerinage terrestre. Que la Vierge Sainte nous aide à redécouvrir avec émerveillement que toute la vie chrétienne est liée au *mysterium fidei*, que nous célébrons solennellement ce soir.

1. Nous voici à la veille du « triduum » sacré, mémoire vivante des événements centraux de notre foi : la Passion, la mort et la résurrection du Christ. Notre rencontre d'aujourd'hui nous donne l'occasion de méditer ensemble sur leur portée et leur sens, de sorte que nous puissions en tirer force et lumière pour notre vie spirituelle et pour l'histoire du monde. Pâques est, en effet, le sommet et le centre de l'année liturgique, la solennité vers laquelle convergent toutes les autres fêtes. Elle est la célébration d'événements historiques et d'extraordinaires prodiges divins. Jésus, ayant achevé sa mission terrestre, s'en remet à son Père dans l'amour : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit » (Lc 23, 46). Le Père accueille le sacrifice de Jésus et, le ressuscitant de la mort le troisième jour engendre à nouveau les croyants « pour une vivante espérance, pour un héritage exempt de corruption, de souillure, de flétrissure » (1 P 1, 3-4).

Alors que se termine notre marche du Carême, commencée le mercredi des Cendres, nous nous préparons maintenant à parcourir à nouveau, dans la prière et l'écoute de la Sainte Écriture, les phases finales du sacrifice du Rédempteur : ce sont des étapes de souffrance et de solitude, dans lesquelles revit un mystère d'amour et de pardon qui a comme objectif le triomphe de la miséricorde sur l'égoïsme et le péché.

2. Afin que notre rencontre avec le Christ mort et ressuscité porte des fruits, il est bon que nous nous y préparions en ravivant dans notre mémoire les grands moments du triduum sacré, désormais si proche. Il s'ouvre par le Jeudi saint, où l'on rappelle l'institution de l'Eucharistie. Avant de s'offrir lui-même au Père sur la croix, Jésus, comme il l'avait annoncé et enseigné, anticipe ce sacrifice au cours de la dernière Cène. Il se donne lui-même en nourriture de vie à ses disciples et, par leur ministère, à toute personne. Quel mystère immense que l'Eucharistie ! La raison humaine s'incline devant lui : « Credo quidquid dixit Dei Filius, nil hoc verbo veritatis varius » : « Je crois tout ce qu'a dit le Fils de Dieu, il n'y a rien de plus vrai que cette parole de vérité ». En même temps, c'est un mystère plein de consolation ! En instituant le sacerdoce, le Christ a rendu son sacrifice actuel pour toujours, jusqu'à la fin des temps. Il dit aux Apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi ! ». Et, avec l'Eucharistie, il nous laisse le commandement de l'amour, le Code nouveau qui régit la communauté de ses fidèles. Par son geste significatif du lavement des pieds, Jésus proclame le primat de l'amour concret qui se fait service de tous, spécialement des plus pauvres.

Aussi le Jeudi saint est-il une invitation pressante à approfondir le culte et le respect de l'Eucharistie, à participer d'une manière digne et consciente à la sainte messe, à prier pour les prêtres et les vocations sacerdotales, à convertir notre cœur à la charité qui renouvelle l'existence et construit la communauté ecclésiale. Le Jeudi saint et toute célébration eucharistique constituent une participation singulière à la douce intimité de la dernière Cène et au drame du Calvaire.

3. Le Vendredi saint est un jour de souffrance surhumaine et de mystérieuse confrontation entre l'amour infini de Dieu et le péché de l'homme. Il évoque à nouveau la dramatique Passion du Christ, commencée dès le soir précédent avec l'agonie au jardin de Gethsémani, et qui se termine par sa mort sur la croix. Pour le chrétien, cette journée ne peut pas ne pas être celle d'un intense partage : après avoir suivi Jésus de Gethsémani aux tribunaux religieux et civils, après l'avoir accompagné dans sa montée au Calvaire chargé du bois de la croix, le croyant s'arrête avec l'apôtre Jean, avec la très sainte Vierge Marie et les femmes qui étaient à ses pieds

au Golgotha, pour réfléchir sur ces événements dramatiques et en même temps exaltants. En contemplant le Crucifié, il est possible de mesurer à fond la vérité des paroles de Jésus : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne meure pas mais ait la vie éternelle. Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde mais pour que, par lui, le monde soit sauvé » (Jn 3, 16- 17).

La croix est un mystère d'expiation : Jésus se laisse cruellement condamner et mettre à mort pour expier aussi bien le « péché originel » commis par nos premiers parents que la marée terrible des péchés qui traverse toute l'histoire des hommes. Ce qui se passe au Golgotha se révèle alors comme un acte d'amour suprême, à propos duquel chacun peut dire avec l'Apôtre : « Le Fils de Dieu m'a aimé et a donné sa vie pour moi » (Ga 2, 20).

4. La grande veillée de la nuit pascalle est caractérisée par le rappel incessant de la lumière, de la vie qui jaillit de la véritable fontaine baptismale, le Christ mort et ressuscité, par l'écoute prolongée des Écritures qui parcourent à nouveau toute l'histoire du salut, et par le chant joyeux de l'alléluia. Notre joie pascalle sera d'autant plus intense que notre participation à la Passion du Christ dans la pénitence et la prière, le jeûne et la charité, aura été plus intense.

Aussi, et très opportunément, la veillée pascalle est- elle précédée de l'impressionnant silence du Samedi saint, qui rappelle le temps mystérieux et sacré où le corps de Jésus demeura au sépulcre. Le samedi saint, jour de silence et d'attente, doit être vécu dans la contemplation avec Marie qui, aux côtés de ses fils, veille et s'en remet avec confiance à la volonté du Père.

5. Que l'invitation de Jésus : « Veillez et priez », nous accompagne tous ces jours-ci. Il faut veiller et prier au cours de son agonie, de sa Passion, de sa mort, de sa résurrection. Veiller et prier pour que notre adhésion à sa volonté soit prompte et définitive ; pour que nos cœurs ne refusent pas son invitation à l'amour universel et au service ; pour que nous soyons disposés à le suivre sur la route de l'obéissance « jusqu'à la mort, et la mort de la croix ».

Ce n'est qu'ainsi que notre communion avec le Christ sera telle qu'elle pourra « nous unir inséparablement à lui qui est, comme il l'a affirmé, le chemin, la vérité, la vie. Le chemin d'une manière de vivre saintement, la vérité de la doctrine divine, la vie de la béatitude éternelle » (Saint Léon le Grand, Homélie sur la résurrection).

C'est avec ces sentiments que je vous adresse, à tous, tous mes vœux les meilleurs pour un triduum vraiment saint et une joyeuse fête de Pâques, remplie de consolation !

VENDREDI SAINT – PASSION DU SEIGNEUR

Saint Paul VI, Allocution -Chemin de Croix au Colisée - Vendredi Saint 9 avril 1971

Ce chemin avec la Croix et vers la Croix pourrait ne plus finir, si nous voulions suivre le fil des réflexions formidables auxquelles il nous conduit ; et nous devrions rester, la tête baissée, plongés dans nos pensées pour chercher à comprendre ce qu'est la tragédie, ce qu'est l'héroïsme, ce qu'est le péché, ce qu'est le sacrifice, ce qu'est la douleur, ce qu'est la mort, ce qu'est le duel entre le mal et le bien, ce qu'est la rédemption, ce qu'est mourir pour vivre... ce qu'est la Croix du Christ.

Comme conclusion à notre Chemin de Croix, choisissons la pensée la plus simple. Plus qu'une pensée, c'est un sentiment : la compassion, dont nous venons de chanter dans l'hymne « Stabat Mater » les strophes douloureuses.

On dirait que la Croix — sa scène atroce, son histoire déshonorante eût à faire le vide autour d'elle, à repousser les hommes de sa contemplation. Tandis que, comme les commentaires aux pénibles Stations de ce triste et pieux pèlerinage l'ont laissé entendre, la Croix nous attire. Jésus lui-même avait prédit cela : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi » (Jn 12,32 Jn 8,28). Jésus crucifié exerce un charme mystérieux sur celui qui ne dédaigne pas de tourner son regard vers Lui (cf. Jn 19,37). Nous devons, ce soir, garder de ce charme le souvenir expérimenté, l'attraction secrète.

Pourquoi Jésus crucifié nous attire-t-il ?

Oh ! Comme elle descend profonde cette question dans nos esprits !

Il nous semble que le premier motif soit la solidarité, la parenté, la sympathie, que Lui, en souffrant et en mourant sur la Croix, a établi avec tout homme qui souffre. En Le regardant, il nous semble écouter de nouveau son invitation très humaine : « Venez à moi, vous tous qui peinez et portez un fardeau accablant : je vous soulagerai » (Mt 11,28). L'entendons-nous cette voix, qui sort des lèvres mourantes du Christ ? Nous sommes tous, de manière et en mesure différentes, nous sommes tous souffrants ; n'entendons-nous pas l'invitation de l' »Homme qui connaît la souffrance » (Is 53,3) nous appelant à Lui ? La douleur — qui nous isole dans le monde naturel — pour Jésus, elle est un point de rencontre, elle est une communion. Y pensez-vous, Frères ? Vous malades, vous malheureux, vous moribonds ? Y pensez-Vous, vous hommes accablés par la fatigue, par le travail ? Vous, rendus opprimés et solitaires par les épreuves et par les responsabilités de la vie ? Tous peuvent vous manquer, Jésus en Croix non, Il est avec vous, Il est avec nous.

Bien plus : Il est pour nous ! Pourquoi Jésus agonise-t-il et meurt-il ? Réfléchissons ! C'est le grand mystère de la Croix ; Jésus souffre pour nous ! Il expie pour nous. Il est victime. Il partage le mal physique de l'homme pour le guérir du mal moral, pour effacer en Lui nos péchés.

Hommes sans espérance ! Hommes, qui avez l'illusion de recouvrer la paix de la conscience en suffoquant en elle vos remords inextinguibles (nous en avons, nous tous pécheurs ; nous devons en avoir, si nous sommes de vrais hommes), pourquoi tournez-vous le dos à la Croix ? Ayons tous le courage de nous tourner vers elle, et de nous reconnaître coupables en elle ; ayons la confiance de soutenir la vision de sa figure mystérieuse : elle nous parle de miséricorde, elle nous parle d'amour, de résurrection ! Elle émane pour nous le salut !

À ce point, Frères et Fils, nous voudrions prendre congé de vous, si précisément le souvenir, l'image presque sensible du Calvaire, ne nous suggérait de rappeler à votre esprit et à votre prière le lieu béni, où le Christ consumma son sacrifice rédempteur, la terre de Jésus, où ne souffle pas encore le vent propice de la paix.

La prédication du Seigneur, vous le savez, et les actes par lesquels Il a racheté le monde se sont déroulés en cette terre que, en s'incarnant, Il choisit entre toutes comme sa patrie. C'est pourquoi nous parlons de Terre Sainte et considérons Jérusalem comme Cité Sainte, c'est-à-dire la cité de la Pâque, de la Passion, de la Mort et de la Résurrection du Christ et de la Pentecôte.

C'est dans cette Terre Sainte que se rendront toujours des hommes d'étude, des ascètes, des pèlerins et des pénitents pour apaiser leur soif d'amour et de savoir. Car elle est étroitement unie à la personnalité même du Sauveur et rend ses enseignements plus vivants et plus clairs.

Voici quelques paroles de Jésus à ce propos : « ... et vous serez mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1,8). Ainsi Jérusalem est établie comme première étape du témoignage des Apôtres et de l'appel du Seigneur adressé à l'humanité.

Aujourd'hui nous devons être pleins d'égards affectueux pour les communautés chrétiennes de cette Terre Sainte, déjà tellement éprouvées au cours de l'histoire, pour ces Frères, qui vivent là où vécut Jésus, et qui, autour des Lieux Saints, sont les successeurs de la toute première Église ancienne, qui a donné naissance à toutes les autres Églises.

Nous désirons leur envoyer un salut et les assurer de notre affection et de la sympathie des chrétiens répandus dans le monde. Ces Frères continuent à avoir besoin, plus que jamais, de notre soutien spirituel, moral et matériel. Les secours, que le monde chrétien n'a jamais laissé manquer à ses Frères de Jérusalem et de la Palestine, ne servent pas seulement à maintenir les édifices matériels, qui rappellent les grands mystères de la Rédemption, mais à soutenir aussi les œuvres religieuses et sociales, nécessaires pour animer la vie communautaire et subvenir aux besoins des indigents qui sont assistés sans discrimination.

Nous avons un exemple à imiter : celui de Saint Paul ; en écrivant aux Corinthiens, il se préoccupait des conditions de vie des « saints » de Jérusalem (1Co 16,1-4).

Puissent notre souvenir, notre salut et notre aide reconforter nos Frères de la Terre Sainte.

Et à eux, à vous ici présents, et à tous ceux qui écoutent en ce moment notre voix, nous allons donner la Bénédiction Apostolique.

Saint Paul VI, Allocution -Chemin de Croix au Colisée - Vendredi Saint 12 avril 1974

Nous venons de faire le Chemin de la Croix, nous venons de parcourir cet itinéraire caractéristique de l'ignominie, de la douleur et de la mort, en cherchant et en retrouvant dans la Passion du Christ le mystère de sa souffrance et de notre propre souffrance.

On pourrait dire qu'il y a eu trois moments dans cette méditation si particulière.

Le premier temps est celui de la répugnance, du bouleversement, de l'horreur. La douleur, surtout lorsqu'elle est consciente, humiliée, abreuvée de cruauté, couverte de sang, provoque

notre frayeur. Le prophète Isaïe, entrevoyant longtemps à l'avance le visage défiguré du Christ, disait qu'il était « sans beauté et sans éclat ». Nous voudrions ne jamais voir « l'homme des douleurs » (Is 53), Lui, le prototype de ceux qui souffrent ; Lui, et tous ses compagnons de souffrance, les hommes méprisés, les hommes atteints de difformités, les hommes qui pleurent, les hommes malheureux. Nous sommes facilement des esthètes, des gens avides de beauté et de bonheur ; nous sommes instinctivement jouisseurs et passionnés de vie saine et florissante ; et trop souvent nous oublions nos frères atteints par la misère et la souffrance. La première leçon qui nous vient de ce Chemin de la Croix est un rappel pénible et intense à la compréhension, au respect, au partage de la profonde douleur du Christ et de nos frères humains qui lui sont associés et se trouvent comme représentés par lui dans le mystère de leur existence souffrante.

Par contre, le second moment de notre méditation est celui de la compassion. Si nous avons vraiment suivi avec attention le drame de la passion de Jésus-Christ, le fait de sa parfaite maîtrise de lui-même n'a pu nous échapper. Face à la trahison perfide dont il est victime, face aux accusations, aux injures et aux outrages, ses paroles sont extrêmement mesurées ; il ne réagit pas, il se tait. Le silence de Jésus est rempli de gravité et de mystère. Les quelques mots tombés de ses lèvres sont véritablement très élevés. Il commence à attirer nos esprits. Il l'avait d'ailleurs prédit : « Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jn 12,32). Pourquoi donc ? Parce que nous arrivons précisément à un nouveau mystère : Jésus était innocent. Le mystère de la souffrance innocente est, pour toute la sagesse humaine, une des choses les plus difficiles à comprendre ; c'est tout à fait le cas de la souffrance du Christ. Mais bien avant de découvrir quelque chose de ce grand problème, nous sentons déjà naître en nous un incoercible mouvement d'affection pour l'innocent qui souffre ; pour Lui, Jésus, dont Pilate lui-même, le magistrat au jugement facile, avait dit : « moi, je ne trouve en lui rien de mal » (Jn 18,38) ; mais aussi pour tous les innocents, jeunes ou adultes, qui souffrent sans que nous puissions expliquer le pourquoi de leur souffrance. Le chemin de la Croix nous fait rencontrer celui qui est le premier dans le douloureux cortège des innocents qui souffrent.

Et ce modèle de patience nous révèle finalement le secret de sa passion. Elle est un sacrifice. Jésus, assurément, est innocent, mais il a pris sur lui le poids écrasant des péchés du monde. Jésus est une victime ; Jésus est la victime qui seule pouvait satisfaire à la dette de l'humanité pécheresse. Jésus, Dieu et homme, aurait pu accomplir notre rédemption à moindre prix, mais pour nous révéler l'énormité du péché et la profondeur de son amour, il a donné à notre rachat le visage héroïque de la Croix. La Croix est notre justice ; la Croix est notre salut ; la Croix est la révélation de l'amour (cf. Ga 2,20 Ep 2,4 Ep 5, 2, etc.). La Croix est le signe et le gage de notre espérance et de notre résurrection future.

Disons-le à notre âme, disons-le au monde : la véritable source de la résurrection et de la vie (cf. Jn 11,25) jaillit sans cesse de la Croix.

Saint Paul VI, Allocution -Chemin de Croix au Colisée - Vendredi Saint 28 mars 1975

Et maintenant, à la dernière station du Chemin de Croix, comme les Femmes fidèles de l'Évangile (cf. Mt 27,55-56 Mt 61), nous devrions nous arrêter et méditer ; et après avoir observé de l'extérieur, peut-être avec les yeux pleins de larmes et le cœur rempli d'horreur et d'épouvanté, la tragique et cruelle histoire du condamné à la croix, nous devrions y repenser en nous recueillant à l'intérieur de nous-mêmes, avec les questions habituelles, douloureuses, qui

viennent à l'esprit devant la mort, devant une Personne bonne et chère, victime de la cause qu'elle a soutenue et de la cruauté des autres.

Autrement dit, nous devrions nous interroger nous-mêmes sur le sens du Chemin de Croix.

Il ne nous sera pas possible d'obtenir une réponse de notre seule réflexion, toujours un peu perdue dans une semblable recherche ; mais sous l'éclairage de la foi, le cadre posthume du Chemin de Croix se remplit d'une lumière très instructive et émouvante, même s'il s'agit d'une lumière plus forte que notre œil, la lumière du mystère de la croix (cf. 1Co 1,18).

Le sens du Chemin de Croix. Qui était le Crucifié ? Nous sommes, hélas, habitués aux malheurs humains, répandus à travers l'histoire et à tous les coins du monde ; les monuments funéraires, dédiés aux grands, aux héros, aux personnalités de choix, n'égalent pas celui du sépulcre vide du Christ. Qui était le Crucifié ? Il était, par excellence, le Fils de l'homme, il était, éminemment, le Fils de Dieu fait homme ! Le centurion lui-même l'a reconnu, lui qui présida à l'exécution du supplice : « Vraiment celui-ci était Fils de Dieu ». Première pensée qui nous donne le vertige, qui provoque l'extase chez les Saints contemplant la Croix.

Mais d'autres demandes nous pressent. Qu'est-ce donc que la mort du Christ a de spécial, d'unique, d'universel ? Elle était et elle est une mort qui mérite le qualificatif le plus élevé qu'une mort puisse mériter, à savoir un sacrifice ; bien plus, le vrai sacrifice capable de sauver le monde. Oui, c'est là un chapitre inépuisable de la théologie et de l'anthropologie. Par conséquent, cela vaut aussi pour nous, aussi pour moi ? Oui, chacun peut dire : pour moi aussi. Donc un sacrifice humano-divin intentionnel, voulu, prévu, librement consommé ; un sacrifice d'amour ? Oui, un sacrifice d'amour ; d'amour sans frontière, sans limite. Vraiment pour moi, vraiment pour nous ? Oui. Et alors surgit ici un sentiment de reconnaissance, de sympathie, d'expérience, qui sera l'âme, désormais, de ma religion chrétienne, un sentiment d'amour pour le Christ ! Oui, Frères, souvenez-vous en ! Souvenons-nous en à l'occasion de l'une de ces circonstances, malheureusement communes et inévitables de notre vie temporelle : quand la souffrance nous éprouve et nous consume ; elle peut être associée à la souffrance de la Croix, et en acquérir la valeur ; ne maudissons plus la douleur, ne la privons pas de la valeur morale et spirituelle qu'elle peut revêtir dans la mesure où elle est unie à celle du Christ.

Et encore ? Sur le chemin de la croix du Christ nous apprenons à connaître, à vénérer, à soigner, à servir la souffrance, quelle qu'elle soit, des hommes qui sont tous désormais nos frères. Le Chemin de Croix est une école de compassion, sentiment fondamental d'humanité et de solidarité, que certains rêves démesurés d'égoïsme ou d'orgueil voulaient bannir du cœur humain devenu dur comme le fer. Ce n'est pas ainsi que se présente le cœur chrétien qui, au rythme de celui du Christ, apprend à battre en harmonie avec celui qui est dans le besoin, dans la douleur, dans le malheur.

Sur un tel sentiment éprouvé en souvenir, de tous ceux qui, encore aujourd'hui, souffrent des conflits de guerre, des conflits politiques et civils, et de tous ceux pour qui le malheur et la maladie rendent la vie amère, se termine ce chemin de Croix, qui devra se poursuivre dans l'espérance de notre rédemption et dans l'exercice de la charité pour les autres.

Saint Paul VI, La Gloire de la Rédemption Allocution -Chemin de Croix au Colisée - Vendredi Saint 16 avril 1976

Le soir du Vendredi-Saint, selon la coutume le Saint-Père a participé au Chemin de Croix, du Colisée au Palatin, et a porté lui-même la Croix durant les quatre dernières stations. Ensuite de la place dominant la foule, il a adressé aux nombreux fidèles le discours suivant :

Nous venons d'achever le chemin de la Croix. Nous avons suivi ce douloureux et tragique itinéraire, en évoquant tous les épisodes de la cruelle exécution du condamné Jésus, le Maître, le Prédicateur du Royaume de Dieu, le bon Pasteur « doux et humble de cœur » (Mt 11,29), qui était passé « en faisant le bien et en guérissant » (Ac 10,38), qui s'était manifesté comme le Fils de l'Homme et ensuite comme le Fils de Dieu et par conséquent le Messie, le « Roi des Juifs », déchaînant contre lui la fureur des Chefs du peuple et la condamnation du Procureur romain Ponce Pilate. Ce fut un drame où se mêlèrent les motifs politiques (Jn 11,48 Jn 19,12) et plus encore les motifs religieux (Mt 26,63-64 Jn 11,51 Jn 19,7). Ce fut une mort bouleversante, injuste, un événement violent et douloureux, comme lorsqu'on fait de sa mort un témoignage, un martyr ; et celui-ci s'acheva à la neuvième heure du jour qui précédait le rite de la Pâque, et fut suivi d'une sépulture hâtive. « Consummatum est, tout est achevé » (Jn 19,30), s'était exclamé Jésus mourant.

Chers Fils et chers Frères, devant nos yeux et surtout dans nos esprits la déchirante histoire de Jésus vient de se dérouler. Nous avons été saisis et peut-être bouleversés, comme on peut l'être par l'effusion du sang et par toute situation dramatique. Mais un doute demeure, une question reste à résoudre, et qui nous regarde à présent et personnellement. Est-ce que nous ne sommes pas impliqués dans cette histoire ? Comment y avons-nous assisté ? Comme de simples spectateurs étrangers au drame profond ? Comme des gens curieux de voir la mort d'un sage et d'un juste, comme à la mort de Socrate par exemple ? Non, chers Frères et chers Fils ! Non, nous ne sommes pas des observateurs curieux et impassibles. Non, nous portons tous attention aux conclusions de cette histoire dans laquelle nous sommes tous impliqués. Que nous le voulions ou non, nous sommes coresponsables de la mort de Jésus. C'est la première conclusion que ce pieux exercice du chemin de la Croix doit éveiller dans nos consciences. Nous savons bien que l'affirmation de notre culpabilité relativement à la crucifixion du Christ exigerait des preuves formidables, et nous savons bien que nos tribunaux humains ne pourraient les reconnaître légales. Mais la réalité de l'histoire des hommes, rappelée par la théologie la plus profonde, attribue à l'humanité entière la responsabilité de la mort de la divine victime. En effet une solidarité universelle rend tous les fils d'Adam coupables et débiteurs devant Dieu. Et de cela découlent deux choses : la première est que tout homme fait pencher la balance de la Rédemption et rend nécessaire une expiation dont le Christ est la victime, « l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (Jn 1,29 et 36). Les Saints, ces experts de la conscience humaine dans ses profondeurs réelles, ont très bien fait comprendre cette expérience morale, à savoir que chacun de nous a été un bourreau lors de la crucifixion du Seigneur (cf. He 6,6). C'est pourquoi tout péché exige une réparation que seul le Verbe de Dieu Sauveur, venu dans le monde pour notre salut, pouvait offrir à la justice et à la miséricorde de Dieu.

Et la seconde conclusion est la suivante : nous qui avons crucifié le Sauveur, nous sommes devenus les bénéficiaires, de la victime sacrifiée pour nous, à notre place, pour notre salut. Lorsque nous parlons de Rédemption, de sacrifice divin, nous nous référons à ce drame, où les coupables peuvent recevoir la récompense du repentir de leur forfait.

Tel est le mystère contenu dans le chemin de la Croix. C'est le mystère de notre salut, le mystère de la force rédemptrice de notre douleur quand elle s'unit à la Passion du Christ (cf. Col 1,24), le mystère immolé de l'amour du Christ qui a fait de sa mort la source de notre vie éternelle (cf. He 5,9).

C'est ainsi qu'en achevant ce rassemblement par l'offrande de nos vœux de Pâques et par le don de notre Bénédiction Apostolique, nous souhaitons que chacun, au fond de son cœur, fasse vraiment sien le témoignage, à la fois difficile et générateur de renouveau et de très grande joie, du Centurion romain au moment de la mort du Christ : « Vraiment, Celui-ci était le Fils de Dieu » (Mt 27,54).

Saint Paul VI, Le Christ m'a aimé et s'est livré pour moi , Allocution -Chemin de Croix au Colisée - Vendredi Saint 8 avril 1977

Frères, Nous sommes troublé ! On ne peut pas suivre le Chemin de la Croix sans que se répercute dans notre esprit le drame douloureux du supplice extraordinairement infamant infligé au Seigneur Jésus ; la cruauté de la peine et l'injustice de la condamnation nous émeuvent profondément. « Il n'a rien fait de mal » (Lc 23,41). Même le centurion qui avait commandé le peloton d'exécution devait reconnaître : « C'était un homme juste » (ibid. 47). Et de même pour tous ceux qui étaient présents à ce cruel spectacle.

Et nous, Frères ? Nous aussi, si nous avons suivi le triste chemin, si nous avons perçu le caractère sacrificiel et donc universel de la mort subie par Jésus-Christ, nous nous sentons impliqués dans sa mise à mort, nous sommes complices ! Mais c'est précisément au moment où notre compassion se retourne contre nous-mêmes comme une accusation inévitable de la mort de cette victime innocente que notre remords se transforme en espérance, se change en reconnaissance et en pleurs de joie. Lui, Jésus, le Fils de l'homme, Lui, le Fils de Dieu, il a été crucifié par nos péchés, il nous faut pleurer ; il a été crucifié pour nos péchés, réjouissons-nous. Nous venons de rappeler la tragédie rédemptrice de l'Agneau qui a donné sa vie pour nous, pour chacun d'entre nous. Le mystère s'ouvre, avec les paroles de Saint Paul : « Lui, le Christ, m'a aimé, et s'est livré lui-même pour moi » (Ga 2,20), et monte alors à nos lèvres le cri de ces paroles : « Seigneur, je vous donne tout » (Pascal, Bossuet).

Et les autres ? Nous pensons à la multitude humaine bien plus innombrable que celle qui est maintenant devant nous, à la multitude de la société, du monde.

Lui parviendra-t-il au moins l'écho de cette grande histoire de douleur et d'amour qu'est le Chemin de Croix ? De douleur, qui est fille ou du moins de la même famille que la violation de l'ordre, de cette violation plus grande qu'est le péché ; d'amour, de cette sorte d'amour, disons-le, tel qu'il n'y en a pas de plus grand, sinon dans le sacrifice de celui qui donne sa propre vie pour celui qu'il aime, et comme il se manifeste dans l'Évangile de la Croix (Jn 15,13). Eh bien, auditeurs lointains et pourtant si proches pour notre esprit, sachez que maintenant vous êtes aussi présents ici, dans notre affection, dans notre estime, dans notre prière pour vous !

Quant à vous, hommes de pensée, où trouverez-vous une lumière plus grande que dans cette sagesse de la Croix, victorieuse grâce au mystère qui enveloppe la vie humaine ? Et vous, qui avez le pouvoir, où trouverez-vous la force de rendre votre travail efficace, sinon dans les perspectives d'un amour généreux ? Et vous, les travailleurs, que le souci de votre pain quotidien met souvent en lutte systématique contre la société, qui vous donnera le pain de la

vie, de la liberté et de la justice, sinon Celui qui peut dire sans manquer à sa promesse : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et je referai vos forces » (Mt 11,29) ?

Oh ! comme nous voudrions qu'en cet instant où la Croix du Christ se fait lumineuse, il répande par son sang divin sa divine certitude de bonté, d'espérance et de béatitude ! Oh ! qu'il le puisse, dans un rayonnement sans limite, avec notre Bénédiction Apostolique !

Saint Paul VI, Actualité de la Passion du Christ toujours vécue par l'Église - Audience 2 avril 1969

Chers Fils et Filles,

Ces jours-ci sont pour vous, chers visiteurs, des jours de repos, de distraction, de fête ; vous venez à Rome durant cette semaine, et profitez, pour la plupart, des vacances scolaires ou professionnelles qui vous sont accordées à l'occasion de Pâques. Mais si vous voulez, comme le démontre votre présence à cette audience, participer quelque peu à l'état d'âme de l'Église durant cette semaine qui précède la célébration du plus grand événement de l'histoire et du destin de l'humanité, c'est-à-dire la résurrection du Seigneur Jésus, vous trouverez l'Église non en fête, mais tout entière plongée dans une méditation grave et douloureuse, celle de la Passion du Christ, de ses souffrances ineffables, de sa Croix, de sa mort. Méditation très douloureuse, car elle oblige son esprit à voir dans le Christ — le premier-né de l'humanité (cf. Rm 8,29 Col 1,15) — les mystères les plus obscurs et les plus révoltants, et cependant très réels, ceux de la douleur, du péché, de la mort. Cette méditation ne se fait pas seulement en référence à Jésus et à l'inconcevable tragédie de la fin de sa vie terrestre, mais aussi en référence à nous, à chacun de nous, dans un rapport direct et inévitable au point de répéter et même de renouveler d'une façon mystique en nous ce drame infini jusqu'à ce que nous le saisissons — dans la mesure de nos possibilités — comme le drame par excellence, le sacrifice de l'agneau de Dieu. Il est encore le sacrifice de l'amour incomparable du Christ pour nous, et en même temps comme la source très aimée de notre destinée, c'est-à-dire de notre Rédemption.

Fils très chers, comprenez-Nous (cf. 2Co 1,2). L'Église, dans cette liturgie mystérieuse, est prise d'une immense peine. Elle rappelle, elle répète dans ses rites, elle revit dans ses sentiments la Passion du Christ. Elle-même en prend conscience, en souffre, en pleure. Ne troublez pas son deuil, ne détournez pas sa pensée, ne vous moquez pas de son remords, ne prenez pas son angoisse pour de la folie. Vous aussi, accompagnez de votre silence son cri de douleur ; plaignez-la ; honorez-la de votre participation à son affliction spirituelle.

À cette invitation, que chaque fidèle ressent dans son cœur en cet instant solennel et rempli d'amertume, « dies magna et amara valde », comme le chante la liturgie avec une émotion toute lyrique, Nous pouvons ajouter deux considérations.

La Croix au centre du christianisme

La première, comme il est de coutume dans nos rencontres hebdomadaires, nous ramène aux enseignements du Concile. On a très justement noté qu'à partir du Concile s'est diffusée dans l'Église et dans le monde une vague de sérénité et d'optimisme ; un christianisme reconfortant et positif, pourrions-Nous dire ; un christianisme ami de la vie, des hommes, des valeurs terrestres même, de notre société, de notre histoire. Nous pourrions presque voir dans le Concile une intention de rendre le christianisme acceptable et aimable, un christianisme

indulgent et ouvert, dépouillé de tout rigorisme médiéval, et de toute interprétation pessimiste sur les hommes, leurs habitudes, leurs transformations et leurs exigences. Ceci est vrai. Mais prenons garde. Le Concile n'a pas oublié que la Croix se trouve au centre du christianisme. Lui aussi s'est montré rigoureusement fidèle à la parole de saint Paul : « Que ne soit pas réduite à néant la Croix du Christ » (1Co 1,17) ; lui aussi, comme l'Apôtre, s'est dit à lui-même : « Je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié » (1Co 2,2). Nous pourrions rappeler combien les pages conciliaires sont empreintes des grandes lignes théologiques, mystiques et ascétiques destinées à associer les fidèles à la Passion du Seigneur (que l'on regarde par exemple, dans la grande constitution dogmatique sur l'Église *Lumen gentium* les nn. 7, 8, 11, 34, 49...) ; que cette citation suffise : « Comme c'est dans la pauvreté et la persécution que le Christ a opéré la Rédemption, l'Église elle aussi est donc appelée à entrer dans cette même voie pour communiquer aux hommes les fruits du salut... » (ib., 8).

La Passion se renouvelle dans la vie de l'Église

Ici se présente à notre esprit une deuxième considération qui dérive de la première, c'est-à-dire du rapport qui existe entre le Christ souffrant et son Église, entre la tête et le Corps mystique, entre l'Évangile de la Passion du Seigneur et l'histoire douloureuse de l'Église non seulement par le témoignage qu'elle lui rend par son enseignement et sa prédication ; non seulement par l'imitation que l'exemple héroïque et généreux du Christ imprime sur les chrétiens, les poussant à le suivre (cf. Abélard) ; non seulement par la communication sacramentelle qui confère à chaque fidèle une assimilation mystique à la mort et à la résurrection du Seigneur (cf. Rm 6,3) ; mais d'une certaine manière elle se renouvelle, se reproduit, se répète ; et non seulement dans chacun des disciples du Christ (cf. Col 1,24) : « Je complète en ma chair, dit saint Paul, ce qui manque aux épreuves du Christ », mais dans l'Église entière, considérée comme communauté, comme ensemble des membres du Christ, comme sa vie prolongée dans l'histoire et ainsi perpétuée.

Cette Passion se perpétue et dure encore. Et dans cette période de Pâques, l'Église, plus qu'à tout autre moment, prend conscience de ses douleurs, les sent, les subit, les accepte humblement, cherche à les sanctifier, et à en tirer la preuve de son identité au Christ Seigneur et Maître, de son amour désireux de confondre ses propres peines avec celles du crucifié (cf. le thème revenant sans cesse dans le « *Stabat Mater* ») ; elle cherche enfin à transformer ses propres défaites en mérites de pénitence, de purification, de rédemption, de plus grande vertu, de plus grand courage, de plus grande espérance.

Les souffrances actuelles de l'Église

En est-il ainsi ? L'Église souffre-t-elle aujourd'hui ? Fils, Fils très chers ! Oui, aujourd'hui l'Église est en proie à de grandes souffrances ! mais comment ? Après le Concile ? Oui, après le Concile ! Le Seigneur la met à l'épreuve. L'Église souffre, vous le savez, de l'opprimant manque de liberté légitime dans tant de pays du monde. Elle souffre à cause de l'abandon de la part de tant de catholiques de la fidélité que mériterait une tradition séculaire, et que l'effort pastoral plein de compréhension et d'amour devrait obtenir. Elle souffre surtout du soulèvement inquiet, critique, indocile et démolisseur de tant de ses fils, les préférés — prêtres, enseignants, laïcs, dédiés au service et au témoignage du Christ vivant dans l'Église vivante —, contre sa communion intime et indispensable, contre son existence institutionnelle, contre ses normes canoniques, sa tradition, sa cohésion interne ; contre son autorité, principe irremplaçable de vérité, d'unité, de charité ; contre ses propres exigences de sainteté et de sacrifice (cf. Bouyer,

La décomposition du catholicisme, 1968) ; elle souffre par la défection et le scandale de certains ecclésiastiques et religieux qui crucifient aujourd'hui l'Église.

Fils très chers, ne Nous refusez pas votre solidarité spirituelle et votre prière. Ne vous laissez pas prendre par la peur, par le découragement, par le scepticisme, et encore moins par le mimétisme qui aujourd'hui détruit, par la suggestion des moyens de communication sociale, tant d'esprits fragiles et impressionnables, et parfois aussi des esprits forts et jeunes. Mais souffrez et aimez avec l'Église. Avec l'Église, travaillez et espérez, et que vous réconforte Notre Bénédiction Apostolique, avec Notre meilleur et plus joyeux souhait de Pâques.

Saint Paul VI, Le péché : mot que notre temps refuse de prononcer - Audience 8 mars 1972

Chers Fils et Filles,

Si nous voulons pénétrer le sens général de la doctrine chrétienne et appliquer celle-ci à notre Salut, nous ne pouvons ignorer un chapitre essentiel de l'histoire du rapport objectif et existentiel entre l'homme et Dieu ; et ce chapitre ample et redoutable a pour titre : le péché.

Si nous voulons comprendre quelque peu la mission du Christ et l'Économie du Salut qu'il a instituée, si nous voulons y participer, nous ne pouvons ôter de notre esprit ce fait tragique, conséquence de la tare initiale du genre humain, le péché originel, qui se répercute dans l'immense trame de nos misères et de nos inévitables responsabilités, nos péchés personnels.

Si nous ne percevons pas l'antithèse du Salut qui est justement le péché, nous ne pouvons entrer dans le sanctuaire de la liturgie surtout lorsque celle-ci commémore non seulement la passion, la mort et la résurrection de notre Seigneur, mais aussi l'accomplissement du mystère de la rédemption dans lequel toute l'humanité trouve son intérêt.

12 Le péché est le côté négatif de cette doctrine, de cette intervention salvifique qui nous fait acclamer le Christ comme le libérateur suprême et nous rend conscients de notre sort, d'abord triste mais aussitôt bienheureux si nous vivons le mystère pascal.

Le péché est aujourd'hui un mot que l'on tait volontairement, que notre temps refuse de considérer et même de prononcer, une parole dépassée, inconvenante et de mauvais goût. Pourquoi ? Parce que la notion de péché implique deux autres réalités que l'homme moderne refuse de considérer : une Réalité transcendante absolue, vivante, omniprésente, mystérieuse mais indéniable qui est Dieu ; Dieu créateur qui nous définit Ses créatures. Que nous le voulions ou non, " c'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être ", dit St Paul dans son discours devant l'Aréopage d'Athènes (Ac 17,28). Nous devons tout à Dieu : l'être, la vie, la liberté, la conscience et par conséquent l'obéissance, condition de notre dignité et de notre bien-être. Dieu Amour veillant sur nous, immanent, nous invitant au dialogue filial de sa communion et de son Règne surnaturel. Il y a une seconde réalité subjective et relative à notre personne, une réalité métaphysique et morale. Il s'agit de la relation irrévocable de nos actions au Dieu présent, qui sait tout, et interroge notre libre arbitre. Chacune de nos actions libres et conscientes possède cette valeur de choix conforme ou non à la Loi, c'est-à-dire à l'Amour de Dieu et c'est en Lui que, pour ainsi dire s'inscrit, s'enregistre notre oui ou notre non. Ce " non " c'est le péché, un suicide.

Car le péché n'est pas seulement un défaut personnel, mais une offense interpersonnelle qui de notre personne arrive jusqu'à Dieu ; ce n'est pas exclusivement un manquement à une légalité humaine, une faute à l'égard de la société ou envers notre logique morale intérieure. C'est une rupture mortelle du lien vital et objectif qui nous unit à la source unique et suprême de la vie qui est Dieu. Première et fatale conséquence : nous qui, en vertu du don de la liberté, car nous sommes à l'image de Dieu, sommes capables de perpétrer cette offense, de briser ce lien, nous ne serons jamais plus à même de le réparer. Nous savons nous perdre, mais non nous sauver. Réfléchissons jusqu'où arrive notre responsabilité. L'acte devient un état, un état de mort. Ceci est terrible. Le péché porte en lui une malédiction qui serait une condamnation irréparable si Dieu par sa bonté et sa miséricorde ne venait à notre secours. Cela est merveilleux. C'est la rédemption, la libération suprême. “ Ô Dieu, toi qui sais révéler ta puissance par le pardon et la miséricorde... ” (Collecte du X^e Dim. après la Pentecôte).

L'idolâtrie de l'humanisme contemporain, qui nie ou néglige notre rapport avec Dieu, nie ou néglige l'existence du péché. Il en résulte une morale déboussolée : folle d'optimisme, elle tend à rendre tout permis, envers ce qui plaît ; folle de pessimisme, elle ôte à la vie son sens profond, résultat de la distinction transcendante du bien et du mal et l'avilit dans une vision finale d'angoisse et de vain désespoir.

Le christianisme qui, au contraire, aiguise la sensibilité au péché, écoutant la leçon incomparable du Divin Maître (cf. Le discours sur la montagne), en profite pour initier l'homme au sens de la perfection, le consoler par le don de l'énergie spirituelle, la grâce, qui le rend capable de tendre à la perfection et de l'atteindre. Mais, par dessus tout, la grâce met en mouvement l'inépuisable pardon de Dieu, la rémission des péchés qui ressuscite l'âme en la faisant participer à la vie et à l'amour dans le Royaume de Dieu. Reprenons une conscience droite du péché, sans crainte et sans faiblesse, une conscience forte et chrétienne. Alors la conscience du bien croîtra en opposition à celle du mal. Jaillissant de notre jugement moral, le sens de la responsabilité croîtra et s'étendra à nos devoirs personnels, sociaux et religieux. C'est ainsi que grandira notre besoin du Christ, consolateur de nos misères, rédempteur et victime de nos maux, vainqueur du péché et de la mort, Celui qui a fait de ses souffrances et de sa croix, le prix de notre rachat et de notre salut...

Avec notre Bénédiction Apostolique.

Saint Paul VI, Le mystère de la Croix dans la vie chrétienne- Audience 26 novembre 1975

Chers Fils et Filles,

Ceux qui ont suivi l'Année Sainte comme une école régénératrice de la vie chrétienne se seront rendus compte, pour deux raisons principales, du caractère sérieux des thèmes religieux, moraux et spirituels qui découlent de sa célébration. Première raison : son orientation vers l'essence profonde, le caractère organique de la vie chrétienne elle-même, celle-ci n'étant pas considérée, n'étant pas célébrée sous un quelconque aspect secondaire et extérieur, mais étudiée dans ses principes fondamentaux, dans sa structure intrinsèque, dans la diversité de ses problèmes ; et poursuivie dans sa logique totale qui la relie à la conscience d'abord, et, ensuite au monde divin et au complexe social où cette vie se trouve réellement, et dans lequel elle se déroule. Recherche, donc, de l'essence, de la réalité du fait religieux qui permet de se

définir chrétien. Voilà la première raison du caractère sérieux du moment spirituel que nous appelons Année Sainte.

L'autre raison qui confère ce caractère sérieux à l'Année Sainte est sa tendance, conforme à ses fins, à se graver dans les âmes comme moment décisif, définitif, permanent ; elle vise à devenir programme, à rectifier le cours futur de nos années, à nourrir d'idées, d'intentions, de grâces, toute les années que la Providence nous accordera.

Ce que nous venons de vous dire, va servir de préface au sujet que nous proposons aujourd'hui à la considération de vos âmes ouvertes à une forte et sévère leçon ; une leçon qu'avec ses pratiques religieuses de pénitence l'Année Sainte nous a déjà annoncée et qu'aujourd'hui nous condensons dans le nom douloureux, austère mais rayonnant, de la Croix.

Comme nous le savons, Saint Paul, s'adressant aux premiers chrétiens, recrutés grâce à l'annonce de l'Évangile, la Bonne Nouvelle, et invités à devenir membres de la société de l'amour, l'Église, Saint Paul, donc, recommandait gravement : « Que ne soit pas réduite à néant la Croix du Christ — non evacuatur Crux Christi » (1Co 1,17). Et il faisait remarquer combien ce thème faisait taxer de folie sa prédication : « Nous prêchons, nous, un Christ Crucifié — disait-il —, scandale pour les Juifs, et folie pour les païens » (ibid. 23 et ss.). Et ceci est un fait qui se répète tant dans l'histoire de l'Église que dans la psychologie de la vie humaine : le fait d'éluder la présence de la Croix, d'éliminer des lois de la vie la douleur et le sacrifice.

À ce point, il est une remarque qui nous paraît capitale : nous savons parfaitement que le Christ nous a rachetés par sa Croix, par sa Passion et sa mort ; et nous sommes disposés à parcourir, pieusement et avec émotion, le chemin de la Croix, le chemin de la croix du Christ ; mais nous n'en sommes pas pour autant disposés à admettre que la Croix du Christ se reflète dans notre vie, notre vie en est marquée non seulement du fait du salut qui découle de la Croix du Christ, mais tout autant pour l'exemple qu'en rejaillit sur notre manière de concevoir la vie et, ce qui est plus important encore, pour la participation qu'elle exige de chacun de nous. C'est encore Saint Paul qui l'enseigne : « En ce moment — écrivait-il dans son Epître aux Colossiens, (1, 17) — je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète en ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ pour son Corps, qui est l'Église ».

Oui, le chrétien doit, d'une certaine manière et dans une certaine mesure, porter la Croix du Seigneur. Avant tout avec la compréhension du « mystère de la Croix ». Compréhension ? disons mieux : réflexion, adoration, amour ; nous ne pourrions jamais explorer à fond ce mystère par lequel le Christ, agneau, victime pour notre salut, s'est immolé, a accompli la retentissante métamorphose, faisant de sa mort le principe de sa future résurrection et de la nôtre (cf. Ph 2,5 et ss.). Mais au cours de cette stupéfiante méditation, nous ferons une autre découverte incomparable, celle de la philosophie de la douleur ; de la valeur que peut assumer la souffrance humaine, de l'utilité de nos souffrances si nous les unissons idéalement et cordialement aux souffrances du Christ.

Utilité pour nous-mêmes : comme discipline pour corriger les désordres idéologiques et passionnels dont chacun fait l'expérience en lui-même (cf. Col Col 3,5 Rm 8,13). C'est la pédagogie de la mortification et de la pénitence qui doit apporter à notre art de vivre l'énergie de la liberté intérieure et de la maîtrise de soi, la force virile qui rend apte à l'exercice de toute vertu (St Th. I-II I-II 61,3-4 I-II, 61, 3-4 ; II-II 123,0).

Utilité pour les autres : la croix devient amour, de service, de patience, de sacrifice pour le bien d'autrui. Elle est l'exemple, et l'oblation, qui peut donner à la vie, même la plus humble, la noblesse et la valeur de la charité, de la sainteté.

Et qu'il y ait aujourd'hui grand besoin de cette « sympathie » pour la Croix du Christ, nous avons, pour nous le rappeler, la tentation, la plus agressive peut-être, de l'époque actuelle : l'hédonisme, c'est-à-dire le bien-être, le divertissement, le plaisir, la licence, le vice, tout cela élevé à l'honneur abusif de fin primordiale de l'existence humaine. Il y a aujourd'hui trop de gens qui veulent être heureux non pas du bonheur de la bonne conscience et de la satisfaction d'un travail bien fait, mais de la jouissance de toutes choses, et de chaque instant. On recherche ce qui est facile, sensible, plaisant, instinctif, comme expression idéale de la vie. Et, malheureusement les dégradantes conséquences de cette mentalité ne sont que trop visibles.

Puisse l'Année Sainte, par contre, répandre en nos âmes la sagesse, la joie et la force de porter, en nous-mêmes la Croix du Christ.

Avec notre Bénédiction Apostolique !

Saint Paul VI, Par la Croix, j'attirerai tous les hommes à moi - Audience 30 mars 1977

Chers Fils et Filles,

Une fois encore, la notation du temps nous conduit à la fête de Pâques. Celle-ci entraîne un double jugement ; d'abord celui que le monde, invité à être spectateur de la Passion du Christ, et de la Résurrection qui l'a suivie, donnera du protagoniste du drame messianique, c'est-à-dire de Jésus lui-même. Qui est, qui était ce personnage qu'à un tournant décisif de son procès, le Procureur Romain, Pilate, présenta, sous un émouvant aspect, à la foule amassée, devant le prétoire, avec ces paroles fatidiques : « Voici l'homme » (Jn 19,5). Et l'homme était Jésus ; il venait d'être flagellé, et Celui qui s'était dit Roi des Juifs avait été, par cruelle dérision, couronné d'épines et couvert d'un manteau de pourpre. Pilate voulait apitoyer le peuple et il clama bien fort : « Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez que je ne trouve aucune faute en lui ». Vous savez quel accueil les grands prêtres et les gardes réservèrent à cette apparition : « à la croix, à la croix ! ». Et, après une nouvelle phase du procès, ce sera le sort de Jésus : la croix. Le monde est saisi d'épouvanté devant la victime désormais promise à l'infâme supplice de la croix.

Cette croix qu'il avait prédite lui-même, ajoutant un commentaire qui est un autre jugement, celui que le condamné aurait porté sur le monde en train de contempler la scène de sa crucifixion : « Mais, quand je serai élevé de la terre (allusion au genre de mort que serait la sienne), j'attirerai tous les hommes à moi » (Jn 12,32). Voilà le monde attiré, fasciné par le divin Crucifié. Il émane de lui un charme mystérieux qui entraîne vers lui toute l'humanité croyante. Autour de la Croix du Christ se pressent des hommes nouveaux. C'est Saint Paul qui nous le dit, trouvant dans cette paradoxale convergence vers le Christ Crucifié le signe caractéristique de la nouvelle, et finalement vraie religion : « Pour moi, frères, quand je suis venu parmi vous... je n'ai rien voulu savoir sinon Jésus Christ, et Jésus Crucifié » (1Co 2,2 Ga 6,14).

Maintenant, c'est sur cet aspect de notre vie religieuse et chrétienne qui trouve son pivot dans la croix du Christ, qu'il nous faudra fixer l'attention, spécialement dans la commémoration pascale : comment se peut-il que la science de la Croix (comme l'appelèrent les Saints) ait un

tel pouvoir de faire converger sur la mort du Christ — et quelle mort — la substance même de sa doctrine et de sa mission, au point d'obliger quiconque veut être son disciple à la connaître et à la vivre ? Comment le drame d'une mort peut-il devenir en soi et pour nous un mystère de vie ?

Quel bonheur si nous trouvons la clé qui nous donne l'accès à ce royaume de l'économie chrétienne, c'est-à-dire au plan de notre salut, dans la révélation de l'Amour de Dieu pour nous : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (Jn 3,16). Que ce suprême dessein d'Amour se réfère au Christ lui-même venu pour le confirmer : « Le Fils de Dieu m'a aimé et il s'est livré pour moi » (2 Ga 2, 20).

Voilà tout, et nous n'en dirons pas plus en ce moment. Mais cela suffit pour rester éblouis, par le mystère de la Croix en elle-même et pour accueillir le destin de l'Amour, rapporté à nous-mêmes, à chacun de nous personnellement : comment répond-on à l'Amour ? Puisse la célébration pascalle nous en enseigner le moyen et nous donner l'énergie nécessaire pour y répondre comme il se doit. « Qui nous séparera jamais de l'amour du Christ ? » (Rm 8,35).

Amen ! avec notre Bénédiction Apostolique.

Saint Jean-Paul II, Le sacrifice expiatoire - Audience 20 avril 1983

1. En ce temps pascal, nous vivons en plénitude la joie de la réconciliation avec Dieu, que le Christ ressuscité nous annonce avec son souhait : « La paix soit avec vous. » (Jn 20, 21.) Il nous l'annonce « en nous montrant ses mains et son côté » (ibid., 20) et en nous invitant à tourner notre regard vers le sacrifice qui nous a procuré cette réconciliation. C'est en souffrant et en mourant pour nous que le Christ nous a mérité le pardon de nos fautes et qu'il a rétabli l'alliance entre Dieu et l'humanité.

Son sacrifice a été un sacrifice expiatoire, c'est-à-dire un sacrifice qui présente une réparation pour obtenir la rémission des fautes. Dans le culte de l'Ancienne Alliance, ces sacrifices de réparation se pratiquaient. Dans le livre d'Isaïe, le personnage idéal du « Serviteur de Dieu » nous est décrit dans une terrible épreuve où il offre sa vie comme sacrifice expiatoire (Is 53, 10). Jésus fait allusion à cette figure du Serviteur quand il définit le sens de sa mission terrestre : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude. » (Mc 10, 45 ; Mt 20, 28.)

Il sait parfaitement pourquoi il va à la mort : son sacrifice est le prix, la rançon pour la libération de l'humanité. Quand il institue l'Eucharistie, il offre à boire son sang qui est destiné à être versé pour la multitude, en rémission des péchés (Mt 26, 28). Jésus est donc conscient d'offrir un sacrifice expiatoire, différent de ceux du culte judaïque, car il consiste dans le don de sa propre vie et il obtient, une fois pour toutes, la rémission des péchés de l'humanité tout entière. Ce sacrifice a été exprimé plus tard, dans la réflexion théologique, par les concepts de satisfaction et de mérite. Le Christ a offert une satisfaction pour les péchés et, par cela, il nous a mérité le salut. Le Concile de Trente déclare que « Notre-Seigneur Jésus-Christ, par sa très sainte Passion sur le bois de la croix, nous a mérité la justification et a satisfait pour nous Dieu le Père » (DS 1529).

2. Le sacrifice expiatoire nous fait comprendre la gravité du péché. Aux yeux de Dieu, le péché n'est jamais un fait sans importance. Le Père aime les hommes et il est profondément offensé par leurs transgressions et leur rébellion. Même en étant disposé à pardonner, il demande, pour le bien et l'honneur de l'homme lui-même, une réparation. Mais c'est précisément ici que la générosité divine se démontre de la manière la plus surprenante. Le Père donne à l'humanité son propre Fils pour qu'il offre cette réparation. Il nous montre par là l'immense gravité du péché, puisqu'il réclame la plus haute réparation possible, celle qui vient de son Fils lui-même. En même temps, il révèle la grandeur infinie de son amour car il est le premier, par le don de son Fils, à porter le poids de la réparation. Dieu punit donc le Fils innocent ? N'y a-t-il pas en cela une violation flagrante de la justice ? Cherchons à comprendre. Il est vrai que le Christ se substitue, d'une certaine manière, à l'humanité pécheresse. En effet, il prend sur lui les conséquences du péché, qui sont la souffrance et la mort. Mais ce qui aurait été un châtiment, si cette souffrance et cette mort avaient été infligées aux coupables revêt une signification différente quand elles sont librement assumées par le Fils de Dieu : elles deviennent une offrande expiatoire pour les péchés du monde. Innocent, le Christ prend la place des coupables. Le regard que le Père adresse quand il est sur la croix n'est pas un regard de colère, ni de justice punitive. C'est un regard de parfaite satisfaction qui accueille son sacrifice héroïque.

3. Comment ne pas admirer l'émouvante solidarité par laquelle le Christ a voulu porter la charge de nos fautes ? Même aujourd'hui, quand nous nous arrêtons pour considérer le mal qui se manifeste dans le monde nous pouvons évaluer le poids immense qui est tombé sur les épaules du Sauveur. Comme Fils de Dieu fait homme, il était à même de se charger des péchés de tous les hommes, à chaque moment de leur histoire. En assumant cette charge devant le Père et en lui offrant une parfaite réparation, il a transformé le visage de l'humanité et libéré le cœur humain de l'esclavage du péché. Comment ne pas lui en être reconnaissant ? Jésus compte sur notre gratitude. Si, en effet, dans le sacrifice expiatoire, il a pris la place de nous tous, son intention n'était pas de nous dispenser de toute réparation. Il attend même notre collaboration active à son œuvre de rédemption. Cette collaboration revêt une forme liturgique dans la célébration eucharistique où le sacrifice expiatoire du Christ est rendu présent dans le but d'impliquer la communauté et les fidèles dans l'offrande. Elle s'étend ensuite à l'ensemble de la vie chrétienne qui est nécessairement marquée par le signe de la Croix. Dans toute son existence, le chrétien est invité à s'offrir lui-même en oblation spirituelle et à la présenter au Père en union avec l'oblation du Christ.

Heureux d'avoir été réconciliés avec Dieu par le Christ, nous éprouvons l'honneur de partager avec lui l'admirable sacrifice qui nous a procuré le salut, et nous apportons aussi notre contribution à l'application des fruits de la réconciliation à l'univers d'aujourd'hui.

Saint Jean-Paul II, La souffrance de la Croix- Audience 27 avril 1983

1. La joie pascalle qui est la condition habituelle du chrétien et que nous apprécions plus particulièrement en ce temps liturgique, ne peut nous faire oublier, très chers frères et sœurs, l'immensité des souffrances dans le monde. Du reste, n'est-il pas vrai que la résurrection du Christ, source de notre joie, nous renvoie continuellement au mystère de sa Passion ? L'humanité, qui, à Pâques, a été également introduite dans le mystère de la Passion et de la Résurrection du Sauveur, est appelée à vivre continuellement le passage de la souffrance à la

joie. Et même, selon le dessein divin, là où abondent le plus les souffrances, là la joie est destinée à surabonder.

Dans son œuvre de réconciliation, le Fils de Dieu incarné a pris volontairement sur lui la souffrance et la mort que tous les hommes avaient méritées par leur péché. Mais il ne nous a pas dispensés de cette souffrance et de cette mort car il veut nous faire participer à son sacrifice rédempteur. Il a changé le sens de la souffrance. Celle-ci aurait dû être un châtiment pour les fautes commises. Or, dans le Seigneur crucifié, elle est devenu au contraire matière d'une offrande possible à l'amour divin pour la formation d'une nouvelle humanité.

Jésus a corrigé l'opinion qui considérait la souffrance uniquement comme une punition du péché. En effet, à la question des disciples concernant l'aveugle-né, il exclut que cette infirmité découle du péché et il affirme qu'elle a pour objet la manifestation des œuvres de Dieu, manifestation que l'on aura par le miracle de la guérison et encore plus par l'adhésion de l'infirme guéri à la lumière de la foi (Jn 9, 3).

2. Pour comprendre le sens de la souffrance, ce n'est pas tant l'homme pécheur qu'il faut regarder, mais plutôt le Christ Jésus, son rédempteur. Le Fils de Dieu, qui n'avait pas mérité la souffrance et qui aurait pu s'en dispenser, s'est au contraire engagé à fond, par amour pour nous, sur la voie de la souffrance. Il a supporté des souffrances de toute sorte, aussi bien d'ordre physique que d'ordre moral. Parmi les souffrances morales, il n'y a pas eu seulement les outrages les fausses accusations, le mépris de la part de ses ennemis, la déception à cause de la lâcheté des disciples. Il y a aussi la mystérieuse affliction éprouvée au fond du cœur à cause de l'abandon du Père. La souffrance a envahi et pénétré tout l'être humain du Fils incarné.

La parole « Voici l'homme » (Jn 19, 5) que Pilate a prononcée pour détourner les accusateurs de leur dessein, en leur montrant dans quel état misérable se trouvait Jésus, a été reçue et conservée par les chrétiens comme une invitation à découvrir un nouveau visage de l'homme. Jésus apparaît comme l'homme écrasé par la souffrance, par la haine, par la dérision, et réduit à l'impuissance. En ce moment, il personnifiait les souffrances les plus profondes de l'humanité. Jamais homme n'a souffert si intensément, ni si complètement, et cet homme, c'est le fils de Dieu. Dans son visage humain transparait une noblesse supérieure. Le Christ réalise l'idéal de l'homme qui, à travers la souffrance, porte au plus haut niveau la valeur de l'existence.

3. Cette valeur ne résulte pas uniquement de la souffrance mais de l'amour qui s'y exprime. « Après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout. » (Jn 13, 1.) Dans le mystère de la Passion, l'amour du Christ pour nous atteint son sommet. C'est précisément de ce sommet que se répand une lumière qui éclaire toutes les souffrances humaines et qui leur donne sens. Dans l'intention divine, les souffrances sont destinées à favoriser la croissance de l'amour et donc à ennoblir et à enrichir l'existence humaine. La souffrance n'est jamais envoyée par Dieu pour écraser ou diminuer la personne humaine, ni pour entraver son développement. Elle a toujours pour but d'élever la qualité de la vie, en la stimulant pour une plus grande générosité.

Certes, en suivant le Christ, nous devons nous efforcer d'alléger et, autant que possible, de supprimer les souffrances de ceux qui nous entourent. Au cours de sa vie terrestre, Jésus a manifesté sa sympathie à tous les malheureux et il leur a apporté un secours efficace, en guérissant un grand nombre de malades et d'infirmes. Il a recommandé à ses disciples de secourir tous les miséreux, reconnaissant en chacun d'eux son propre visage.

Mais dans les souffrances qui nous frappent personnellement et que nous ne pouvons pas éviter, le Christ nous invite à puiser la possibilité d'un amour plus grand. Il avertit ses disciples qu'ils seront particulièrement associés à sa passion rédemptrice. « En vérité, en vérité je vous le dis : vous allez pleurer et vous lamenter ; le monde, lui, se réjouira. Vous serez affligés mais votre affliction se changera en joie. » (Jn 16, 20.) Jésus n'est pas venu pour instaurer un paradis sur terre d'où serait exclue la souffrance. Ceux qui sont le plus intimement unis à son destin doivent s'attendre à la souffrance. Celle-ci, cependant, se terminera dans la joie. Comme la souffrance de la femme qui met au monde sa propre créature (cf. Jn 16, 21).

La souffrance est toujours un bref passage vers une joie durable (cf. Rm 8, 18) et cette joie est fondée sur l'admirable fécondité de la souffrance. Dans le plan divin, toute douleur est une douleur d'enfantement. Elle contribue à la naissance d'une nouvelle humanité. C'est pourquoi, nous pouvons affirmer qu'en réconciliant l'homme avec Dieu par son sacrifice, le Christ l'a réconcilié avec la souffrance car il en a fait un témoignage d'amour et un acte fécond pour la création d'un monde meilleur.

Saint Jean-Paul II, Marie Corédemptrice - Audience 4 mai 1983

1. « Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance. Elle t'écrasera la tête. » (Gn 3, 15.)

Chers frères et sœurs, en ce mois de mai, nous levons les yeux vers Marie, la femme qui a été associée de manière unique à l'œuvre de réconciliation de l'humanité avec Dieu. Selon le plan du Père, le Christ devait accomplir cette œuvre par son sacrifice. Mais il lui a été associée une femme, la Vierge immaculée, qui apparaît ainsi à nos yeux comme le modèle le plus élevé de la coopération à l'œuvre du salut. Le récit de la chute d'Adam et Ève montre la participation de la femme au péché. Mais il rappelle aussi l'intention de Dieu de prendre la femme comme alliée dans la lutte contre le péché et ses conséquences. On a une manifestation tout à fait particulière de cette intention dans l'épisode de l'Annonciation où Dieu offre à la Vierge de Nazareth la plus haute maternité, en lui demandant son consentement pour la venue du Sauveur dans le monde. Le Concile Vatican II l'a souligné de manière très opportune : « Le Père des miséricordes a voulu que l'Incarnation fût précédée par une acceptation de la part de cette Mère prédestinée, en sorte que, une femme ayant contribué à l'œuvre de mort, de même une femme contribuât aussi à la vie. » (Lumen gentium, 56.) Comment ne pas y voir une singulière mise en valeur de la personnalité féminine ? En Marie, on a la complète émancipation de la femme. C'est au nom de toute l'humanité que la jeune fille de Nazareth est invitée à prononcer le « oui » attendu par Dieu. Elle devient la collaboratrice privilégiée de Dieu dans la Nouvelle Alliance.

2. Marie n'a pas trompé Celui qui sollicitait sa coopération. Sa réponse a marqué un moment décisif dans l'histoire de l'humanité, et les chrétiens se plaisent justement à le répéter dans la prière, en cherchant à assimiler la disposition d'âme qui l'a inspirée : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta Parole. » (Lc 1, 38.) Le Concile Vatican II commente ces paroles en indiquant leur immense portée : « Ainsi Marie, fille d'Adam, donnant à la Parole de Dieu son consentement, devint Mère de Jésus et, épousant à plein cœur, sans que nul péché ne la retienne, la volonté divine de salut, se livra elle-même intégralement, comme la servante du Seigneur, à la personne et à l'œuvre de son Fils, pour servir, dans sa dépendance et avec lui, par la grâce du Dieu tout-puissant, au mystère de la Rédemption. » (Lumen gentium, 56.) Le « oui » de l'Annonciation ne constitue pas seulement l'acceptation de la maternité proposée ; il

signifie surtout l'engagement de Marie au service du mystère de la Rédemption. La Rédemption a été l'œuvre du Fils. Marie s'y est associée à un niveau de subordination. Sa participation a cependant été réelle et importante. En donnant son consentement au message de l'ange, Marie a accepté de collaborer à toute l'œuvre de réconciliation de l'humanité avec Dieu, tout comme son Fils l'avait de fait réalisé. Marie a eu clairement une première allusion à la voie que choisirait Jésus lors de la présentation au Temple. Après avoir exposé les contradictions que l'Enfant rencontrerait dans sa mission, Siméon s'est tourné vers Marie pour lui dire : « Et toi, un glaive te transpercera le cœur. » (Lc 2, 35.) L'Esprit Saint avait poussé Siméon à se rendre au Temple précisément au moment où Marie et Joseph y arrivaient pour présenter l'Enfant. Sous l'inspiration de l'Esprit Saint, Siméon a prononcé les paroles prophétiques qui éclaireront Marie sur le destin douloureux du Messie et sur le grand drame dans lequel son cœur de Mère serait impliqué. Marie a alors compris plus clairement la signification du geste de la présentation. Offrir son Fils, c'était s'exposer volontairement au glaive. Engagée par le « oui » de l'Annonciation et disposée à aller jusqu'au bout dans le don d'elle-même à l'œuvre du salut, Marie n'a pas reculé devant la perspective de la grande souffrance qui lui était annoncée.

3. L'orientation vers le sacrifice rédempteur a dominé toute la vie maternelle de Marie. À la différence des autres mères qui ne peuvent pas connaître d'avance les souffrances que leur apporteront leurs enfants, Marie savait déjà dès les premiers jours que sa maternité la mettait en route vers une épreuve suprême.

Pour elle, la participation au drame rédempteur a été le terme d'un long chemin. Après avoir constaté comment la prédiction des contradictions que Jésus subissait se réalisait dans les événements de la vie publique, elle a compris plus vivement au pied de la croix ce que signifiaient ces paroles : « Un glaive te transpercera le cœur. » La présence au calvaire, qui lui permettrait de s'unir de tout son cœur aux souffrances de son Fils, appartenait au dessein divin. Le Père voulait que Marie, appelée à la plus totale coopération au mystère de la Rédemption, soit intégralement associée au sacrifice et partage toutes les souffrances du Crucifié, en unissant sa volonté à la sienne, dans le désir de sauver le monde.

Cette association de Marie au sacrifice de Jésus met en évidence une vérité qui trouve aussi son application dans notre vie. Ceux qui vivent profondément unis au Christ sont destinés à partager en profondeur sa souffrance rédemptrice. En remerciant Marie pour sa coopération à l'œuvre de la Rédemption, nous ne pouvons manquer de lui demander son aide maternelle pour que, à notre tour, nous puissions suivre le chemin de la croix et obtenir une vie plus féconde par l'offrande de nos souffrances.

Saint Jean-Paul II, La maternité de Marie et la Croix - Audience 11 mai 1983

1. Jésus dit à sa Mère : « Femme, voici ton Fils. » Il dit ensuite au disciple : « Voici ta Mère. » (Jn 19, 26 s.) En cette Année sainte, nous nous adressons à Marie avec plus d'ardeur car la tâche qui lui a été confiée sur le Calvaire, être la Mère de tous les croyants, est un signe très spécial de la réconciliation de l'humanité avec Dieu. Les circonstances dans lesquelles cette maternité de Marie a été proclamée montraient l'importance que le Rédempteur y attachait. Au moment même de son sacrifice, Jésus a dit à sa Mère ces paroles fondamentales : « Femme, voici ton Fils », et au disciple :

« Voici ta Mère » (Jn 19, 26-27). Et l'évangéliste note qu'après les avoir prononcées Jésus était conscient que tout était consommé. Le don de la Mère était le don final qu'il accordait à l'humanité comme fruit de son sacrifice. Il s'agit donc d'un geste qui veut couronner l'œuvre rédemptrice. En demandant à Marie de considérer le disciple préféré comme son fils, Jésus l'invite à accepter le sacrifice de sa mort et, comme prix de cette acceptation, il l'invite à assumer une nouvelle maternité. Comme Sauveur de toute l'humanité, il veut donner à la maternité de Marie la plus grande extension. Il choisit pour cela Jean comme symbole de tous les disciples qu'il aime et fait comprendre que le don de sa Mère est le signe d'une intention spéciale d'amour par laquelle il embrasse tous ceux qu'il désire attirer à lui comme disciples, c'est-à-dire tous les chrétiens et tous les hommes. En outre, en donnant à cette maternité une forme individuelle, Jésus manifeste la volonté de faire de Marie non seulement la Mère de l'ensemble de ses disciples, mais de chacun d'eux en particulier, comme s'il était son seul fils qui prend la place de son Fils unique.

2. Cette maternité universelle, d'ordre spirituel, était la conséquence ultime de la coopération de Marie à l'œuvre du Fils divin, une coopération commencée dans la joie inquiète de l'Annonciation et qui s'est développée jusqu'à la souffrance sans bornes du calvaire. C'est ce que le Concile Vatican II a souligné quand il a montré le rôle auquel Marie a été destinée dans l'Église. « En concevant le Christ, en le mettant au monde, en le nourrissant, en le présentant dans le Temple à son Père, en souffrant avec son Fils qui mourait sur la croix, elle apporta à l'œuvre du Sauveur une coopération absolument sans pareille par son obéissance, sa foi, son espérance, son ardente charité, pour que soit rendue aux âmes la vie surnaturelle. C'est pourquoi elle est devenue pour nous, dans l'ordre de la grâce, notre Mère. » (Lumen gentium, 61.) La maternité de Marie dans l'ordre de la grâce « continue sans interruption » jusqu'à la fin du monde, affirme le Concile qui souligne en particulier l'aide apportée par la Bienheureuse Vierge aux frères de son Fils dans leurs périls et leurs épreuves (LG, 2). La médiation de Marie constitue une singulière participation à l'unique médiation du Christ qui, pour cette raison, n'en est nullement voilée : elle demeure au contraire comme le fait central dans toute l'œuvre du salut. C'est pourquoi la dévotion à Marie n'est pas en contradiction avec la dévotion à son Fils. On peut même dire qu'en demandant à son disciple préféré de considérer Marie comme sa Mère, Jésus a fondé le culte marial. Jean s'est empressé de faire la volonté du Maître : à partir de ce moment, il prit Marie chez lui, et il lui a témoigné une affection filiale qui répondait à son affection maternelle, inaugurant ainsi une relation d'intimité spirituelle qui contribuait à approfondir celle qu'il avait eue avec le Maître dont il retrouve les traits caractéristiques sur le visage de sa Mère. C'est pourquoi, le mouvement de dévotion mariale a commencé sur le Calvaire et il n'a cessé de croître dans la communauté chrétienne.

3. Les paroles adressées par le Christ crucifié à sa Mère et au disciple préféré ont apporté une nouvelle dimension à la condition religieuse des hommes. La présence d'une Mère dans la vie de la grâce est une source de réconfort et de joie. Dans le visage maternel de Marie, les chrétiens reconnaissent une expression très particulière de l'amour miséricordieux de Dieu qui, par la médiation d'une présence maternelle, fait mieux comprendre la sollicitude et la bonté propres du Père. Marie apparaît comme celle qui attire les pécheurs et qui leur révèle, par sa sympathie et son indulgence, l'offrande de réconciliation.

La maternité de Marie n'est pas seulement individuelle. Elle a donc une valeur collective dans le titre de Mère de l'Église. En effet, sur le calvaire, elle s'est unie au sacrifice de son Fils qui visait la formation de l'Église. Son cœur maternel a partagé jusqu'au fond la volonté du Christ de « réunir ensemble les fils de Dieu qui étaient dispersés » (Jn 11, 52). Ayant souffert pour

l'Église, Marie a mérité de devenir la Mère de tous les disciples de son Fils, la Mère de leur unité. C'est pourquoi le Concile affirme que « l'Église catholique instruite par l'Esprit Saint, la vénère d'un sentiment filial de piété, comme il convient pour une mère très aimante » (LG, 53).

L'Église reconnaît en elle une Mère qui veille sur son développement et qui ne cesse d'intercéder auprès de son Fils pour obtenir aux chrétiens des dispositions plus profondes de foi, d'espérance, d'amour. Marie cherche à favoriser le plus possible l'unité des chrétiens car une mère s'efforce d'assurer l'union entre ses enfants. Il n'y a pas un cœur œcuménique plus grand ni plus ardent que celui de Marie. C'est à cette Mère parfaite que l'Église recourt dans toutes ses difficultés. C'est à elle qu'elle confie ses projets parce qu'elle sait qu'en la priant et en l'aimant elle répond au désir que le Sauveur a manifesté sur la croix, et elle est certaine qu'elle ne sera pas déçue dans son invocation.